

Brigade Mondaine [285] – Quand la tigresse se déchaîne

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIC
MOND

Par Michel Brice

QUAND LA
TIGRESSE
SE
DÉCHAÎNE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°285)

QUAND LA TIGRESSE SE DÉCHAÎNE

QUATRIEME

May Li avança et s'immobilisa à un mètre de sa victime ligotée nue sur une croix de Saint-André.

Elle le considéra d'un œil expert. « Bel homme, fut sa conclusion. J'avoue que dans d'autres circonstances, j'aurais volontiers cédé à votre charme. Mais le destin en a décidé autrement. »

Elle coula un regard sarcastique sur Corentin. « Avez-vous une préférence ? demanda-t-elle. Non... ? Aucune expérience en ce domaine ? Vous avez bien quelques fantasmes secrets ? Non... Alors, je vais me laisser guider par mon inspiration. »

La tigresse recula sans quitter sa proie des yeux. Son regard noir brillait d'une lueur sadique, presque satanique.

CHAPITRE PREMIER



Dans la salle éclairée par des torches, des hommes psalmodiaient un chant lugubre d'un ton grave. Les voix gutturales résonnaient sous la voûte et répondaient à l'officiant juché sur une estrade. Le regard brillant, il lançait des phrases courtes en chinois d'un ton ferme et fort. Subjuguée, l'assistance renvoyait l'écho sur le même ton.

Ils étaient une dizaine, tous revêtus d'une tunique rouge et d'un pantalon noir, disposés en demi-cercle face à l'autel sur lequel trônait une statue de Bouddha en or. Une tenture jaune brodée d'une tête de tigre aux yeux écarlates couvrait le mur du fond de la salle. La lumière vacillante des torches sculptait des ombres inquiétantes sur les visages austères. L'or et le carmin dominaient dans la pénombre où s'élevaient des fumées d'encens à l'odeur âcre.

Sur l'estrade, celui qui dirigeait la cérémonie était entouré de deux acolytes en retrait d'un pas. Petit et rond, son ventre proéminent gonflait une chemise rouge, une cape verte tombait de ses épaules jusqu'au sol et ses yeux noirs étincelaient entre ses paupières bridées. Il parlait d'une voix forte et perçante qui impressionnait l'auditoire :

« Le Tigre de Jade est ma famille. Je lui jure fidélité jusqu'à la mort ! »

« Je jure fidélité jusqu'à la mort ! », renvoya l'assemblée.

« Les ennemis du Tigre de Jade sont mes ennemis et je les anéantirai »

« Je les anéantirai ! »

« Les liens secrets qui m'unissent à mes frères sont indéfectibles et sacrés ; si un frère tombe, je le remplace »

« Si un frère tombe, je le remplace ! »

« Aucun étranger ne connaîtra les secrets du Tigre de Jade. Devant la mort, sous la torture, jamais je ne trahirai mes frères. »

« Devant la mort, sous la torture, jamais je ne trahirai mes frères ! » clama une dizaine de voix à l'unisson.

Le chef de cérémonie avança d'un pas, leva les deux bras et les abaissa en ordonnant à ses affidés de mettre un genou à terre. Avec une synchronisation parfaite la dizaine d'hommes exécuta l'ordre. Tête penchée et mains jointes en signe de soumission, ils restèrent immobiles de longues secondes pendant que leur chef et ses deux assistants versaient un liquide rouge dans un calice en argent, ciselé d'une tête de tigre rugissant. Puis, le Grand Maître du Tigre de Jade saisit à deux mains le calice et le porta haut au-dessus de sa tête.

« Ceci est le sang du Tigre, harangua-t-il. Il vous donnera courage et témérité face à vos ennemis. Il vous protégera du danger. Il vous unira dans la fraternité éternelle. »

Il descendit les trois marches de l'estrade et prit position au centre du cercle des postulants. Il fit un pas vers le premier et lui tendit la coupe. L'homme s'en saisit, contempla le liquide d'un regard inspiré et but une gorgée. Puis il passa le récipient à son voisin. Dans un silence absolu, émanation d'un profond recueillement, la coupe passa de main en main, de lèvres en lèvres. Le dernier initié ayant accompli le geste rituel, le Maître reprit son discours :

« Maintenant, irrémédiablement, jusqu'à la mort, vous appartenez, corps et esprit, à la communauté universelle du Tigre de Jade. De par le vaste monde où vous irez, vos frères vous apporteront aide et soutien dès que vous manifesterez les signes secrets de notre Société. »

Il remonta sur l'estrade et saisit le pommeau d'une épée traditionnelle que lui présenta cérémonieusement un de ses assistants. Il tira vivement la lame qui glissa en sifflant de son fourreau. L'acier brilla d'un éclat d'argent immaculé.

« Le sang du Tigre de Jade nous unit. En chacun de vous, il coule désormais comme un fleuve de feu. Nous sommes semblables, frères de sang et de cœur ».

Tout en parlant, il revint dans le cercle, suivi de l'un de ses assistants qui tenait cérémonieusement la coupe. Il tendit l'épée inclinée vers le premier des hommes. Celui-ci découvrit son avant-bras gauche et le mit au contact du tranchant. D'un mouvement précis et ferme, le Maître entailla la chair. Le sang perla et coula. L'assistant le recueillit dans le calice. L'opération se répéta avec chacun des hommes. Puis, l'assistant monta jusqu'à l'autel devant lequel il s'inclina avant d'y déposer le précieux réceptacle. Le Maître du Tigre de Jade s'adressa aux hommes toujours agenouillés :

« Vos sangs sont intimement mêlés pour l'éternité. Rien ne pourra les séparer. S'il advenait que l'un d'entre vous rompe cette union sacrée, la mort

le frappera instantanément en quelque endroit où il se trouvera ».

L'orateur marqua un temps comme pour bien laisser ses paroles imprégner l'esprit des nouveaux membres de la Triade du Tigre de Jade. Puis, il frappa deux fois des mains. Au fond de la salle, une porte s'ouvrit. Trois silhouettes se découpèrent dans l'embrasure. Encadré par deux hommes, le troisième avait les bras étroitement entravés dans le dos. Son visage exsangue reflétait la peur. Il fut poussé brutalement au milieu de la pièce par ses deux gardiens qui le contraignirent à s'agenouiller avant de s'en écarter. Le Maître le toisa avec mépris avant de donner l'explication de cette mise en scène :

« La trahison est punie de mort. Cet homme a parjuré son serment. Par sa conduite, il a mis en danger le Tigre de Jade. Il va donc payer sa faute et subir un juste châtiment ». Tenant toujours l'épée, il contempla le triste individu dont le regard implorait la clémence.

Le Maître leva son arme, pointe vers le ciel. Un bref instant, il resta ainsi figé dans un silence lourd. Puis, en un mouvement fulgurant circulaire, la lame déchira l'air en un éclair et frappa la gorge du malheureux. Le sang gicla en un jet puissant. La victime vacilla, le regard flou et perdu, elle s'écroula d'un bloc vers l'avant.

La cérémonie initiatique se termina sur le sacrifice du traître.

Le Grand Maître rejoignit son domicile, un duplex de 150 m² situé dans le quartier de la Porte d'Ivry.

L'appartement était luxueusement aménagé d'un ensemble hétéroclite de meubles de styles divers, mais de valeur : commode Louis XV, table monastère, siège Louis XIII, bahut chinois de l'époque Ming, secrétaire Empire, paravent japonais d'époque Edo. Dans le salon, des vases de porcelaine et des statuettes antiques chinoises voisinaient avec des tableaux de la fin du XVIII^e siècle européen et des estampes japonaises. Tout compte fait, si le luxe et la qualité de ces divers objets laissaient à penser que le propriétaire était un homme de goût, l'ensemble tenait plus du magasin d'antiquités que de l'appartement bourgeois. Mais l'essentiel n'était-il pas que l'occupant s'y sente à l'aise ?

Lu Minh en était satisfait. D'ailleurs, le mobilier représentait un investissement financier, rien de plus. Là, dans ce décor, l'attendait tout ce qu'il fallait pour sa détente et c'était l'essentiel à ses yeux.

L'ascenseur s'arrêta au quatrième étage et la porte coulissante s'ouvrit directement sur le vestibule au sol de marbre rose. Minh contempla son reflet dans un miroir au cadre doré, orné aux angles de deux angelots souriant benoîtement.

À cinquante-quatre ans, Minh n'avait plus rien du jeune homme chétif qui s'était installé trente plus tôt en France, ni la chevelure alors noire et abondante, ni la sveltesse des muscles fins, ni le visage émacié. Entre les deux angelots, s'épanouissait l'image d'un homme massif au ventre de Bouddha, au

visage rond et bouffi, au crâne lisse et luisant. C'était ainsi, le temps avait fait son œuvre. Minh avait pris de l'ampleur physique, conséquence, sans doute, de sa réussite sociale.

L'apparition de Bin et de Foa, ses deux adorables concubines – ainsi les dénommait-il – sortit Minh de ses pensées. Toutes les deux le saluèrent d'une inclinaison de la tête et lancèrent en chœur « Bienvenu, Maître adoré ! ». Minh répondit par un sourire satisfait. Il les contempla avec délice. De tailles identiques, menues et petites, elles portaient un kimono rouge brodé d'or. Les deux jeunes filles s'empressèrent autour de leur maître et de leurs charmantes petites mains l'aidèrent à se défaire de sa veste. Puis elles l'accompagnèrent jusqu'au salon où Minh s'installa sur le sofa. Avec célérité, les deux jeunes filles posèrent un verre sur la table basse et y versèrent une dose de Whisky Highlands de 15 ans. Comblé, Minh souriait d'un air débonnaire et, tout en dégustant son breuvage, invita ses deux petites choses à s'installer de part et d'autre de sa personne. Bin et Foa se collèrent contre les flancs de leur maître comme deux petites chattes avides de caresses. Minh reposa son verre. Il passa ses bras autour des épaules de ses femmes et les serra contre lui.

« Ah, mes petites colombes, soupira-t-il, il est bon de vous retrouver ». La chaleur de ces deux corps le réconfortait. Il les sentait dociles et soumis, palpitants de jeunesse, et son désir monta lentement, délicieusement, à la perspective de la soirée qu'il allait passer.

Après sa pause apéro (une bien agréable tradition occidentale), Minh passa dans la salle de bain, une pièce immense, lumineuse, carrelée de faïence rose et noire, au centre de laquelle se trouvait un jacuzzi en carrelage jaune.

Minh se laissa dévêtir par Bin et Foa qui accomplirent leur tâche avec dextérité en ponctuant leurs gestes de petits rires pétillants qui ravissaient leur maître. Minh avait l'impression d'être aux mains de deux fées tout à son adoration ; elles étaient deux petites nymphes dévouées totalement au bien-être de sa personne. Les quatre mains fines et douces couraient sur son corps grassouillet en légères caresses et Minh en était transporté de plaisir.

Les deux jeunes filles laissèrent tomber leur kimono. Dans le miroir collé à l'un des murs, Minh se rassasia de la vue de ces deux corps identiques. Sans être jumelles, Bin et Foa se ressemblaient comme deux sœurs.

Agées de 17 ans, dotées de petits seins fermes, de jambes fines mais musclées, elles avaient l'air de gamines à peine nubiles. Leurs sexes épilés accentuaient leur apparence de fillettes prépubères. Entre leurs cuisses, le renflement de leur vulve et la fente qui s'y dessinait, étaient comme une promesse de félicité indicible.

Plongé dans l'eau chaude du jacuzzi, Minh se détendit. Bin et Foa le frictionnèrent. Elles y prenaient un apparent plaisir, riant, parlant entre elles, et, s'attardant sur la verge et les testicules, s'amusaient à réveiller le désir de leur maître. Puis, le trio sortit du bain. Minh s'allongea sur une table de massage et les deux jeunes filles entreprirent de pratiquer leur art de la

relaxation.

Elles massèrent consciencieusement le torse et les jambes. Autour de Minh, c'était un ballet sensuel ; les ballerines se démenaient, leurs doigts couraient et flattaient chaque parcelle de sa peau. Puis vint l'instant divin où Bin s'empara de sa verge qu'elle caressa langoureusement comme un petit animal fragile. Les yeux fermés, le corps détendu, Minh sentit sa virilité se dresser sous les caresses expertes. Bin massait délicatement le membre et les bourses en admirant le gland turgescent dont elle enserrait l'anneau entre deux doigts ; « quelle magnifique Tête de Tortue ! » s'extasiait-elle. Fine, longue et recourbée, la queue de Minh était chaude. Elle aimait la tenir, la caresser, sentir sa fermeté et sa douceur de velours. Enfin, elle se pencha et commença à la lécher du bout de la langue, avant de la prendre dans sa bouche humide. Elle serra le gland entre ses lèvres et le fit coulisser entre elles en un mouvement lent. Minh grogna de plaisir. Foa prit le relais et accomplit sa prestation en s'efforçant de varier les caresses. Chacune, tour à tour, œuvra jusqu'à l'ultime moment. Alors, Minh se redressa. Face à lui, Bin et Foa souriaient en contemplant la tige tendue.

— Votre tige de jade est merveilleuse, complimenta Bin. Si mon Maître y consent, j'aimerais qu'il honore ma Caverne de Corail.

— Bien sûr que je le veux, petite Bin, confirma Minh.

— Et moi ? s'empessa de réclamer Foa. Aurais-je la joie de sentir votre Tête de Tortue forcer l'entrée de ma Porte Vermeille ?

— Ah... mes chères petites chattes, mon glaive de bambou est à vous. Vous aurez chacune, ce que vous désirez. Que diriez-vous de la position des *Singes dans la Troisième Lune de Printemps* ?

Bin et Foa applaudirent en riant.

— Oh oui ! Oh oui ! Et laisserez-vous éclater les nuages ? demandèrent-elles en chœur.

— Peut-être... Peut-être...

Puis comme deux petites filles à qui l'on a promis une récompense, Bin et Foa se mirent à quatre pattes sur un tapis en latex et frétilèrent de la croupe. Deux paires de fesses menues mais bien galbées s'offrirent à la concupiscence de Minh. Ses minuscules prunelles noires lorgnaient la raie des fesses et la vulve glabre de chacune de ses désirables. D'une main, il se caressa le sexe afin d'en renforcer l'érection et s'agenouilla pour le mettre à la hauteur des culs impatients. Il frotta son gland entre les cuisses de Bin, glissa dans la fente et pénétra lentement dans l'intimité onctueuse dont la chaleur embrasa son gland. Que c'était bon ! La petite était d'une étroitesse de princesse vierge. Son vagin enserrait sa verge comme le doigt d'un gant. L'homme poussa un grognement en poussant son sexe à fond. Il fit quelques va-et-vient lents et se retira à demi pour lancer une série de coups brefs vers le haut et le bas de la Ravine de Cinabre.

Il prit Foa de la même manière. Quoique identiques physiquement, les deux jeunes femmes ne lui procuraient pas le même plaisir. Foa s'ouvrait largement. Il suffisait que la queue la pénètre et aussitôt son vagin s'élargissait et s'inondait de liquide tiède et abondant. Leur complémentarité comblait Minh qui, au gré de son désir, passait de l'une à l'autre. Excité, l'homme força l'allure. Son gros ventre frappait en cadence les fesses de ses partenaires, mais sa forte bedaine ne l'empêchait pas d'enfoncer son dard profondément dans les voluptueuses grottes de Vénus. Sa tige de Jade bien enfoncée dans le trou mignon de Foa, il laissa crever les nuages avec un râle aigu de contralto.

Pleinement satisfait et détendu, Minh enveloppa son corps d'une robe de chambre en soie noire. Puis il remercia Bin et Foa qui rejoignirent leur domaine, deux chambres contiguës dans lesquelles elles passaient une grande partie de leur temps à regarder la télé en suçant des glaces et en buvant du Coca Light.

Dans le salon, Minh se servit un whisky. Il le sirota sur la terrasse en contemplant le panorama qui s'offrait à ses yeux. Paris s'étalait au loin. L'enchevêtrement des toits, les monuments illuminés, la clarté montante des grandes artères, l'émerveillaient autant qu'au premier jour où il avait découvert cette vue. C'était d'ailleurs une des raisons qui l'avaient décidé à acheter cet appartement, cinq ans plus tôt. Cet achat marquait un nouveau stade dans sa progression au sein de l'organisation et ponctuait sa réussite sociale. Aujourd'hui, officiellement, il était propriétaire d'un restaurant, le Lotus d'Or, et dirigeait une agence immobilière spécialisée dans la vente et la location de bureaux. Mais cela ne représentait que la partie visible de ses activités...

La sonnette d'entrée retentit. Minh jeta un rapide coup d'œil sur l'écran de surveillance vidéo de l'entrée. Il reconnut le visage de May Li, la femme qu'il attendait, et débloqua l'accès au hall d'entrée et à son ascenseur privé.

May Li portait un tailleur noir dont la jupe moulait étroitement ses formes généreuses et parfaites. Ses cheveux noirs et raides, taillés à la hauteur de ses épaules, encadraient un fin visage ovale aux traits volontaires. Ses lèvres rouge carmin, naturellement sensuelles, brillaient comme un fruit mûr. Ses yeux légèrement bridés dardaient un regard noir d'une dureté granitique.

Minh déglutit avec concupiscence. Grande et élancée, la poitrine haute et généreuse et les hanches amples, May était une superbe Chinoise de Canton, racée et de noble allure. À trente-deux ans, elle était radieuse et hautement désirable, et Minh l'aurait bien volontiers allongée sur sa couche. Il avait tenté plusieurs fois sa chance auprès de ce magnifique spécimen de beauté asiatique, mais s'était heurté chaque fois à un rejet glacial dans lequel un mépris hautain n'était pas absent.

De glace et de feu étaient d'ailleurs les termes qui qualifiaient le mieux cette femme appartenant également à la Triade du Tigre de Jade. Les frères la surnommaient la Tigresse. À juste titre, car la belle n'était pas la moins féroce

de la confrérie.

Hormis son nom – sans doute faux –, Minh ne connaissait rien du passé de cette femme. Malgré une enquête discrète, il n'avait pas réussi à percer le secret des origines de celle avec qui il travaillait depuis plusieurs années. Officiellement, elle venait de Canton. Installée légalement en France comme interprète, elle était salariée d'une société fiduciaire américano-japonaise.

En fait, Minh la craignait. Son mystère l'intriguait. Sa personnalité secrète, ses manières hautaines, son regard noix toujours en alerte, sa voix posée et ferme, le mettaient mal à l'aise et éveillaient sa méfiance.

— Bonsoir May, fit-il en inclinant le buste. Je suis toujours honoré de t'accueillir dans mon humble demeure.

— Je n'en doute pas, Minh, rétorqua May d'un ton cassant.

Avant même d'y être invitée par le propriétaire des lieux, May se dirigea vers le salon. Elle posa son sac à main sur la table basse et s'assit dans un fauteuil en croisant ses longues jambes au galbe harmonieux.

— Veux-tu boire quelque chose ? s'enquit obséquieusement Minh.

— Oui... As-tu du thé vert à la menthe ?

— Bien sûr... Bin et Foa vont te l'apporter.

Minh se retira. May alluma une cigarette et contempla le mobilier d'un regard affligé. Le gros Minh avait vraiment un goût déplorable, conclut-elle au moment où celui-ci revenait.

— Elles préparent ton thé, annonça-t-il en posant un cendrier en onyx vert sur la table.

Il avait horreur de la fumée. Il avait déjà fait part de cette aversion à May qui continuait à l'ignorer ostensiblement.

— Pas trop de sucre, dans le thé... indiqua May dont le visage s'auréolait d'une volute bleutée.

— Oui... oui... elles connaissent tes goûts, la rassura Minh.

— Bien ! Mais je ne suis pas là pour déguster ton thé, excellent au demeurant. Nous avons à discuter affaires...

Minh acquiesça d'un hochement de tête.

— Tout marche parfaitement, déclara-t-il avec précipitation. Cet après-midi, j'ai moi-même réglé le problème du traître. Ce mois-ci, les recettes ont été excellentes, en progression de 10 % par rapport à l'année dernière.

— Je sais, l'interrompit May.

Elle écrasa nerveusement sa cigarette à demi consumée dans le cendrier et marqua un temps de silence.

— Je sais, reprit-elle en plongeant son regard perçant dans celui de Minh. Le problème n'est pas là.

— Ah... et où est-il ? s'inquiéta Minh, soudain en alerte.

Bin et Foa entrèrent dans la pièce. Bin portait un plateau sur lequel se trouvaient une théière et une tasse de porcelaine. Elle le déposa sur la table basse, salua respectueusement l'invitée pendant que Foa versait le liquide dans la tasse. May observa les deux jeunes filles. Un sourire ironique sur les lèvres, elle imaginait le gros Minh avec ces deux frêles et fraîches fleurs à peine écloses. Un porc avec deux gazelles, voilà l'image qui s'imposait à son esprit. L'obscénité de ces accouplements la révoltait. Bin et Foa, deux petites merveilles de sensualité, étaient souillées par le contact du gros Minh, adipeux cochon au ventre mou et infécond.

— Elles sont adorables, fit-elle à l'adresse de Minh. Mais elles sont mineures, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien, mentit Minh qui savait parfaitement que les deux jeunes filles n'avaient pas encore 18 ans.

— C'est ton affaire, trancha May. Revenons à nos moutons.

Bin et Foa quittèrent la pièce. May poursuivit :

— C'est vrai, tes affaires marchent bien. Disons que le rendement est bon. Cependant, nous avons quelques problèmes gênants à régler...

Minh pâlit. Il n'aimait pas le ton de May et encore moins le regard de procureur qu'elle posait sur lui. May poursuivit :

— ... et ces problèmes concernent un de tes établissements... Tu vois de quoi je parle.

— Non, fit Minh après quelques secondes de réflexion.

— Vraiment ? L'histoire de la rue Nationale, ça te dit toujours rien...

— Euh... oui... j'ai dû me débarrasser d'une fille qui avait l'intention de filer avec son petit ami qui a travaillé au Lotus d'Or. Lui aussi, je l'ai éliminé. L'affaire a été réglée discrètement selon l'usage. Tout est revenu dans l'ordre... Quel est le problème ?

Un léger sourire sarcastique aux lèvres, May fixa son interlocuteur tout en allumant une nouvelle cigarette. Elle souffla une bouffée de fumée et expliqua la situation sur le ton d'un professeur qui s'efforce de se faire bien comprendre :

— L'affaire a été réglée discrètement, dis-tu... Ta conception de la discrétion devra être revue, Minh, et tes méthodes améliorées si tu veux pouvoir continuer à profiter de la vie et de tes petites concubines, comme tu les appelles. Il se trouve que le corps de ton employée a été retrouvé et que les flics l'ont identifié. C'est plus que fâcheux, vois-tu, parce que l'enquête les a conduits à s'intéresser au Lotus d'Or.

Minh baissa la tête. Il se sentait pris en défaut et savait que ce genre d'erreur n'était pas apprécié par l'organisation.

— Fort heureusement, continua May, les flics ne se sont pas montrés trop curieux, pour le moment. Toutefois, il vaudrait mieux éviter ce genre

d'incident.

— J'y veillerai, assura Minh avec conviction.

— Bien... trancha May. En attendant que les choses se calment de ce côté, tu vas te tenir tranquille. D'abord, je vais prendre en main l'affaire de La Longue Marche...

— Mais c'est moi qui devais m'en occuper, protesta Minh. Pourquoi ?

— C'est ainsi ! coupa sèchement May. Il s'agit d'une décision des Frères Célestes.

À l'évocation de cette instance, Minh blêmit et se renfroigna. Comité très fermé et secret, l'ombre de la loge des Frères Célestes planait sur toutes les activités de la Triade. Que May agisse en son nom et sous son autorité directe indiquait que la chinoise avait plus de pouvoir qu'il le pensait. Et cela était inquiétant. Mais Minh ne pouvait s'y opposer. Il acquiesça et accepta la décision :

— Il en sera comme les frères en ont décidé, admit-il.

May afficha un sourire satisfait.

— D'autre part, reprit-elle d'un ton sadique, il serait judicieux que tu te sépares de Bin et de Foa.

— Quoi ? Pourquoi ? s'étrangla Minh dont la voix partait dans les aigus.

May observa avec mépris son air pitoyable d'enfant qu'on prive de dessert. Elle en éprouva du plaisir.

— Pourquoi... ? répéta-t-elle avec une surprise feinte et sarcastique... mais parce que j'en ai besoin. J'ai une mission à leur confier... Et puis, je sais qu'elles sont mineures... Tu oublies que les flics s'intéressent au Lotus d'Or et donc à toi... Tu comprends bien qu'il vaut mieux qu'on ne les trouve pas chez toi.

Minh resta silencieux. Une expression de tristesse et d'abattement décomposait les traits de son visage bouffi. May crut qu'il allait pleurer, et son mépris s'accrut encore à l'égard de ce cochon lubrique.

CHAPITRE II



Le soleil brillait sur Paris.

Dans l’Ile de la Cité, au cœur historique de la ville, la circulation était dense.

Sous le Pont Saint-Michel, la Seine coulait, indifférente à l’agitation qui prenait la ville. La tour pointue du Quai des Orfèvres resplendissait dans la lumière matinale.

À huit heures trente, dans les locaux de la brigade mondaine, le commandant Boris Corentin dégustait un croissant et un café en compagnie de ses deux partenaires, le lieutenant Géraldine Hébert et le capitaine Aimé Brichot (Mémé, pour les intimes). L’équipe particulièrement affectée au Bureau des Affaires recommandées – Célèbre section de la Brigade mondaine – se réconfortait autour d’une cafetière de bon arabica et de quelques viennoiseries, après une nuit de planque dans le quartier chinois du treizième arrondissement.

Les joues bleuies par une barbe naissante, le commandant Corentin avait le visage fatigué. Consciencieusement, il plongeait son croissant dans sa tasse avant de le mordre à pleines dents. Géraldine l’observait en mastiquant un pain au chocolat.

— Qu’est-ce que j’ai de si particulier ? demanda Corentin, intrigué par le regard insistant de la jeune policière.

Cette dernière secoua sa crinière rousse, son regard vert se porta sur le croissant de son chef.

— Y-a que je ne pensais pas que tu étais un *trempeur*, répondit Géraldine.

— Un *trempeur* ?!!!

— Oui, tu trempes ton croissant dans ton café avant de le manger.

— Et alors ?

— Rien... Dans la vie, il y a les trempes et les non trempes... Toi, tu es dans la première catégorie, celle des trempes de tartines dans leur café. Mémé n'est pas un *trempé*, ajouta-t-elle en désignant Brichot qui leva le nez de sa tasse.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonna Corentin la main en arrêt entre sa tasse et la bouche. *Trempé* ? Pas *trempé* ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et puis, qu'est-ce que ça change que je sois un *trempé* ?

— Rien et tout. Les *trempes* sont des voluptueux... Ils ont besoin de mélanger les saveurs. Les *non trempes* sont des méthodiques qui apprécient chaque chose pour elle-même.

— Arrête ta psycho de bazar, grogna Corentin en mordant dans son croissant imbibé de café. Et toi ? Je vois que tu es aussi une *trempée*.

— Oui... On est fait pour s'entendre. Il y a certains non trempes qui ne supportent pas les trempes, ils les trouvent vulgaires.

Brichot éclata de rire. Il reposa sa tasse et lissa sa fine moustache blonde. Ses collègues le contemplèrent avec circonspection. Il se calma.

— C'est pas croyable, ce dialogue, expliqua-t-il en maîtrisant difficilement son fou rire. C'est plutôt surréaliste... Si Badolini vous entendait, il vous mettrait en congé illico... *Trempé*, non *trempé*... Mais où as-tu été chercher cette idée, Géraldine ?

— Marre-toi, Mémé ! Mais c'est sérieux. Enfin, disons que c'est révélateur des personnalités. Tiens, c'est comme pour les tubes de dentifrice...

Corentin et Brichot échangèrent un rapide regard dubitatif et restèrent coi en considérant leur collègue d'un air étonné. Sans se troubler, Géraldine continua :

— Moi, par exemple, je ne supporte pas ceux qui pressent leur tube de dentifrice n'importe comment et qui ne le rebouchent pas... Rien ne m'horripile plus qu'un tube écrasé par le milieu. C'est vrai, quoi ! On appuie d'abord sur le fond et on remonte progressivement la pâte vers le haut... ça me paraît tellement naturel et logique que je me demande comment on peut agir autrement.

— Quelle maniaque ! ricana Brichot.

— Peut-être... Mais c'est ainsi. J'ai cohabité avec une amie qui écrasait le tube n'importe comment. À chaque fois, je lui faisais remarquer l'état déplorable du tube, mais chaque matin, elle recommençait... Eh bien, on a fini par s'engueuler...

— Juste pour une histoire de tube mal pressé ? s'étonna Corentin, t'es à la limite du T.O.C.

— Ouais... En fait, je crois que je ne la supportais plus... Et l'affaire du dentifrice n'a été qu'un prétexte à querelle...

— Ben, t'es une drôle de nana, nota Corentin.

— Heureusement que Jeannette n'est pas comme toi, remarqua Brichot...

— Je n'en doute pas... D'ailleurs, si elle était comme moi, elle ne serait pas mariée, souligna Géraldine qui faisait subtilement allusion à son homosexualité revendiquée.

Corentin jeta un œil sur le cadran de sa montre. Il avala d'un trait son reliquat de café et enjoignit ses collègues à terminer leur breakfast impromptu.

— Baba doit être arrivé, annonça-t-il.

Badolini, Baba pour son équipe, était effectivement dans son bureau. Le patron de la brigade mondaine dopait déjà une brune sans filtre. Frais comme un gardon, rasé de frais, embaumant l'après-rasage, son apparence détonnait face à celle de ses subordonnés dont la mise révélait qu'ils avaient passé une nuit grisâtre, c'est-à-dire partiellement blanche, dans l'espace inconfortable d'un sous-marin¹. Il paraissait d'humeur enjouée.

Assis derrière le bureau de style Empire – sans doute un clin d'œil à ses origines corses –, le chef de la section des Affaires Recommandées, section phare de la brigade mondaine, invita son équipe à prendre place dans les fauteuils destinés aux visiteurs. Puis, soucieux du bien-être de ses subordonnés, il leur proposa un café qu'il concocta avec sa cafetière personnelle.

— Bien ! fit-il en revenant se poser entre les bras de son fauteuil. Alors ? Où en est-on de cette affaire du Lotus d'Or ?

Corentin ouvrit le carnet sur lequel il avait noté les diverses informations recueillies au cours des premières investigations concernant la mort de cette Chinoise retrouvée dans une décharge à ordures. Il parcourut rapidement ses notes et résuma la situation :

— Nous n'avons guère avancé dans l'enquête. Rien ne nous permet de relier officiellement la mort de cette femme au Lotus d'Or. Nous ne connaissons toujours pas son identité réelle. Elle avait une fausse carte d'identité au nom de Sue Young. Il s'agit sans doute d'une immigrée clandestine qui est passée en Europe via un réseau illégal qui l'a prise en charge et mise au travail directement.

— Enfin ! coupa Badolini, on est sûr qu'elle travaillait dans cet établissement.

— Non, corrigea péremptoirement Corentin. Nous avons interrogé les employés. Enfin ceux qui étaient présents, c'est-à-dire ceux qui étaient en règle... les autres ont disparu avant notre arrivée... de toute façon, aucun n'a reconnu la morte.

— C'est pas croyable, s'emporta Badolini. Elle sort bien de quelque part, cette bonne femme.

— Certainement, mais rien ne prouve qu'elle travaillait dans ce resto. Les

seuls indices que nous avons, ce sont une carte de visite du resto que l'on a retrouvée dans sa poche et la fausse carte d'identité. Quand on a retrouvé son cadavre – trois jours après la mort –, elle portait une minijupe, un string et des escarpins à talons hauts. Ce n'est pas la tenue d'une fille de cuisine ou de serveuse en salle. De plus, elle avait des préservatifs dans sa poche de blouson, et ce ne sont pas des accessoires utiles pour laver la vaisselle ou préparer des nems. Elle devait avoir vingt ou vingt-cinq ans. On peut donc logiquement supposer qu'elle se prostituait. Il se peut aussi qu'elle ait été seulement cliente du Lotus d'Or.

— C'est possible... effectivement... releva Badolini. Mais cela prouve qu'elle l'a fréquenté au moins une fois ou qu'elle connaissait quelqu'un qui est allé au Lotus d'Or.

Après quelques secondes de réflexion, Badolini enchaîna :

— Nous soupçonnons Minh, le patron du Lotus d'Or, d'être lié à la mafia chinoise et d'être sans doute l'organisateur d'un réseau de prostitution. Je vous rappelle que deux prostituées interpellées l'ont mis en cause.

— C'est vrai, patron, mais elles n'ont donné aucune preuve de leur accusation. De plus, elles n'ont jamais voulu signer leur déposition malgré les garanties qu'on leur donnait.

— N'empêche... Il faut les trouver, ces preuves. Avez-vous interrogé Minh sur la mort de cette femme ?

— Non, pas encore. De toute façon, je pense qu'il prétendra ne pas la connaître. Nous avons l'œil sur lui et son resto, qui n'est sans doute qu'une couverture légale. En tout cas, c'est une excellente couverture. Notre homme mène une vie régulière de patron. Hier soir, il a reçu la visite d'une jeune femme asiatique d'une trentaine d'années, grande, très élégante et bien de sa personne. Elle est restée trois quarts d'heure. Elle se nomme May Li et travaille comme interprète dans une boîte internationale... Je me demande quel type de relation elle a avec Minh...

Badolini secoua la tête. Il pianota sur son sous-main et écrasa son mégot d'un geste rageur en râlant :

— Ouais... Minh a sans doute beaucoup de contacts. Il n'en reste pas moins que je suis sûr qu'il n'est pas étranger à la mort de cette femme.

— Peut-être, concéda Corentin, mais nous n'avons aucune preuve. Et nous en avons encore moins sur ses activités de proxénète, si toutefois activités il y a. Pour l'heure, nous ne pouvons faire que des hypothèses.

— Ouais, Boris... des hypothèses, répéta sarcastiquement Badolini, des hypothèses qui ne demandent qu'à être vérifiées. Il doit bien exister un moyen de le coincer, ce lascar. Ça fait des années qu'on soupçonne le Gros Minh d'être à la tête d'un réseau de putes et son resto d'être un repaire, une plaque tournante de trafics en tout genre, alors pour une fois qu'on a un biscuit...

Badolini laissa sa conclusion en suspens. Tous comprenaient qu'il voulait

la peau de Minh, histoire de montrer aux Chinois qu'ils n'étaient pas intouchables.

— Cette femme est un fil ténu qui mène au Lotus, embraya Corentin. Était-ce une pute de Minh ?... On n'en sait rien. Si on pouvait le prouver, on aurait fait un grand pas dans l'enquête. Et puis, on est pas les seuls à s'intéresser à Minh : les stupés sont aussi sur le coup...

— Et alors ? répliqua Badolini, ce n'est pas parce qu'ils pataugent, qu'on doit baisser les bras. Remuez-vous ! Trouvez des gens qui connaissaient la morte... Il doit bien en exister qui soient prêts à parler. Les Chinois sont comme tout le monde, s'ils ont un intérêt à balancer, ils le font.

Le chef de la brigade se cala droit contre le dossier de son fauteuil et joignit les mains. Il fixa ses subordonnés d'un regard déterminé en donnant ses consignes :

— Ecoutez, débrouillez-vous ! Si vous ne pouvez pas prouver que le gros Minh est impliqué dans la mort de cette femme, trouvez autre chose... profitez de l'occasion pour mettre le nez dans ses affaires.

Après cette séance, Corentin, Brichot et Hébert avaient un ordre de mission très clair : coincer le Gros Minh. L'affaire se présentait mal. Sans preuve tangible, il était difficile d'impliquer le Chinois dans la mort de Sue Young et encore moins de prouver qu'elle se prostituait pour son compte. Ce qui était certain, c'était qu'elle avait été battue à mort et achevée d'une balle dans la nuque. Le crime laissait supposer que la victime avait été exécutée par un ou des professionnels certainement commandités.

Quelque peu-désappointés, les trois policiers s'installèrent dans le bureau de Corentin.

— Qu'est-ce qu'il a, notre Baba ? demanda Géraldine Hébert, on dirait qu'il veut absolument bouffer du chinois. Qu'est-ce qu'il lui a fait, le Gros Minh, pour lui en vouloir ainsi ?

— Rien, affirma Corentin. Personnellement, il n'a rien contre ce Chinois en particulier. Je crois plutôt qu'il veut faire la nique à nos collègues des Stups.

— Ah... c'est donc ça ! On est revenu au temps de la guerre des Polices.

— Si tu veux. Il s'agit simplement d'une vieille animosité entre Baba et le patron des Stups. Je ne sais pas trop quelle en est la raison, mais les deux hommes ne peuvent pas se sentir. En attendant, on a intérêt à être performant dans l'affaire du Gros Minh.

— Ouais, mais on a pas grand chose à se mettre sous la dent, grommela Brichot. Il nous faudrait au moins un informateur dans le milieu chinois. Sinon, on risque de se faire trimbaler.

— T'as pas tort, Mémé. Cependant, il va bien falloir qu'on se débrouille avec les moyens du bord et... un peu de chance.

— C'est vachement encourageant, fit Géraldine Hébert. Mais le défi est stimulant.

— Bravo, Géraldine ! C'est comme ça qu'il faut envisager l'affaire. Positivons ! Et d'abord, on va faire un tour au Lotus d'Or... ça vous dirait, un déjeuner chinois ? Histoire de se mettre dans l'ambiance.

— Bof, je préfère un bon steak frites ou un bourguignon, objecta Brichot. Moi, la cuisine exotique, je digère mal. D'autant que les restos chinois ont mauvaise presse depuis que quelques contrôles sanitaires ont relevé des anomalies pas très ragoûtantes dans leurs cuisines.

— Oh, là, là ! T'es pas un peu chauvin, le rabroua Géraldine. Faut sortir de l'hexagone, mon bon Mémé. Et puis, faut pas exagérer, tous les restos chinois ne sont pas à mettre dans le même sac. Justement, après les contrôles, ils vont faire gaffe.

Malgré les réticences de Brichot, l'équipe débarqua à Chinatown vers 13 heures. Ce quartier de la capitale, ainsi baptisé en raison de la forte minorité asiatique qui s'y est implantée, s'étend entre le boulevard de Masséna, l'avenue d'Ivry, l'avenue de Choisy et la rue de Tolbiac.

Corentin pilotait la Clio de service. Rue de Tolbiac, face à la Faculté de Tolbiac, il s'engagea dans la rue du Discobole, une voie qui s'enfonçait sous un immeuble.

— C'est plutôt sinistre et crasseux comme rue, constata Géraldine. On dirait une entrée de parking souterrain.

— Eh, oui ! c'est bien une rue, confirma Corentin. Le quartier a été conçu ainsi : la circulation au sous-sol, sous les immeubles, les commerces au rez-de-chaussée, sur une dalle, et les habitants en hauteur, dans des tours.

— Et quand a-t-on construit ça ? s'informa Hébert.

— Juste après 1968. De l'urbanisme fonctionnel, qu'ils disaient. Une tour par-ci, une barre par là, une vague pelouse entre les deux... Il ne s'est pas trituré les méninges, l'architecte, à croire qu'il travaillait au fil à plomb et à l'équerre.

— Charmant quartier, commenta Brichot. Dire que j'ai connu ce coin de Paris quand il y avait encore des petites masures, des cours intérieures avec des jardinets et la vieille gare de marchandises des Gobelins.

— À la même époque, on a eu droit à la tour Montparnasse et à celle de la Fac de Jussieu, rappela Corentin.

— C'est vrai... Remarque, on a évité le pire : pendant un temps, il était envisagé de construire des tours dans tout Paris... Tu sais que dans les années 30, des projets architecturaux futuristes prévoyaient de bâtir des tours au centre même de la capitale.

— Non, je ne savais pas, reconnut Géraldine. En revanche, je sais que l'idée d'élever la hauteur des bâtiments parisiens titille quelques élus et les

promoteurs. Il est question d'abolir la réglementation limitant à trente-sept mètres la hauteur des immeubles.

— Ben voyons ! À plus de dix mille euros le mètre carré ce serait dommage de se priver.

— Et pourquoi les Asiatiques se sont-ils regroupés dans ce quartier ? s'enquit Géraldine.

— C'est simple : les Européens rechignaient à habiter ces tours alors que les Chinois issus de la vague d'immigration des années 70 n'y voyaient aucun inconvénient.

Corentin gara la Clio. Les trois policiers prirent un escalier et accédèrent à l'esplanade des Olympiades balisée par les impressionnantes tours Athènes, Mexico et Sapporo. Sur la dalle, des bâtiments dont les toits s'inspiraient d'une vague esthétique asiatique abritaient des commerces. Le trio traversa une étroite galerie marchande où une foule compacte baguenaudait devant les vitrines des boutiques de confection chinoise, d'informatique, de bijoux de pacotille ou de produits alimentaires.

Avenue d'Ivry, l'animation n'était pas moins dense. Une population multiethnique vaquait entre le magasin des Frères Tang, les restaurants et les diverses boutiques aux enseignes en caractères chinois imposants et aux coloris vifs. Malgré cela, le quartier n'avait rien d'un ghetto. Hormis les idéogrammes affichés, le décor restait banal. Les habitants européens, les Asiatiques, les Antillais se mêlaient en une foule bon enfant. Les chalands venaient y découvrir un bout de Chine éternelle et y glaner des produits exotiques introuvables ailleurs.

Le Lotus d'Or étalait sa devanture rouge et or dans une petite rue joignant l'avenue d'Ivry et l'avenue de Choisy. À l'intérieur, la salle spacieuse baignée d'une lumière douce, les boiseries au ton chaud, les fresques représentant de paisibles paysages chinois, avaient un effet apaisant sur le client qui avait l'impression de pénétrer dans un temple.

Les policiers furent accueillis par un maître d'hôtel à la politesse empressée. Ils s'installèrent à une des nombreuses tables rondes couvertes de nappes en coton blanc.

— Bien, fit Corentin en consultant la carte, on a l'embarras du choix. Pour une fois, je vais éviter l'éternel potage pékinois ou les rouleaux de printemps. Je prendrais bien une petite méduse au gingembre émincé, des œufs de cent ans... ou alors, du riz gluant farci enveloppé de feuilles de lotus et des pattes de poulets panurées. Et toi, Mémé ?

— Ben tu vois, tu vois, je n'ai pas très faim. Je vais peut-être me satisfaire d'un bol de riz blanc et d'une bière chinoise.

— Tu as tort, Mémé, déplora Géraldine Hébert, la cuisine chinoise est un grand art plein de subtilités qui sait marier l'amer et le suave, l'aigre et le doux, le salé et le sucré, et même prendre en compte la fadeur d'un aliment.

Moi, j'hésite entre le traditionnel canard laqué ou le poulet piquant au miel.

Le service fut rapide et efficace. Les trois policiers terminèrent leur repas par un thé vert dont Géraldine vanta les vertus anticancéreuses.

— Va pour un thé à la menthe, concéda Brichot, puisque c'est bon pour la santé. J'espère seulement qu'il n'y a pas trop de pesticides dedans.

— Mais qu'est-ce que t'as Mémé ? fit Corentin. Tu as l'air de mauvaise humeur. T'es salement négatif, aujourd'hui. Ne me dis pas que c'est la cuisine chinoise qui t'indispose ainsi.

— Non, y a des jours comme ça.

Corentin attendit une explication qui ne vint pas et passa à un autre sujet :

— Ce restaurant est bien tranquille. À voir le décor et la clientèle, on ne se dirait pas dans le repaire d'un mafioso chinois.

À cet instant, Minh apparut dans la salle. Il parla au maître d'hôtel et à une serveuse, tout en jetant un regard satisfait sur la clientèle encore nombreuse à 14 heures.

— Voilà notre homme, fit Corentin.

Pendant quelques secondes les policiers observèrent Minh. Le propriétaire du Lotus d'Or paraissait nerveux et tendu. Il portait un costume gris clair à veste croisée. Une cravate en soie rouge ornait son plastron. Géraldine rompit le bref silence :

— Il n'a pas l'air d'un truand. À le voir, on penserait plutôt à un bon père de famille. Avec son gros ventre rond et son visage débonnaire de bon bougre, je n'arrive pas à l'imaginer en chef de gang.

— Faut pas se fier aux apparences, objecta Brichot. D'après les rumeurs, Minh serait membre d'une triade.

— Une triade ?... Une société secrète... Je croyais que c'était de la mythologie... En tout cas, je pensais que c'était du passé et limité au territoire chinois.

— Détrompe-toi, Géraldine, les triades existent toujours. Elles se sont développées en Chine pour lutter contre la dynastie Ming. Depuis, elles ont dérivé vers la délinquance. Avec l'immigration, les triades ont essaimé partout dans le monde et, bien entendu, en Europe où elles sont impliquées dans diverses activités illégales : prostitution, jeux, drogue...

— Elles sont très discrètes. On ne peut pas dire que les Chinois se font remarquer dans le domaine de la délinquance. Chinatown est un quartier tranquille et les truands sont d'une discrétion et d'une transparence parfaite.

— C'est vrai... Le sujet est tabou. Quand on parle de l'existence des triades en France, la communauté chinoise se récrie vigoureusement et ses représentants légaux n'hésitent pas à intervenir juridiquement où à jouer de leur influence pour faire taire ce qu'ils considèrent comme des calomnies.

Corentin nota que Minh dirigeait avec insistance son regard vers leur

table. Il paraissait indécis et inquiet. Enfin, il se décida à s'approcher des policiers. Il les salua d'une inclinaison de la tête et les gratifia d'un sourire commercial.

— Êtes-vous satisfaits de votre repas ? interrogea-t-il.

— Parfait, le remercia Corentin. Nous nous sommes régalés. Votre restaurant est un excellent établissement. Je ne le connaissais pas, mais après ce repas, je n'hésiterai pas à revenir.

Minh se dit flatté par le compliment et proposa un alcool de riz.

— Merci, mais nous préférons en rester au thé vert.

— Comme vous voulez. Je serai toujours heureux d'accueillir de dignes représentants de la Police française...

Les trois policiers ne purent cacher leur étonnement, ce qui sembla réjouir Minh dont les yeux se plissèrent jusqu'à faire disparaître ses prunelles noires.

— Ne soyez pas surpris, poursuivit-il, il n'y a rien d'étonnant. L'un de mes employés vous a reconnus... Vous l'avez interrogé à propos de cette pauvre femme que l'on a retrouvée morte. Il paraît qu'elle avait une carte de mon restaurant sur elle.

— Exact, confirma Corentin, mais apparemment, personne ne l'a vue ici.

Corentin fouilla dans la poche intérieure de son blouson et en sortit une photo qu'il tendit à Minh. Celui-ci prit quelques secondes pour examiner le portrait et, accompagnant sa réponse d'un hochement de tête, rendit le cliché au policier.

— Non, vraiment, ce visage ne me dit rien. Désolé. En tout cas, ce n'était pas une employée ou une cliente du Lotus d'Or. Vous savez, les cartes du restaurant sont distribuées généreusement. J'espère que vous ne soupçonnez pas l'un de mes employés...

— On ne soupçonne personne en particulier...

Minh resta impassible. Son regard froid passa tour à tour sur les convives, puis il sourit et déclara :

— J'espère que votre enquête aboutira. Il s'agit sans doute d'un crime crapuleux qui – je le souhaite – ne mettra pas en cause quelqu'un de ma communauté. Vous savez, nous sommes très respectueux des lois françaises et tous ceux de chez nous qui les enfreignent sont irrémédiablement rejetés. Nous autres – Chinois de l'immigration – n'aimons pas ceux qui portent atteinte à notre honneur et à notre réputation.

— Je n'en doute pas, concéda Corentin qui perçut l'avertissement enrobé subtilement dans la dernière affirmation de Minh. Pour l'heure, rien ne laisse supposer que le coupable est chinois... Mais la victime est chinoise, et le seul élément que nous avons, c'est une carte du Lotus d'Or. Une mauvaise piste, dirait-on...

Un sourire forcé déforma la bouche de Minh. Puis, avant de s'éloigner,

d'un ton obséquieux, il déclara aux policiers qu'il serait toujours heureux de les accueillir.

— Quel cinéma ! grommela Brichot. Tu parles qu'il sera content de nous revoir ! Je ne le sens pas du tout, ce lascar.

— Moi non plus, ajouta Corentin. Cependant, ce n'est pas suffisant pour en faire un coupable. Pour l'heure, ce type est blanc. On a rien contre lui, même pas une petite fraude fiscale ou une entorse au règlement sanitaire.

La sonnerie de son téléphone portable interrompit la discussion. Corentin prit la communication. Il écouta attentivement son interlocuteur dont les paroles provoquaient progressivement un assombrissement de son regard. Il hocha la tête et répondit d'un ton sinistre : « Oui... je vois... Avenue de Choisy... On est à côté... On y va ».

Après quelques minutes de marche, les trois policiers arrivèrent rue Regnault, une rue bordée côté sud par les voies ferrées désaffectées de la Petite Ceinture. À la jonction de la rue du Château des Rentiers, le ballast s'enfonçait sous la chaussée dans un tunnel obscur surplombé d'immeubles d'habitation. Parallèles au boulevard Masséna, les rails passaient sous le quartier chinois et ressortaient à l'air libre dans une tranchée aux parois abruptes, au niveau de l'avenue de Choisy.

À l'entrée du tunnel, deux gardiens de la paix discutaient avec le commissaire du secteur, Francis Legendre. Corentin les salua et s'informa :

— Alors, Legendre, on a un cadavre sur les bras.

Le commissaire ne paraissait pas heureux de ce cadeau. D'ailleurs, il n'était jamais heureux. Grand et sec, à cinq ans de la retraite, il était las et blasé. Dans son regard bleu gris flottait une profonde tristesse existentielle. Legendre semblait perpétuellement fatigué et déçu par la vie. En dix minutes, il aurait démoralisé un escadron de CRS. Piétinant sur la caillasse du ballast, il fumait nerveusement une gauloise qu'il malmenait entre ses doigts en forme de serre.

— Ouais... c'est un véritable coupe-gorge, ce tunnel. Les zonards en ont fait leur repaire... ça picole, ça se came, ça se bagarre... Y a une semaine on a eu un blessé grave au couteau... une sombre querelle de pochard pour une tente volée... Mais là, il semble que c'est un peu différent : c'est un Chinois. Il a été abattu au 9 mm... deux balles dans la poitrine, une dans la tête.

Il jeta son mégot sur la pierraille et hocha la tête avec un air contrarié :

— J'n'aime pas ça. D'habitude les Chinois sont plus discrets. Ils ne laissent pas traîner les victimes de leur règlement de compte n'importe où... C'est vous qui prenez l'affaire en main... s'étonna-t-il.

— Affirmatif. On est sur une affaire de réseau de prostitution asiatique. Le proc nous a mis sur le coup, à tout hasard. Et où est-il, notre mort ?

— Un peu plus loin... Suivez-moi. Faites gaffe où vous mettez les pieds,

c'est plein de gravats, de tessons de bouteille et de trous, sans compter les étrons.

L'endroit était des plus sinistres. Les faisceaux des lampes torches des deux gardiens de la Paix balayaient un monde ténébreux, glauque et inquiétant. Les voix résonnaient contre les pierres humides de la voûte. Une odeur âcre flottait dans l'air. Les policiers parcoururent une cinquantaine de mètres.

— Qui vous a prévenu ? demanda Corentin.

— Un coup de fil anonyme donné du téléphone fixe d'un bar de l'avenue d'Italie. Le type nous a seulement dit qu'un mec s'était fait buter dans le tunnel.

— Pas d'autre témoin ?

— Sais pas... On a ramassé cinq mecs et une nana qui traînaient dans le coin... Paraissent pas bien frais, ni très clairs. On verra ce que l'on peut en tirer. À mon avis, pas bézef... Enfin, on ne sait jamais.

Le cadavre gisait sur le côté droit entre deux rails. Sa tête ensanglantée reposait sur une traverse. L'homme était jeune, petit mais de constitution robuste. Il portait un pantalon et une veste noirs, une chemise bleue au col ouvert et des chaussures en cuir de bonne confection.

— Ce n'est pas un SDF, constata Legendre. Pas de trace de sang autour... Il a dû être transporté après son exécution. D'après sa rigidité, il a été buté quelques heures avant d'aboutir ici... C'est quand même bizarre... y a d'autres moyens de se débarrasser d'un corps. On dirait qu'ils ont voulu qu'on le trouve...

Corentin acquiesça. Il s'accroupit et fouilla les poches du veston. Il en tira un sachet de Kleenex.

— Plutôt maigre, comme butin... constata-t-il.

Il écarta le pan du veston et lut l'étiquette cousue sur la doublure :

— De la confection Daniel Hechter... Pas le grand luxe, mais tout de même...

— Ouais, soupira Legendre en dirigeant le faisceau de sa lampe sur le visage du mort. Ce n'était pas un zonard, ce Chinois... d'ailleurs, il est peut-être d'origine vietnamienne ou cambodgienne.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? demanda Géraldine Hébert.

— Parce que les Indochinois, et particulièrement les Vietnamiens, ont fui le régime communiste après la débâcle américaine en 1975. Les *boat people*, vous connaissez ? Les Vietnamiens ont été colonisés par la France et beaucoup ont émigré ici. On les met dans la même catégorie que les Chinois véritables, mais ils sont bien différents.

Après un moment de silence, Corentin conclut :

— Bon, il va falloir identifier ce lascar. On va diffuser son portrait ; peut-

être aura-t-on la chance que quelqu'un le reconnaisse.

— Faut pas trop rêver, tempéra Legendre dont l'optimisme n'était vraiment pas la marque de fabrique. Faut espérer qu'il soit déjà fiché, ça simplifierait l'affaire.

Un policier en tenue s'approcha de Legendre et lui parla discrètement. Le commissaire hocha la tête et s'adressa à Corentin :

— Vous avez du bol, on me signale qu'un des occupants du tunnel a quelque chose qui va vous intéresser.

Surveillés par trois policiers, cinq hommes et une jeune femme étaient regroupés près d'une cabane de chantier plantée à l'autre extrémité du tunnel. Les policiers de la mondaine s'approchèrent du groupe. L'un des gardiens, un jeune lieutenant, s'adressa à Corentin en lui tendant un portefeuille et une montre.

— On les a trouvés sur la fille, expliqua le policier.

D'un coup de menton, il désigna la femme du groupe de zonards.

Corentin jeta un coup d'œil sur elle et ouvrit le portefeuille. Il en examina le contenu : trois billets de cinquante euros, deux de vingt, une carte de crédit American Express et une carte d'identité française au nom de François Lai, né en France en 1982. La photo correspondait au visage du mort.

— Eh bien, on avance, dit-il avec satisfaction.

Il observa la détrousseuse, une jeune femme d'une vingtaine d'années qui soutint son regard avec provocation. Elle portait une parka sur un gros pull de laine verte troué qui dissimulait ses formes. Châtain clair, sa chevelure tombait en mèches grasses sur ses épaules. Une frange de cheveux cachait son front. De ses yeux au blanc strié de veinules rougies et à l'iris marron terne coulait un regard tragique et haineux sur le monde.

Corentin fit trois pas vers elle.

— Vous vous appelez comment ? questionna-t-il d'un ton neutre.

Le vouvoiement du flic laissa la jeune femme perplexe. Elle était soudain déstabilisée par l'attitude du policier qui plongeait son regard dans le sien sans qu'elle puisse y déceler une once de mépris ou d'agressivité. Méfiante malgré tout, arc-boutée sur son hostilité à toute autorité, refusant d'être la dupe d'une fausse politesse, elle répondit sèchement d'une voix cassée par la bière et le tabac :

— Myriam Levelec.

— C'est vous qui avez piqué ça ? fit Corentin en baissant les yeux sur le portefeuille.

— Ouais, c'est moi. De toute façon, il n'en a plus besoin.

— C'est sûr, mais c'est quand même un vol.

Myriam haussa les épaules avec dédain. Elle s'en foutait totalement.

— Dites-moi, Myriam, par hasard, vous n’avez rien vu ?

Signe de tête négatif, regard buté et aussitôt baissé.

— Vous êtes là – dans ce tunnel – depuis combien de temps ?

— On a passé la nuit, là-bas, lâcha la jeune zonarde en désignant un renforcement à l’entrée du tunnel. On a rien vu. On a roupillé jusqu’à 11 heures. J’ai trouvé le mec vers midi. Et puis, les flics sont arrivés avant qu’on décarre.

Elle tourna la tête vers ses acolytes. Ceux-ci confirmèrent, qui d’un grognement, qui d’un hochement de tête.

— Bon, conclut Corentin qui comprit qu’il ne tirerait rien de plus de la bande.

Il observa le groupe. Des jeunes. Le plus vieux devait avoir trente-cinq ans. Comment en étaient-ils arrivés là ? se demandait-il.

— Vous avez quel âge ? s’enquit Corentin en s’adressant à Myriam.

— Vingt-deux ans.

— Vous n’avez pas de domicile ? Pas de parents pour vous aider ?

— Mes parents ? Quels parents ? J’ai plus de parents... des salauds...

Corentin fut frappé par la haine qui enflait la voix de la jeune femme. Il ne fit aucune remarque, ne posa aucune question et se contenta d’annoncer :

— On va vous embarquer.

Un mouvement de protestation ébroua le groupe. Deux types grognèrent et crièrent à l’injustice.

— Holà ! les rabroua Corentin, c’est juste une formalité. On va prendre vos dépositions et on vous relâchera. À moins que l’un de vous n’ait quelque chose à se reprocher.

CHAPITRE III



Bin et Foa étaient intimidées et craintives. C'était la première fois depuis des années qu'elles quittaient l'appartement de Minh ; elles en ressentaient une inquiétude, mais aussi une paradoxale crispation de plaisir au creux du ventre, d'autant plus troublante que ce départ imprévu avait été soudain.

Installées à demeure chez Minh depuis trois ans, les deux jeunes Chinoises s'étaient habituées naturellement à leur vie dorée de recluses. Leur seule tâche consistait à satisfaire leur maître et à se montrer disponibles aux désirs de celui-ci. Certes, elles n'avaient jamais eu à se plaindre de Minh. Ce dernier se comportait comme un bon père de famille soucieux du bien-être de ses filles. Chacune avait sa chambre agréablement meublée, équipée d'un téléviseur, d'une mini chaîne hi-fi et d'une garde-robe bien fournie. La nourriture était excellente et variée. En revanche, elles ne sortaient jamais. Au début, Minh organisait des sorties mensuelles au cours desquelles elles se livraient au plaisir du shopping ; ces brefs moments de détente s'étaient interrompus sans qu'elles en connaissent la raison.

En disciples respectueuses de Confucius, à aucun moment elles n'avaient remis en cause leur statut d'esclave sexuelle. Qu'auraient-elles pu trouver hors de ce cocon ? Leur existence se déroulait sans surprise, dans l'indolence et la luxure soft, et, avec le temps, elles y avaient presque pris goût, convaincues qu'il leur était impossible d'échapper à leur destin.

Et d'ailleurs, où auraient-elles pu fuir ?

Elles savaient que le sort de certaines de leurs compatriotes exilées était moins enviable que le leur. Dans des cuisines de restaurant, dans des ateliers de confection, ou pis, dans des bordels, de jeunes femmes trimaient, suaient, se vendaient pour quelques euros sans autre espoir que passer de longues années à subir une exploitation féroce. Bin et Foa étaient conscientes de jouir d'un cadre de vie agréable, et, en contrepartie de leur docilité, de bénéficier d'une sécurité et d'un confort dont elles se satisfaisaient, à défaut d'une

liberté inaccessible.

Assises côte à côte sur le bord d'un canapé en cuir vert bouteille, serrées l'une contre l'autre comme deux petites bêtes apeurées, les deux jeunes Chinoises restaient immobiles et silencieuses. Leurs yeux seuls révélaient leur anxiété. En mouvements rapides et saccadés, ils exploraient la pièce, s'arrêtant sur un meuble, comparant le mobilier à celui de Minh. En un sens, les deux jeunes filles cherchaient à apprivoiser le cadre nouveau qui, espéraient-elles, serait dorénavant leur domaine.

Avant leur départ, Minh les avaient briefées sur leur nouvelle existence. Il leur avait conseillé de ne pas contrarier May Li et d'obéir à tous ses ordres. C'est une méchante femme, avait-il ajouté, qui peut vous faire beaucoup de mal si vous vous opposez à elle ou si vous faites seulement preuve de mauvaise volonté.

May Li apparut sur le seuil du salon. Bin et Foa la contemplèrent avec respect et appréhension. Cette femme les impressionnait. Elles percevaient en elle une force de caractère indéniable alliée à un orgueil et une ambition hors du commun. Un cocktail explosif et destructeur. Même s'il s'en défendait, elles savaient que Minh tremblait devant elle et devenait nerveux à l'annonce de sa visite. Les deux filles éprouvaient une sourde angoisse devant cette femme au regard traversé par de brusques éclairs de feu. Intuitivement, elles comprenaient qu'il leur faudrait s'adapter à celle qui les avait arrachées à l'emprise du Gros Minh.

L'avenir était incertain et leur existence serait sans doute bien différente de celle passée avec le bon Gros Minh. Car – elles en avaient conscience – elles subodoraient qu'une page de leur vie était définitivement tournée. Le livre de leur vie s'écrivait en dépit d'elles-mêmes, elles en étaient les personnages passifs aux mains d'auteurs différents qui rédigeaient à leur gré les chapitres de leur destinée.

D'abord, il y avait eu leurs parents, de pauvres paysans, auteurs premiers de leur destin, qui les avaient livrées à des recruteurs à la solde d'usines en mal de main d'œuvre docile. Puis, elles avaient été prises en main par un jeune chef de gang qui, frappé par leur jeunesse et leur beauté sauvage, avait vite évalué tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de ces deux jeunes paysannes mal dégrossies. Tel un maquignon à l'œil exercé, il avait repéré ces deux belles et jeunes pouliches parmi le troupeau des ouvrières parquées à cinq dans des chambres exigües de la banlieue de Pékin. Beau gosse et beau parleur, il les avait subjuguées et convaincues d'émigrer en Europe où les attendait, disait-il, une vie de rêve.

Les deux jeunes filles ignoraient qu'elles étaient en fait vendues à un réseau de prostitution.

En France, elles naviguèrent dans divers lieux d'hébergement clandestin, avant d'être envoyées dans une maison de rendez-vous spécialisée, afin d'y suivre une formation accélérée à l'art du massage *body-body* et autres

prestations plus intimes. Cet établissement était contrôlé par Minh. L'éminent membre de la Triade du Tigre de jade fut ébloui par ces deux petites tourterelles, et, sous prétexte de les former lui-même, les réserva à son usage exclusif. Il les mit dans une cage dorée dont lui seul avait la clé, pensait-il à tort.

May Li sourit et s'approcha du divan. La jeune femme portait un kimono noir à amples manches orné d'un tigre brodé de fils d'or et d'argent. Elle était nue dessous. L'échancrure largement ouverte mettait en évidence le sillon radieux qui séparait deux seins fermes et gonflés.

Elle resta debout face aux deux filles qui baissaient servilement les yeux. May les observa avec plaisir, un plaisir forgé par le mépris et l'assurance que ces deux êtres lui appartenaient maintenant. Elles étaient sa propriété, la matière qu'elle modèlerait à sa volonté.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Un jus de fruit, un thé ou un verre d'alcool ?

Bin et Foa déclinèrent l'offre en secouant fermement la tête en une parfaite synchronisation de poupées mécaniques.

May alluma une cigarette, elle se servit un verre de Vodka orange et s'interposa entre les deux filles sur le divan. D'un geste affectueux et protecteur, elle les entoura de ses bras et les serra contre ses flancs.

— Bien, mes petites, murmura-t-elle, je suis heureuse de vous avoir arrachées à ce gros porc de Minh. Nous allons travailler ensemble et si vous êtes attentives et obéissantes, vous n'aurez pas à vous en plaindre.

Fallait-il entendre que dans le cas contraire le châtiment serait à la hauteur de sa déception ? C'était du moins ce que les deux filles en déduisirent, avec pertinence, d'ailleurs.

— J'ai des projets pour vous, poursuivit May d'une voix grave et enjôleuse.

Elle posa un baiser sur la joue de chacune des filles, contempla leur visage fin et gracieux, apprécia leur corps souple et mince, leurs seins ronds et fermes, puis elle reprit :

— Vous méritez mieux que de servir de petites putes réservées à l'usage exclusif de ce libidineux vieux Chinois. Il aurait été dommage de vous laisser végéter dans cet appartement minable, soumises au bon plaisir d'un homme incapable de vous épanouir. Nous allons combler cette lacune et faire de vous de vraies femmes. Je vous promets une vie dorée, une vie telle que vous n'en avez jamais rêvée. Je ferai de vous des princesses du sexe, des impératrices de la luxure, mais pas seulement...

May estima que le moment n'était pas encore venu de dévoiler ses projets. Le comité des Frères Célestes l'avait investie d'une mission et lui avait laissé carte blanche pour l'accomplir. Les deux petites oies sauvages lui seraient utiles le moment voulu, mais il était inutile qu'elles en sachent plus sur ses

intentions. Elle pressa plus étroitement le corps des deux filles et palpa leurs seins à travers le fin tissu des robes.

— Qu'en dites-vous ? fit-elle.

Bin et Foa acquiescèrent d'un mouvement de tête et d'un regard consentant.

— Bien ! Je crois que nous pourrons nous entendre et faire un bout de chemin ensemble. Mais avant, il faut reprendre votre éducation. Ce que je veux de vous nécessite un apprentissage. Ce n'est pas avec ce que vous a appris Minh que vous pourrez accomplir votre tâche... Mais je pense que vous êtes des filles douées et que vous comprendrez vite ce que j'attends de vous.

Le contact étroit des deux jeunes filles, la chaleur de leurs corps, leur soumission, éveillèrent l'appétit de May. Sa main glissa sous la jupe de Bin et remonta le long de la cuisse chaude jusqu'à la lisière de la culotte. Dans le même temps sa bouche s'accola à celle de la jeune fille qui cabra les reins et répondit ardemment au baiser profond.

— Tu es divine, s'extasia May en se détachant de sa partenaire pour se tourner vers Foa. Et toi ? s'enquit-elle, montre-moi ce que tu sais faire.

May passa sa main sous le pull et caressa un sein. Elle pressa le mamelon et Foa frissonna en fermant les yeux. Puis, la main descendit le long du ventre et se faufila fébrilement sous le tissu de la culotte pour y trouver la délicieuse promesse d'une fente délicate. Foa se pâma et ouvrit les jambes comme pour inviter sa nouvelle maîtresse à s'aventurer plus loin.

— Tu es une véritable petite salope, soupira May agréablement surprise par la réceptivité de ses nouvelles recrues. À vous deux, vous faites une paire parfaite de petites garces. Je sens que vous allez vite faire des progrès.

Foa répondit au compliment par un sourire.

May Li fit tomber son kimono. Bin et Foa jetèrent jupes, pulls et culottes au sol.

Les trois corps se mêlèrent et se lancèrent à la découverte de leurs secrets intimes. Instinctivement, les deux petites Chinoises devinaient ce que leur partenaire attendait d'elles. En bon professeur – n'en déplaise à May –, Minh les avait initiées aux plaisirs de Sapho grâce au visionnage de vidéos pornos. Il aimait les voir se lutiner avant de les prendre à son tour.

Foa caressa les seins de May. Puis, elle suçà délicatement les mamelons qui durcirent sous l'effet de sa langue et la pression de ses lèvres. Bin s'était glissée entre les cuisses de sa maîtresse et léchait ses grandes lèvres en immergeant progressivement sa langue dans la fente humide. May s'abandonnait à son plaisir. Elle jouit une première fois quand Bin aspira son clitoris. Loin de l'apaiser, ce premier orgasme exacerba son excitation. Elle attira Bin contre elle et l'embrassa à pleine bouche pendant que ses doigts s'enfonçaient dans le sexe juvénile et étroit. Foa frottait le mamelon d'un sein

sur le clito de May.

Quelques secondes plus tard, les trois femmes utilisèrent un gode en ivoire, une pièce de collection que May utilisait parfois quand elle ne voulait pas s'embarrasser de la présence d'un homme. L'instrument ravit les deux petites Chinoises qui se disputèrent le droit de l'utiliser en premier.

May officia. Allongées côte à côte sur le divan, jambes levées et largement écartées, Bin et Foa offraient leur adorable chatte pantelante à la verge artificielle. Elles rirent hystériquement lorsque May humecta l'engin en le suçant. Experte dans la pratique, May introduisit lentement le gode dans l'entrejambe de Foa tout en lui titillant le clitoris. La jeune fille se tortilla de plaisir. Sa croupe oscillait d'avant en arrière et accompagnait le va-et-vient impulsé par la maîtresse. Puis May s'occupa de Bin. Celle-ci eut droit au même traitement avec en complément un essai de sodomie douce. La jeune fille rechigna à se laisser prendre. Elle grimaça, puis son anus accepta l'objet.

— Parfait, conclut May après la séance. Je ne me suis pas trompée sur vos capacités. Maintenant, je vais vous montrer vos chambres.

CHAPITRE IV



Assise sur une chaise, Myriam Levelec mastiquait un sandwich au thon ; son regard était celui d'un chien affamé qui ronge un os avec la peur qu'on le

lui dérobe.

Face à elle, Corentin et Géraldine Hébert l'observaient avec compassion. En marge de l'affaire François Lai, le Franco-chinois assassiné, les policiers avaient écouté son histoire qui semblait écrite par Dickens ou Zola.

Géraldine était particulièrement touchée par le récit de la jeune zonarde. À peine plus jeune qu'elle, Myriam représentait l'exact contraire de ce qu'elle était.

Géraldine avait vécu dans un milieu harmonieux et chaleureux, elle avait eu une enfance et une adolescence sans souci majeur. Lycée, cours de piano et sport, bac, fac, elle avait suivi un cursus des plus classiques et trouvé sa voie en entrant dans la Police. À l'opposé, Myriam leur avait décrit un univers familial et social calamiteux qu'elle avait fui à 14 ans. Sa mère abandonnée par son mari violent avait eu une kyrielle d'amants avant de se mettre en ménage avec un alcoolique chômeur et parano qui, bien entendu, avait abusé de Myriam et de sa sœur, respectivement âgées de 14 et 12 ans. Placée en foyer éducatif, l'adolescente passa deux années tranquilles, jusqu'à ce qu'elle commence à goûter au shit, puis à la cocaïne.

Cure. Rechute. Cure. Dix-huit ans.

T'es majeure, ma grande, débrouille-toi ! V'là des adresses d'hébergement et de centres de désintoxication.

Ensuite, la galère. Essai de petits boulots. Echec. Came... Prostitution occasionnelle. Et puis, l'apprentissage de la rue avec ses paumés, exclus, rejetés, oubliés... La solidarité et la débrouille, les coups bas et la dèche. La loi de la rue, dure et impitoyable pour les plus faibles des faibles.

— Vous n'avez pas d'autre solution ? demanda naïvement Géraldine dont l'entendement ne concevait pas cette déchéance à un âge où tous les rêves sont permis.

Myriam leva les yeux et resta silencieuse ; la question n'avait aucun sens et n'appelait aucune réponse. Puis elle mordit dans son sandwich. Géraldine enchaîna :

— Vous connaissez bien une assistante sociale...

La remarque provoqua un haussement d'épaule de la zonarde en même temps qu'un éclair de mépris dans son regard.

— Je vois, fit Géraldine. Et pourtant, je ne vois pas d'autre possibilité. Vous devez en avoir marre de vivre dans la rue.

Silence.

Corentin prit le relais :

— Ecoutez, Myriam, on ne peut pas vous aider contre votre volonté. D'ailleurs, ce n'est pas notre rôle. Toutefois, si vous avez besoin d'un coup de main, on fera le nécessaire pour vous aider. Je connais le directeur d'un centre d'hébergement très correct. Si j'insiste, il vous donnera une chambre

individuelle... réfléchissez.

Géraldine et Corentin échangèrent un regard explicite : ils ne pouvaient rien de plus. La jeune femme avait fait sa déposition : elle n'avait rien vu ou entendu concernant la mort de François Lai, comme ses compagnons abrutis d'alcool et entortillés dans leur duvet au moment des faits. Par mansuétude et pour éviter de rajouter une couche à la déveine de la jeune paumée, le larcin du portefeuille avait été passé à la trappe.

Il ne restait qu'à rendre Myriam à la rue.

Celle-ci se leva. Elle remercia les policiers d'un sourire triste. Son regard passa sur les murs de la pièce et s'arrêta brusquement sur une photo épinglée contre un tableau en liège. Elle fit deux pas et examina le portrait avec attention.

— C'est qui demanda-t-elle ?

— Une femme qui a été tuée, répondit Corentin, elle s'appelait Sue Young. Pourquoi cette question ? Vous la connaissez ?

Myriam hésita et hocha la tête après une longue contemplation du portrait.

— Pas vraiment... enfin, je veux dire que je l'ai déjà croisée plusieurs fois. Qui l'a tuée ?

— Ça... on ne le sait pas encore. Où l'avez-vous vue ?

Myriam se détourna du cliché.

— Dans le quartier chinois. Je l'ai vue plusieurs fois le matin prendre un café dans un bar des Olympiades.

La déclaration de la jeune SDF eut l'effet d'un coup de fouet claquant aux oreilles d'un cheval de trait. Corentin se leva et désigna la photo de Sue Young.

— Vous en êtes sûre ?

— Ouais... j'en suis sûre... Tiens ! Une fois, elle m'a même payé un croissant. J'étais entrée dans le troquet, j'avais juste assez de tunes pour un kava... Je reluquais les croissants dans la corbeille et elle a compris.

— Dans quel bar, l'avez-vous vue ?

— Une brasserie de l'esplanade. Elle y venait vers 10 ou 11 heures, en tout cas quand je l'ai vue. Pas tous les matins. Elle avait l'air fatiguée, comme si elle avait passée une nuit blanche. Je pense qu'elle devait travailler de nuit...

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

La question désorienta Myriam. Le temps était pour elle une notion floue. Les jours s'écoulaient sans qu'elle y portât attention. Il y avait le jour et la nuit. Lundi, mardi, mercredi, dimanche, cela n'avait guère d'importance. Elle vivait dans un continuum temporel sans repère. Dans son univers de SDF, le mot « temps » signifiait avant tout « météo » ; il y avait la saison chaude et la

saison froide, le soleil et la pluie, sources de bien-être ou de galère.

Les jours, les semaines, les mois passaient, glissaient sur elle comme une fatalité qu'elle voulait ignorer. Seules ses journées étaient vaguement structurées en périodes horaires et se répétaient presque à l'identique d'un jour à l'autre ; le matin, elle se réveillait le plus tard possible, puis c'était l'heure de la première bière ou du café et le moment béni de la première cigarette avec les copains (au bistro, les jours fastes). Ensuite, seule ou en groupe, elle traînait dans le quartier, faisait éventuellement un brin de toilette dans une brasserie, fouillait quelques poubelles, revenait au campement après avoir fait la manche auprès des passants. La soirée et une partie de la nuit se passaient à boire, à fumer, à discuter dans le vide, parfois avec des zonards de passage qui rapportaient des nouvelles d'autres zonards. Après : dodo ou baise avec celui ou ceux qui se sentaient en forme ou, plus simplement, en manque d'affection.

— Quand je l'ai vue pour la dernière fois ? répéta Myriam bien en peine de trouver la réponse. J'en sais rien, reconnut-elle à regret... La semaine dernière, lâcha-t-elle sans conviction.

— Ça vous reviendra peut-être plus tard, la rassura Corentin. Et après son café, qu'est-ce qu'elle faisait ?

— J'en sais rien. Une fois, je l'ai vue parler à un homme...

— Vous pouvez le décrire ?

Myriam fit une grimace dubitative. Elle se concentra quelques secondes en fixant la photo.

— Non, dit-elle enfin, je l'ai à peine aperçu. Ils s'étaient assis à une table au fond de la salle, et lui était de dos. En tout cas, c'était un chinetoque. En y pensant, il ressemblait un peu à votre mort de la voie ferrée.

Corentin cogita quelques instants. Les renseignements étaient maigres ; toutefois, il savait maintenant que la morte fréquentait Chinatown. Y travaillait-elle ? Y logeait-elle ? Une enquête de voisinage permettrait peut-être d'en savoir plus.

— Rien d'autre ? demanda le policier.

— Non... Ah si ! Une fois, je l'ai vue entrer dans un immeuble avec une autre femme... Rue Nationale... J'pourrais pas vous dire le numéro précis, mais c'était dans une maison ancienne... Il y a un marchand d'informatique au rez-de-chaussée.

Cette fois, l'information était intéressante et précise. Corentin se frotta les mains de satisfaction.

— Je peux partir, fit Myriam.

— Oui, bien sûr. Si d'autres choses vous revenaient en mémoire, il faudrait nous contacter.

Myriam acquiesça et sortit du bureau.

Le soleil déclinait. Sa lumière crépusculaire rouge orangée teintait la ville de couleurs chaudes, et, à mesure que l'astre s'abaissait sur l'horizon, les toits devenaient plus gris et les feux de la ville s'allumaient ça et là comme des lampions d'une fête éternelle. Paris resplendissait.

Dans la salle de conférence perchée au dernier étage d'une des tours de La Défense, les quinze participants à la réunion n'avaient guère eu le temps d'admirer le panorama. La journée s'était déroulée dans une atmosphère de travail intense et acharné.

Assis autour de la grande table en acajou rouge foncé, le staff de direction écoutait attentivement le discours de clôture du Président Louis Berthaud.

Le dirigeant de la SOCMEZ, une importante société de technologie de pointe aéronautique, avait réuni les hauts responsables des départements de la recherche et du marketing afin de mettre au point la stratégie commerciale pour les nouveaux produits dont il espérait qu'ils doperaient le chiffre d'affaire de la société. L'enjeu était important : il s'agissait de développer les marchés dans le sud-est asiatique également convoités par la Chine en plein développement et des sociétés U.S. concurrentes particulièrement combatives et compétitives. La réussite de l'opération tenait en deux mots : discrétion et agressivité.

La réunion se termina à 20 heures et fut suivie par un cocktail convivial. Un buffet copieux était offert par la société. Le champagne haut de gamme et les petits fours étaient fournis par le meilleur traiteur de Paris.

Après la journée de travail quasiment non-stop, les participants se libéraient du stress en buvant et parlant entre eux. Le président Berthaud passait d'un groupe à un autre, interrogeant les uns sur leur travail, questionnant les autres sur leur vie personnelle. En patron soucieux du moral de ses troupes, il sondait l'atmosphère, prenait la température, évaluait le tonus de chacun de ses cadres.

C'était ainsi qu'il tenait son équipe, n'hésitant pas si nécessaire à mettre sur la touche celui ou celle qui manifestait des signes de fléchissement ou au contraire à booster l'élément dynamique.

Une flûte de champagne Rœderer en main, Berthaud avisa le dos de Germain Larivière. L'ingénieur était près du buffet, consciencieusement occupé à choisir ses amuse-gueules qu'il avalait les uns après les autres à un rythme soutenu et régulier. Berthaud s'approcha et tapota l'épaule de son employé.

— Alors, Germain, on apprécie la bonne chère... C'est bien ! Ça prouve que vous aimez les plaisirs de la vie. C'est essentiel.

Germain Larivière avala aussi sec la bouchée qui gonflait sa joue et s'essuya les lèvres d'un coup de serviette en papier. Il se sentait mal à l'aise

comme un enfant surpris à piocher dans le pot de confiture. Berthaud souriait benoîtement en observant ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq et de cent dix kilos, au visage rougeaud de rouquin poupin, qui était également une pointure dans sa spécialité, la mise au point de logiciels de simulation.

— Je tenais à vous féliciter pour votre contribution pertinente à la réunion, continua Berthaud.

Larivière bafouilla un vague remerciement et son patron insista :

— Mais si, Germain ! j'ai apprécié vos propositions. Elles confirment, s'il en était besoin, que vous prenez à cœur votre travail. À propos, où en êtes-vous dans vos recherches ?

— J'avance... Je pense que le modèle sera au point dans six mois. Je suis en train de travailler sur le protocole...

— Parfait... parfait ! l'interrompit Berthaud subitement intéressé par la croupe de son assistante de direction qui se trouvait à trois pas de lui.

Francine Kerr, ainsi s'appelait-elle, capta l'œil lubrique de son patron et y répondit par un sourire prometteur. Cela augurait un bon moment, se dit Berthaud. Francine était une assistante zélée, toujours disponible. Divorcée comme lui, sans attache affective, elle joignait l'utile à l'agréable en jouant les rôles simultanés de secrétaire et de maîtresse. Cette organisation rationnelle convenait également à son patron dont l'emploi du temps était serré. Satisfait à la perspective de la sauter après la fin du cocktail, Berthaud revint à Germain Larivière.

Ce brillant ingénieur donnait toute satisfaction dans son travail. Salarié de la SOCMEZ depuis un an, Larivière répondait exactement à ce qu'on attendait de lui. À trente-trois ans, ce spécialiste en informatique, diplômé d'une grande école d'ingénieur et de l'ESSEC, était une perle que Berthaud se félicitait d'avoir dans son équipe.

Ce n'était pas le versant professionnel de Larivière, mais l'autre face de sa vie, le versant privé, qui intriguait Berthaud. Certes, moralement et légalement, il n'avait pas à s'y intéresser. Toutefois, par l'expérience, il avait appris que la vie privée d'un homme a des incidences sur sa vie professionnelle ; des difficultés conjugales, une instabilité affective, une insatisfaction sexuelle, peuvent y provoquer de graves conséquences. Apparemment, ce n'était pas le cas de Larivière ; son attitude au travail était irréprochable. Cependant, la curiosité de Berthaud était éveillée. Il ne connaissait absolument rien de l'existence de Larivière en dehors de la SOCMEZ, et cela le chagrinait. Comme une cancanière, il éprouvait le besoin de connaître des détails de la vie personnelle de ses employés, à toutes fins utiles...

Germain Larivière était officiellement célibataire. On ne lui connaissait aucune relation féminine. Il était manifestement mal à l'aise avec ses collègues femmes avec lesquelles il réduisait les contacts au strict minimum

nécessaire à sa tâche. Quand cela se produisait, son comportement se modifiait sensiblement et il s'adressait à son interlocutrice en évitant de croiser son regard. Certaines ne supportaient pas cette attitude fuyante et le considéraient comme un faux cul misogyne et coincé, d'autres, moins susceptibles, le cataloguaient dans la rubrique « timide » et s'amusaient à le vampiriser malicieusement.

Etait-il homosexuel ? Rien ne le laissait supposer. Avare de confiance et peu disert, il ne livrait rien de ses activités extraprofessionnelles. La seule information le concernant était parvenue par hasard aux oreilles de Berthaud par le canal d'un retraité de la boîte : on l'aurait surpris dans un bar de Pigalle en compagnie d'une entraînéeuse. C'était vague, peut-être même faux, cependant c'était suffisant pour stimuler les fantasmes de ses collègues et exciter la curiosité de Berthaud.

Quoi qu'il en fût, songeait le patron de la SOCMEZ, Larivière était un excellent élément. Il en vint à penser que l'ingénieur informatique était peut-être un être asexué ou du moins à la libido atrophiée. Qu'importait, puisqu'il consacrait toute son énergie à son boulot !

Sur cette ultime et optimiste réflexion, Berthaud se dirigea vers Francine Kerr.

Germain Larivière fit un sort à une dizaine de petits fours, ingurgita trois flûtes de champ' et quitta la pièce sans saluer personne. L'alcool avait réveillé quelque pulsion de sa libido...

CHAPITRE V



Rue Nationale, 15 heures 30.

En planque dans un soum[1], Corentin et Brichot surveillaient les allers et venues des individus fréquentant l'immeuble dans lequel Myriam Levelec avait vu entrer Sue Young, la jeune femme chinoise assassinée. Armé d'un Nikon équipé d'un téléobjectif, Brichot prenait le portrait de tous ceux et celles qui passaient le seuil du bâtiment.

— Tu crois qu'on va en tirer quelque chose, de toutes ces tronches ? s'enquit Brichot qui éprouvait une grande lassitude à jouer le paparazzi.

— J'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que tous ces mecs n'habitent pas dans l'immeuble. Manifestement, il y a quelque chose qui les intéresse dans cette baraque. La liste des locataires officiels se limite à quinze personnes. On les a tous identifiés.

Corentin se pencha sur un feuillet et énuméra les noms :

— Au rez-de-chaussée, il y a Monsieur et Madame Bertrand, un couple de retraités. On peut les mettre de côté. En face de leur appartement, il y a un type qui travaille dans un supermarché à Créteil, il part le matin à 7 heures et revient à 18 heures. À éliminer.

Le policier passa en revue dix habitants qu'il ne pouvait manifestement pas suspecter d'activités illégales, du moins à leur domicile. Restaient cinq résidents dont il était difficile de déterminer lequel d'entre eux pouvait abriter un quelconque trafic, tripot ou bordel clandestin.

— Qu'est-ce qui nous prouve que Sue Young ne venait pas simplement

rendre visite à une amie, objecta Brichot ? Et puis, notre SDF s'est peut-être plantée, elle peut s'être gourée d'immeuble...

— Possible, Mémé, en attendant on doit vérifier. C'est la seule piste que nous ayons. Tiens ! Reluque celui-là, tu ne vas pas me dire qu'il a le comportement d'un mec qui a la conscience tranquille.

Corentin désigna un homme d'origine européenne d'une quarantaine d'années qui repassait pour la troisième fois devant la porte en lançant de subreptices coups d'œil aux alentours. Mémé lui tira le portrait. L'homme se décida et disparut dans l'étroit couloir qui s'enfonçait dans le ventre de l'immeuble.

— Y a pas de pétard, ajouta Corentin, je ne sais pas si cela nous conduira à l'assassin de la Chinoise, mais il se passe quelque chose de pas catholique dans cette baraque. Je parierais pour un lupanar clando.

— Et si on faisait une descente en force ? proposa Brichot, on serait fixé tout de suite.

— Arrête, Mémé ! T'es quand même pas un novice dans le métier. Tu sais bien que si l'on se pointe en force, on trouvera des nèfles. Le temps qu'on repère le clandé, tout le monde aura foutu le camp ou au mieux les intéressés auront fait le ménage. Et puis, il nous faudrait un mandat judiciaire. Tu vois un juge nous donner l'aval juste sur notre intuition fondée sur la déclaration fumeuse d'une zonarde... ? On n'a pas le choix, mon vieux, faut y aller en douceur.

— D'accord, concéda Brichot.

— Bon, ça fait quatre heures que tu planques. Je t'envoie Géraldine. Elle prendra le relais.

La 607 contourna le rond-point de la Porte Maillot et vira dans le boulevard Maréchal Ney. Derrière le volant, Germain Larivière conduisait en écoutant *Midnight Special* interprété par Jimmy Smith. Confortablement calé dans son siège en cuir fauve, le regard absorbé par le défilement régulier de la chaussée, il appréciait ce moment de détente et de solitude. Aux confins de son champ visuel, des ombres furtives glissaient sur les trottoirs.

C'était comme le calme avant la tempête.

Dans une demi-heure, tout au plus, il passerait de cet état de quiétude à... Il ne savait comment définir ce qu'il allait éprouver. Les mots étaient insuffisants et imparfaits pour traduire ce qu'il ressentirait alors.

Ce qu'il pouvait dire, c'était qu'il connaîtrait des instants intenses, que son corps serait source d'un plaisir indicible et incroyable. En fait, il lui importait peu de mettre en mots ce qu'il allait ressentir. Il ne sera qu'un corps, rien qu'un corps qui vibrera jusqu'au tréfonds de ses entrailles.

Depuis la première fois où il s'était adonné à ces pratiques, il n'avait cessé de progresser dans la voie du plaisir total. Cette nuit, il espérait dépasser ses limites. *Elle* le lui avait promis.

La Peugeot atteignit la Porte d'Auteuil et obliqua vers Boulogne. Larivière avait l'impression que sa voiture se dirigeait d'instinct vers sa destination.

Maintenant, il parcourait les rues désertes d'une banlieue résidentielle où s'élevaient de splendides maisons de maître, obscures et silencieuses comme des temples antiques. Ce n'était pas la première fois qu'il suivait ce trajet. Dans quelques minutes, il apercevrait le mur de pierres derrière lequel se dissimulait La Villa, ainsi qu'il la nommait, faute d'en connaître le nom exact. Déjà, il percevait sa proximité. De La Villa émanaient des ondes qui alimentaient son désir. Cette maison en meulière, massive et imposante, construite au début du vingtième siècle, était intrinsèquement liée à son plaisir. Il ne pouvait expliquer ce phénomène, mais il sentait que toute sa vie, cette demeure resterait attachée au souvenir de son expérience démente.

Une appréhension proche de l'angoisse lui noua le plexus lorsque le faisceau blanc des phares de la 607 se brisa contre les panneaux métalliques du portail. Il eut soudain une forte envie de rebrousser chemin. De l'autre côté l'attendait une épreuve qu'il n'était plus certain de vouloir subir. Dans son esprit en proie au doute, il s'interrogeait sur les conséquences possiblement néfastes de ses expériences extrêmes. D'une part, il y avait le plaisir, de l'autre, le risque d'un engrenage diabolique dans lequel il perdrait sans doute son âme. Il était comme un fumeur invétéré convaincu qu'il devait arrêter de fumer sans parvenir jamais à s'y résoudre.

Les deux lourds vantaux du portail s'ouvrirent lentement au son du moteur électrique qui en commandait le mouvement.

Il n'avait plus envie de reculer.

Larivière enclencha la première et roula au pas vers la maison dont les lumières du rez-de-chaussée fondaient sur le marbre blanc de la terrasse. Il se gara, coupa le contact et sortit du véhicule en pressant contre son flanc la sacoche contenant son ordinateur portable.

Tels des cerbères énigmatiques, deux splendides créatures au corps enserré dans une combinaison de cuir noir et le haut du visage dissimulé par un loup, accueillirent le visiteur. Sans un mot, elles l'encadrèrent et le conduisirent dans une pièce luxueusement meublée. Germain Larivière s'assit sur un fauteuil Louis XV. L'une des femmes lui adressa la parole d'une voix blanche :

— Vous êtes volontairement entré dans le domaine de la Tigresse Jaune. Vous savez ce qu'elle attend de vous. Êtes-vous prêt à satisfaire ses pires volontés ?

— Oui, affirma Larivière en maîtrisant l'émoi de sa voix.

La femme fit un pas et désigna le portable d'une main tendue. Larivière le lui donna.

Les deux femmes quittèrent la pièce et le laissèrent seul dans le silence. Combien de temps resta-t-il ainsi à contempler un tableau du XVII^e siècle représentant un paysage de campagne au ciel d'orage ? Une demi-heure ?... Une heure... ? Le temps passé alourdissait son anxiété et agaçait son désir. Il se savait observé et n'osait montrer son impatience en consultant sa montre. Figé entre les bras du fauteuil, il fixait le tableau accroché à un mur badigeonné de chaux.

Les deux femmes réapparurent sur le seuil. Larivière comprit que l'heure était venue. Il se dressa et les suivit.

Au bout d'un couloir étroit chichement éclairé par des appliques murales à la lueur sanguine vacillante, l'une des femmes introduisit une clé dans la serrure apparente d'une porte en chêne massif dont la partie supérieure était taillée en demi-cercle. Le cliquetis métallique du pêne résonna comme un gong dans la cervelle de Larivière. Le battant pivota en silence sur un trou noir.

La femme s'écarta et d'un regard impérieux ordonna à l'homme d'entrer..

La porte se referma. La serrure claqua deux fois sèchement. Larivière avança dans une vaste pièce soudain violemment illuminée par des néons blancs.

Une croix de Saint-André munie de courroies de cuir se dressait au centre de la pièce sans fenêtre. Un siège semblable à une chaise électrique et une table au plateau bardé de petites pointes encadraient l'instrument. Il y avait également une poutre de deux mètres suspendue à un mètre du sol par deux chaînes rivées au plafond. Une baignoire en acier poli de couleur gris mat était accolée à un mur blanc. Tout autour, posés sur des établis et accrochés aux murs, des fouets, des cravaches, des chaînes, des pinces, des godemichés, des spéculums, de toutes les tailles, et tout un choix de camisoles en cuir noir, composaient une sinistre décoration.

Larivière avait expérimenté à plusieurs reprises certains de ces outils. Il se souvenait avoir passé des heures attaché sur le ventre à la poutre, une cagoule enserrant étroitement sa tête, les fesses offertes aux caresses d'un chat à neuf queues.

Le long d'un mur, un tissu de velours noir, tel un drap mortuaire, recouvrait un volume parallélépipédique posé en évidence sur une table. Larivière fut immédiatement intrigué par cet objet caché, d'une longueur qu'il évalua à un mètre, d'une hauteur et d'une profondeur de cinquante centimètres, environ. Le mystère de cette masse sombre l'inquiéta. Quelle chose horrible dissimulait-on à son regard ?

Un claquement sec interrompit ses pensées confuses. Larivière se retourna.

Campée sur ses jambes légèrement écartées, sa poitrine majestueuse en avant, une femme jetait sur lui un regard fulgurant. Elle tenait un fouet qu'elle fit à nouveau claquer sur le sol. Malgré le masque qui dissimulait le haut de son visage, il la reconnut immédiatement : c'était elle ! La Tigresse ! May Li... Mais il lui était interdit de prononcer son nom.

Une guêpière de dentelle noire enserrait sa taille et mettait en valeur les ogives de sa poitrine généreuse. Elle portait un string de soie transparente qui voilait sa toison brune. Un porte-jarretelles tendait des bas noirs sur ses cuisses galbées. Des escarpins à hauts talons accentuaient la fierté de son maintien. Elle était superbe. De son visage, il ne voyait que les yeux noirs bridés et la bouche rouge sang.

Le fouet qu'elle tenait fermement en main claqua une troisième fois. La lanière frôla la joue de Larivière qui tressaillit de bonheur.

— Tu as trente secondes pour te déshabiller ! ordonna la femme... La Tigresse n'aime pas attendre.

Larivière retira sa veste. Il cafouilla avec les boutons de sa chemise. Il avait à peine fait glisser son pantalon sur le sol quand la voix tonna à nouveau.

— Tu es trop lent ! Tu me fais perdre mon temps !

Le fouet se détendit et s'enroula autour de la poitrine de l'homme.

— Rhabilles-toi !

— Non... je vous en supplie. Je vous promets de faire vite, implora Larivière.

— Qui es-tu, pour me supplier et promettre, vermisseau impuissant ?

La Tigresse avança et tourna autour de sa proie. Lentement, Larivière fit glisser son slip sur ses cuisses. Il craignait la réaction de la femme. Celle-ci baissa les yeux et contempla le membre flasque pendouillant entre deux cuisses poilues.

— C'est ça que tu veux me montrer, ironisa-t-elle en soulevant la verge rabougrie à l'aide du manche de son fouet. Tu prétends me faire jouir avec ce ridicule appendice. Réponds !

— Euh... Euh... je ne sais pas.

— Tu ne veux pas me faire jouir... Je ne te plais pas ou alors je ne le mérite pas... C'est ça ?

— Non. Vous êtes très belle...

May Li éclata d'un rire de mépris cruel. Brusquement, elle saisit les testicules à pleine main et, les ongles enfoncés dans la chair, les pressa et les tordit sans ménagement. Larivière poussa un cri d'allégresse. La tigresse lâcha sa prise et gifla deux fois à toute volée l'homme soumis à ses caprices.

— Je ne veux pas entendre le son de ta voix, ordonna-t-elle.

Larivière acquiesça d'un signe de tête.

— Bien ! Mets-toi à genoux !

Larivière obéit. May Li l'enjoignit d'ouvrir la bouche et cala entre ses dents une boule de plastique maintenue en bâillon par une lanière serrée autour de la nuque. Puis elle attacha l'homme aux branches de la croix de Saint-André. Elle recula de quatre pas, déploya la longue lanière de son fouet sur le sol en ciment, et, d'un geste ample et précis cingla la poitrine de sa victime consentante. Par cinq fois, le fouet siffla dans l'air. Des stries rougeâtres s'imprimèrent dans la chair. Larivière suffoqua, poussa des grognements étouffés par le bâillon et cabra les reins sous l'effet de la divine douleur.

Pendant quelques instants, La Tigresse contempla le crucifié. Un sourire sombre aux lèvres, elle tourna les talons et se dirigea vers une table sur laquelle se trouvait l'ordinateur portable de l'ingénieur.

— Voyons voir si tu as bien fait tes devoirs, fit May Li en pressant une touche du clavier.

Elle se pencha vers l'écran, utilisa la souris, puis se redressa soudain.

— Il n'y a rien de nouveau. Monsieur l'ordinateur me dit que tu n'as pas été sage, cette semaine. Au lieu de travailler, tu t'es branlé.

Larivière nia en secouant vigoureusement la tête. La Tigresse l'ignore et poursuit en revenant au contact de son prisonnier :

— Mais si, tu t'es branlé ! Si tu ne veux pas l'avouer, ta queue va le faire pour toi.

Elle saisit la verge et tira dessus. Ensuite, elle décalotta le gland et noua à sa base une cordelette à laquelle elle suspendit un poids d'un kilo. Le membre se distendit. Le lien compressa le gland qui prit une sale couleur bleutée. Munie d'une pince, May Li s'acharna méticuleusement à presser et tirer les mamelons de l'homme dont la face devint écarlate et les yeux larmoyants de félicité.

— Tu t'es branlé, asséna La Tigresse en revenant consulter l'écran. Que dit Monsieur l'ordinateur ?... Ben, ça alors ! Il dit que tu as été voir une pute chinoise... Tu l'as baisée et enulée.

May Li laissa éclater sa fureur. Elle fit claquer son fouet et contempla l'homme d'un œil furibond.

— Petit fumier ! cracha-t-elle. Tu me trompes avec une traînée de trottoir. Tu vas voir les putes et pendant ce temps, tu ne fais pas tes devoirs. Avoue, gros porc !

Larivière pleurnichait de bonheur. Secoué par des spasmes, il réussit malgré tout à confirmer d'un mouvement de la tête.

— C'est bien, tu reconnais enfin tes fautes, fit May Li d'un ton adouci. Monsieur l'ordinateur ne ment jamais, tu devrais le savoir. Seulement, il va falloir te faire pardonner.

Tout en parlant, elle revint près de la croix de Saint-André et libéra le supplicé. Elle lui ordonna de se mettre à quatre pattes, boucla un collier de chien autour de son cou. Puis, silencieuse et dubitative, elle observa son homme-animal avant de révéler ce qui la perturbait :

— Tu sais, mon chou, il te manque quelque chose pour être un vrai toutou à sa mémère... Tu ne devines pas... ?

Larivière leva les yeux sur sa tortionnaire. Il ne savait pas et espérait que son ignorance provoquerait l'ire de sa maîtresse. May Li lui donna un coup d'escarpin dans les côtes.

— Mais si, tu sais ! Il te manque une queue. Tous les chiens ont une queue.

Enjouée et rieuse, elle s'éloigna, farfouilla parmi une série d'instruments étalés sur une table et revint triomphante en exhibant un godemiché à gland d'un réalisme énorme orné, à l'autre extrémité, d'une longue crinière de poils bruns.

— Avec ça, tu auras l'air d'un vrai cabot ! exulta La Tigresse en fessant le cul de Larivière.

Elle le gratifia d'une magistrale fessée. Sa main claqua joyeusement sur les fesses jusqu'à ce qu'elles en deviennent roses.

— Voilà un beau cul, s'extasia La Tigresse, et à qui conviendra bien ce magnifique ornement.

Dans le même temps, elle poussa le gode dans l'anus. Rétif à la pénétration de l'engin, Larivière se cabra et serra les miches.

— Détends-toi ! ordonna May Li. Ne fais pas ta mijaurée ! Allez, ouvre-moi ce cul que j'y fourre cette grosse pine.

Du gode enfoncé jusqu'à la garde entre les fesses, on ne voyait émerger que la gerbe de poils qui, mieux qu'un attribut naturel, pendait comme une queue de cheval le long des cuisses de l'homme-chien.

La Tigresse assujettit le mousqueton d'une laisse au collier.

Puis elle fit le tour de la pièce d'une démarche rapide. Larivière trottnait lamentablement à son côté, ses genoux s'écorchant au ciment et sa queue ridicule battant ses cuisses. De temps à autre, quand elle jugeait que son « animal » traînait la patte, la maîtresse frappait sa croupe d'un coup de cravache. Et l'homme-chien haletait et s'efforçait d'accélérer.

La Tigresse stoppa devant le mystérieux objet camouflé sous le tissu de velours.

— Je suis sûre que tu te demandes ce qu'il y a dessous, dit-elle d'un ton malicieux et pimenté d'une touche de sadisme.

Larivière tordit le cou et leva les yeux. Il émit quelques mots que le bâillon transforma en un grognement informe. May Li sourit et poursuivit :

— C'est une surprise, rien que pour toi. Je suis sûre que tu vas adorer.

D'un geste prompt, elle tira le tissu. Larivière frémit. Ce fut comme un vent glacé qui aurait caressé son corps nu. Cette fois, il ressentait une véritable terreur panique, mais également une formidable excitation à nulle autre comparable. Fasciné, il contempla un aquarium divisé en compartiments dans lesquels grouillaient des insectes, des larves et, dans l'un d'eux, une répugnante Epeire.

— Tu vois, j'étais certaine que cela allait te plaire, se félicita May Li. Allez, viens mon toutou ! On va s'installer pour le clou de ta séance. Tu ne vas pas le regretter.

Larivière fit non de la tête. Sa faible opposition eut le pouvoir de mettre la tigresse hors d'elle-même quoique, en l'occurrence, elle sût qu'il s'agissait d'un refus de façade.

— Quoi ? Tu oses me résister ! Tu as l'outrecuidance de contester mes ordres !

Une série de coups de pieds violents scandèrent ses paroles et se poursuivirent même au-delà de son invective.

Le corps meurtri mais comblé d'une jouissive douleur, Larivière s'allongea dans la baignoire métallique.

May Li choisit un bocal d'asticots grouillant en masse compacte. Elle le leva au-dessus du pubis de l'homme, s'immobilisa dans cette pause quelques secondes, puis inclina lentement son poignet. La colonie de larves tomba en pluie et se mêla aux poils noirs. Larivière poussa un cri suraigu prolongé qui résonna dans la pièce. Son sexe frétila.. Il le sentit grossir pendant que May Li revenait avec un autre bocal rempli de cancrelats, blattes et myriapodes, qu'elle saupoudra sur le corps étendu.

Germain Larivière fut pris d'un rire hystérique à la mesure de l'infernal bestiaire qui prenait possession de son intimité. Les yeux exorbités, les prunelles scintillant d'un éclat jubilatoire, il contemplait le grouillement affolé des petites bêtes sur son ventre blanc. Elles se mêlaient à ses poils, trottaient sur son ventre, s'agrippaient à ses couilles, escaladaient son membre soudain dressé et provoquaient de délicieux chatouillis qui exacerbaient la sensibilité de son épiderme.

Sous le regard froid de May Li, il se masturba frénétiquement. En moins de trente secondes un jet de sperme jaillit du méat par saccades et s'écoula en un filet gluant et chaud le long de sa verge. Au sommet de son orgasme, Germain Larivière râla longuement. Jamais il n'avait atteint un pareil sommet de jouissance. La tête basculée en arrière, les muscles en total relâchement, les paupières closes, il resta pantelant un long moment, jusqu'à ce qu'il sente une rafraîchissante coulée d'eau qui le débarrassait de ses originaux partenaires sexuels.

Revenu à une quiétude post orgasmique, Germain Larivière contempla May Li qui maniait la pomme de la douche et la gratifia d'un regard de

reconnaissance éperdue. Cette femme était une déesse. Elle avait la beauté et la cruauté d'une tigresse, surnom qui lui convenait parfaitement. Elle avait su réveiller en lui ce qui dormait enfoui dans le tréfonds de son âme tourmentée. Il lui en serait indéfiniment reconnaissant. Il était son esclave, sa chose, son objet. Il savait maintenant qu'il était fait pour cet univers de perversion absolue.

Après cette séance, Germain Larivière rejoignit May Li dans un salon meublé et décoré avec un goût bourgeois des plus classiques. Il s'assit dans un fauteuil Louis XV, face à sa divine Tigresse, et accepta un verre de Porto servi par une soubrette habillée sagement d'une jupe noire, d'un chemisier bleu fermé au col, et chaussée d'escarpins à talon plat.

May Li avait substitué sa tenue de grande prêtresse sado-maso à une robe en soie et Lurex gris clair griffée Spijkers & Spijkers. Jambes croisées, le visage détendu, elle souriait à son interlocuteur qui ne tarissait pas d'éloges à son égard. Elle ne prêtait guère d'attention aux louanges de Germain Larivière, et, tout en affichant une expression bienveillante, elle méditait sur le personnage sans pouvoir déterminer si elle devait le plaindre ou le mépriser. Que lui importait d'ailleurs, puisque ses goûts et ses orientations sexuelles servaient son dessein.

En paiement de la prestation, Larivière déposa une vingtaine de billets de 20 euros sur la table basse. May Li les saisit sans vérifier le montant. À ce niveau de relation, la confiance était de mise, le paiement s'effectuait après prestation et le client réglait toujours le prix sans discuter.

— Aujourd'hui, j'ai été comblé, répéta Larivière pour la énième fois. Cette expérience restera inoubliable. Je ne sais si je pourrai jamais retrouver un tel degré d'excitation.

May Li hocha la tête et resta pensive. Son interlocuteur poursuivit :

— Voyez-vous, j'apprécie beaucoup vos séances, elles me procurent une grande jouissance... Cependant, j'aimerais dépasser ce stade. Vous savez à quoi j'aspire, je vous en ai déjà parlé.

— Bien sûr, cher Germain... Je sais... Après le versant maso, la face sadique... l'expérience suprême... Je vous comprends. Mais cela à un coût, vous le savez...

— Je paierai ce que vous demanderez.

— Je n'en doute pas, Germain. Mais l'argent ne compense pas tout. Pour moi, il y a des choses qui ont plus de valeur.

— Ce que vous me demandez est grave. Il faut que j'y réfléchisse... après tout, il s'agit de mon travail.

— Justement, Germain, c'est votre travail et je crois que vous pouvez en disposer comme bon vous semble.

— C'est vrai, admit l'ingénieur, c'est mon travail. J'en fais ce que je

veux.

— Ecoutez, je pense qu'on pourra s'entendre... J'ai d'ailleurs trouvé ce qu'il vous faut. Il s'agit de deux adorables poupées, jeunes et bien éduquées dont vous pourrez faire l'usage que vous voudrez.

— Parfait, parfait ! s'enjoua Larivière.

— Je suis sûre que vous en serez satisfait.

Il se leva. May Li désigna l'ordinateur :

— N'oubliez pas de l'apporter la prochaine fois... Et j'espère qu'il y aura du nouveau dedans.

CHAPITRE VI



La Clio vira sur la droite, deux scooters la doublèrent et stoppèrent pour laisser passer des piétons. Brichot pila ; à demi engagée dans le croisement, la Clio s'immobilisa sur la ligne des feux de signalisation. Quand elle redémarra, le feu était passé au rouge. C'est alors qu'un agent de la circulation lui enjoignit, d'un coup de sifflet strident, de se garer. Brichot jura et obtempéra sous l'œil amusé de Corentin, assis à son côté.

L'agent, une petite femme boulotte au teint cuivré, s'approcha de la portière et salua le conducteur.

— Vous n’avez pas respecté le feu rouge, asséna-t-elle d’un ton péremptoire n’autorisant aucune réplique. Papiers du véhicule, permis de conduire, assurance... s’il vous plaît.

— Mais... protesta Brichot interrompu sèchement par la zélée fliquette.

— Coupez le contact et montrez-moi vos papiers.

Brichot la dévisagea froidement, baissa les yeux sur son ventre boudiné dans son pantalon taille 48 et resta de marbre.

— Vous avez entendu, insista la policière.

— Oui, j’ai entendu ! rétorqua Brichot en fouillant dans la poche intérieure de sa veste. Il se ravisa soudain : mais il se trouve que je n’ai pas envie de te les montrer. Et tu sais pourquoi ?... T’as une gueule de connasse qui me déplaît souverainement et tu fais ton boulot comme une salope.

La policière eut un haut-le-cœur. Surprise par la virulence de l’attaque dont elle se croyait protégée par son bel uniforme, elle resta tétanisée un court instant. Brichot en profita pour rabattre le pare-soleil sur le revers duquel était inscrit « POLICE » en gros caractères bleus, posa le gyrophare mobile sur le capot, embraya, passa la première et appuya sur l’accélérateur en branchant la sirène. La Clio décolla et fila en laissant de la gomme et la flicarde sur l’asphalte.

Dans le rétroviseur, Brichot aperçut avec plaisir la tête déconfitée de la femme flic.

— Tu ne crois pas que tu as poussé le bouchon un peu loin, constata Corentin. Après tout, elle est payée pour faire respecter le Code de la Route.

— Ah oui... Tu trouves qu’elle fait correctement son boulot. Elle m’a piégé alors qu’elle a bien vu que j’ai été bloqué par deux scooters et que j’étais déjà engagé quand le feu est passé au rouge. J’appelle ça du vice. Elle en a alpagué combien, avec sa combine ? Elle doit avoir un quota de contredanses à effectuer... Alors, elle allume à tour de bras, juste pour faire du rendement.

L’incident oublié, les deux policiers se concentrèrent sur leur mission : la perquisition du clandé de la rue Nationale.

Après plusieurs jours de surveillance, ils avaient localisé un appartement suspect dans lequel – ils en avaient la preuve – défilaient des clients de prostituées. Ils ne savaient pas exactement qui le tenait, ni même le nombre de filles qui y travaillaient. Leurs informations provenaient d’un des clients qu’ils avaient coincé à la sortie. Celui-ci – bon père de famille et cadre de banque – avait parlé sans se faire prier, de peur de voir étaler publiquement ses petits écarts de conduite. Malheureusement, il n’avait pas été en mesure de fournir des précisions. Il avait fait une description sommaire des lieux : une entrée, un boudoir qui servait de salle d’attente, une cuisine sur la droite, un couloir sur lequel ouvraient trois portes. Il avait été accueilli par une femme rousse, entre cinquante et soixante ans, de forte corpulence, avec un fort accent slave. À

part cela, il avoua avoir eu une relation sexuelle simple avec une jeune femme asiatique pour la modique somme de soixante euros, dans une chambre au mobilier réduit à un lit, une chaise et un téléviseur. Il jura qu'il n'était jamais venu auparavant et que c'était un collègue qui lui avait donné l'adresse.

L'appartement était situé au rez-de-chaussée, dans une cour pavée. Après consultation du cadastre, les policiers avaient appris que l'immeuble appartenait à une société de gestion de biens dont le siège social était domicilié au Luxembourg et qui le louait à une agence de locations hôtelières en contrepartie d'un loyer prohibitif.

La gnôle ! Il n'y avait que ça de bon dans la vie de Marouchka Démétrio. C'était du moins ce qu'elle se disait chaque jour, dès le matin jusqu'à la fin de la nuit.

Dans le miroir de la salle de bain, elle examinait sans aménité son visage de quinquagénaire mal vieillie. Sa chevelure abondante teinte en roux ne pouvait occulter la réalité de sa décrépitude physique. Naturellement, sans cette teinture, elle arborerait un casque gris terne.

Et si ce n'était que cela, le mal aurait été minime.

Mais il y avait les rides et la carnation de sa peau défraîchie, striée de minuscules veinules violacées dont elle connaissait parfaitement la cause : l'alcool, le tabac et la came. Le visage bouffi, le double menton, les bras épais d'une masse adipeuse pendouillante, le ventre gonflé et les seins avachis étaient un repoussoir à l'amour.

Ah, qu'il était loin le temps où elle pouvait se mirer avec plaisir ! Pas si loin, pourtant... Il y a une quinzaine d'années, ses formes voluptueuses donnaient des idées salaces à tous les mecs. Une vraie plastique à la Fellini : une poitrine ferme qui débordait d'un bonnet 95 C, des hanches larges et un cul à faire bander un moribond... Bon Dieu, quelle gonzesse elle était ! Elle était la reine du quartier Madeleine, secteur où elle trimait de 20 heures à 3 heures du mat'.

Marouche – tel était son diminutif de guerre – avait une clientèle fidèle qui lui remplissait son bas de laine. À l'époque, elle n'épongeait pas moins de dix michetons dans la journée, et pas des loquedus, non ! Des messieurs de la Haute, diplomate, professeur de médecine, avocat, et même un juge. Et tous étaient satisfaits de ses prestations. Sa spécialité : le calumet de la paix, autrement dit, la pipe brevetée Marouchka. Pas un braquemard ne résistait à sa technique. Elle bloquait le gland au fond de sa bouche et par un subtil mouvement de déglutition le massait jusqu'à lui faire cracher son jus liquoreux.

Et puis, le tapinage avait été banni des rues parisiennes. Hormis les putes des Maréchaux et quelques vestiges de la rue Saint-Denis, le bon vieux racolage de bitume avait fait son temps. Il y avait Internet et les magazines spécialisés. Marouchka avait tenté de se mettre à la page, seulement en plus, il

y avait la concurrence des jeunes slaves et brésiliennes. Les clients devinrent rares et elle dut donner dans le bas de gamme, racolant à la petite semaine des glandus qui marchandait le tarif comme des Arabes dans un souk.

Bref, la déchéance était venue à pas de loup sans qu'elle y prenne garde. La bibine et la coke avaient rongé sa vie insidieusement comme un cancer. Et, pour parfaire le tableau, un cancer, un vrai, lui avait grignoté l'utérus. Au final, elle aurait fini sur le trottoir – cette fois comme cloche – si une de ses anciennes copines recyclée dans la restauration ne l'avait aidée à remonter la pente, enfin une partie. Elle bibinait toujours, mais avait arrêté la came. Pendant une année, elle vivota aux crochets de sa bienfaitrice qui, grâce à son entregent, lui dégota cette sinécure de mère maquereille dans un clandé chinois de la rue Nationale.

Son rôle consistait à surveiller les filles, à recevoir les clients et encaisser leur obole – cent euros la passe de base. En annexe, elle s'occupait de l'intendance. En fait, sa vie n'était pas différente de celle d'une mère de famille qui veille au bien-être de sa couvée. Il y avait trois pensionnaires, jeunes et asiatiques, qui baragouinaient le français. Dociles et efficaces, elles ne posaient aucun problème. Le lupanar était ouvert de 14 heures à minuit, sauf le samedi où la soirée pouvait se prolonger jusqu'à deux heures. Relâche le dimanche. Ce jour-là, les filles pouvaient sortir. Deux fois seulement, il y avait eu un raté. La première fois, une des filles n'était pas rentrée pendant trois jours ; son escapade avait été sanctionnée par une correction carabinée. L'avertissement n'avait sans doute pas suffi, car une deuxième travailleuse avait récemment joué la fille de l'air. L'affaire avait été jugée plus sérieuse, et cette fois les Chinois n'avaient pas eu d'état d'âme : la mort avait mis un terme à la fugue. Sue Young, la victime, était une jeune femme renfermée, au caractère farouche, et Marouchka n'avait pas été étonnée de sa fuite. La taulière n'en savait pas plus. D'ailleurs, elle ne savait rien sur rien et ne voulait pas en savoir plus. Quand il y avait nécessité, elle utilisait un portable à usage unique pour composer un numéro qu'elle avait mémorisé. Ce fut le cas lors des deux fugues.

Une fois par semaine, un factotum passait, réglait de menus problèmes d'intendance, donnait des consignes, ramassait le fric et filait. L'affaire tournait rond. Trop heureuse d'avoir trouvé une retraite dorée, Marouchka jouait le jeu sans poser de question.

Toutefois, la routine de son existence était pimentée par des petits plaisirs qu'elle se donnait lorsque la morosité des jours pesait et que la nostalgie de ses propres parties tarifées de jambes en l'air lui minait le moral.

Ainsi, dans chaque chambre, il y avait une mini caméra dissimulée dans le plafonnier et dont l'objectif, pointé vers le lit, captait les ébats des couples. Marouchka en proie au spleen se calait dans un fauteuil face à l'écran de contrôle, avec une bouteille de Vodka à portée de main. Jambes écartées, culotte baissée, elle se caressait en imaginant que c'était elle que les mâles

venaient saillir de leur belle et dure queue. Son minou qui en avait vu tant et tant s'inondait encore abondamment. Ah, que n'aurait-elle donné pour se faire défoncer ! Hélas, les mecs ne se bousculaient pas au portillon et, faute de mieux, elle se paluchait allègrement et jouait du godemiché avant de sombrer dans une torpeur aux effluves de vodka.

Corentin et Brichot rejoignirent Géraldine Hébert qui surveillait les allers et venues de l'immeuble. La jeune policière avait l'air renfrogné des mauvais jours ; même sa chevelure rousse semblait terne et ses yeux verts éteints.

— Ça ne va pas ? lui demanda Corentin.

— Pas terrible. Ça fait deux heures que je suis seule en planque. J'ai envie de pisser. Vous les mecs, vous pissiez dans une bouteille, mais moi, hein ?

— Tu peux quand même prendre le temps d'aller pisser. Je demanderai à Badolini de t'acheter un pot de chambre.

— Très fin ! en attendant, il suffit que je m'absente quelques minutes pour qu'un truc important se passe. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Ça fait trois jours qu'on surveille l'entrée...

— On va faire une descente, l'informa Corentin. En attendant, va pisser et boire un café.

— Okay, Grand Chef !

Corentin regarda sa collègue s'éloigner. Il suivit sa silhouette de belle jeune femme jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la porte vitrée d'une brasserie. C'était vraiment une chouette fille, et quoique les relations amoureuses entre collègues soient source à problème, il aurait bien envisagé un petit flirt poussé avec elle. Malheureusement, ce n'était pas cette considération déontologique qui entravait son élan. Un fait imparable, une incontournable réalité, lui interdisait tout espoir de la connaître bibliquement : Géraldine était intrinsèquement lesbienne, irrémédiablement homo, pas bisexuelle, ni même à 99 %, Non ! Elle était foncièrement, viscéralement, vouée aux amours saphiques. Quel dommage...

— À quoi tu penses ? s'inquiéta Brichot en observant le regard éperdu de son collègue.

— À rien, mentit Corentin.

— À rien ?... Ouais... C'est déjà beaucoup et c'est mieux que de ne pas penser du tout. En attendant, tu devrais jeter un œil à l'autre bout de la rue. Je suis sûr que tes neurones vont se mettre en marche.

Corentin fouilla du regard dans la direction indiquée par Brichot. Il aperçut trois piétons, deux femmes et un homme, qui marchaient sur le trottoir à quelques mètres de distance les uns des autres, manifestement sans rapport entre eux.

— Nom d'une pipe, c'est notre bon gros Minh ! s'exclama le policier.

— On dirait, confirma Brichot. Une bouteille de champ qu'il va dans notre

bordel.

— Ça serait trop beau... mais je ne parie pas.

Minh parcourut la cinquantaine de mètres qui le séparait de l'entrée de l'immeuble. Sans hésiter, il poussa la porte et disparut dans le couloir.

— Bingo ! fit Brichot. C'est notre jour de chance.

Marouchka rangea précipitamment sa bouteille de Vodka dans un placard avant d'aller ouvrir. Elle reconnut immédiatement l'homme qui se tenait sur le seuil. Elle se souvenait parfaitement de son visage rond et de sa silhouette trapue de Bouddha. Elle l'avait rencontré juste avant de prendre ses fonctions. C'était lui qui avait donné son aval et expliqué ce qu'il attendait d'elle.

Intriguée et inquiète, elle s'écarta pour le laisser entrer. Cette visite impromptue n'augurait rien de bon.

— Bonjour, Marouchka, lança Minh d'un ton neutre.

— Bonjour monsieur, répondit la taulière avec une déférence craintive. Je ne m'attendais pas...

— Je sais. J'ai une ou deux questions à vous poser.

Minh s'installa dans un fauteuil avec l'assurance d'un vieil habitué de la maison.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa Marouchka pour détendre l'atmosphère – et parce qu'elle-même avait besoin d'un petit remontant.

— Non merci.

« Pas de remontant », regretta Marouchka en assujettissant son énorme postérieur entre les bras d'un fauteuil. Les petits yeux de Minh étaient posés sur elle, entre les paupières luisaient les prunelles noires. Le visage du gros Chinois affichait une ombre de sourire qui se voulait amène. Oh, qu'elle n'aimait pas cette expression !

— Mais vous, vous pouvez vous servir un petit verre, ajouta Minh sans se départir de son sourire.

Marouchka fit « non » de la tête et regretta aussitôt sa réponse dictée par son orgueil mal placé d'alcool honteuse. Les coudes en appui sur les accoudoirs, Minh croisa ses doigts devant lui et en vint au sujet de sa visite :

— Les affaires marchent bien, n'est-ce pas ?

— Oui... C'est calme, mais ça tourne bien...

Minh hocha la tête et garda le silence, ses petits yeux sondant son interlocutrice. Il dévia le regard sur ses mains et reprit :

— Dites-moi, Marouchka, comment se fait-il que je n'aie pas reçu le versement de la semaine dernière ? Que s'est-il passé ?

Marouchka tortilla du fessier sur le fauteuil. « Ça y est, se dit-elle, les emmerdes commencent ». Elle toussota pour éclaircir et raffermir sa voix.

— Eh bien, le jour de la collecte, l'homme qui vient habituellement s'est

présenté avec un autre type. Celui-ci m'a dit qu'il se chargerait dorénavant de l'argent... J'ai cru que vous étiez au courant.

— Comment était-il, ce type ?

— C'était un Asiatique, plutôt grand, jeune, un peu efféminé... pas très sympathique. Il fumait des Benson avec un long fume-cigarette en ivoire.

Minh contracta la mâchoire et son regard se rembrunit. La description ne laissait pas de doute sur l'identité du personnage.

— Vous le connaissez, demanda Marouchka troublée par le silence pesant qui suivit sa réponse.

Minh fronça les sourcils et confirma dans un murmure :

— Oui... oui... je le connais...

Bien sûr qu'il le connaissait. Ce pédé de Wang était un sbire de la bande à May Li. Cela signifiait que la Tigresse avait décidé de le mettre sur la touche, lui,

Minh, le vétéran du Tigre de Jade. Elle avait les dents longues, la garce. D'abord, elle lui prenait Bin et Foa, ensuite, elle l'évinçait d'une de ses affaires les plus florissantes. D'était temps de réagir, se convainquit Minh.

Soudain, on frappa violemment à la porte.

« Police ! Ouvrez ! » hurla une voix forte.

Minh se dressa d'un bloc. Une tête de fille apeurée apparut à la porte d'une des chambres. Marouchka était blême, incapable de se lever.

Les coups redoublèrent et soudain la serrure céda avec un bruit sec.

Corentin, Brichot et Géraldine se précipitèrent dans l'appartement.

CHAPITRE VII



L'arrière-salle de la brasserie était occupée par quelques clients disséminés aux quatre coins de l'espace. Au fond de la salle, un jeune homme pianotait sur le clavier de son ordinateur portable. À l'opposé, assis côte à côte sur une banquette, un homme et une femme discutaient à voix basse, et, deux tables plus loin, un barbu lisait *Le Monde* en sirotant un demi. Debout derrière le comptoir, le serveur s'ennuyait ; comme un collégien qui fume à la sauvette, il tirait de petites bouffées d'une cigarette qu'il posait aussitôt sur un cendrier dissimulé derrière le zinc. Accoudé à sa caisse enregistreuse, le patron feuilletait *L'Equipe* en se grattant le nez d'un air inspiré. Il leva les yeux et salua d'un « bonsoir » fatigué, les quatre clients qui entraient dans son troquet.

Corentin, ses deux collègues et une jeune femme eurasienne, s'installèrent à une table éloignée des quatre consommateurs attablés dans la salle du fond. Brichot commanda un demi, Corentin, un Perrier, Géraldine et Magali Lee – la jeune eurasienne – optèrent pour un Coca Light.

Il était 23 heures 30 à la pendule accrochée à un mur jaune pisseux en partie couvert par un mauvais miroir piqué de taches brunes. Des tubes Néon anémiques serpentant au plafond dispensaient une lumière violacée de veillée mortuaire.

Les trois policiers ressentaient une sourde lassitude après une dizaine d'heures d'interrogatoire dont le résultat était cependant satisfaisant.

Bien entendu, ils n'avaient rien obtenu du gros Minh dont la ligne de défense se résumait à une affirmation répétée comme une vérité d'évangile : « Je suis venu en client ».

Quant à Marouchka, sa situation était nettement plus délicate. Ce qui ne l'empêcha pas de nier l'évidence. Elle le fit avec un aplomb digne d'un homme politique qui promet la lune à ses électeurs, en affirmant qu'elle tenait

une pension de famille et que les filles recevaient qui elles voulaient dans leur chambre. Le plus cocasse, c'était qu'elle avait effectivement des documents indiquant qu'elle louait les chambres au mois, et des reçus des loyers. L'affaire était bien montée et Corentin enragea face à cette maquerelle qui lui tenait tête. Comme Minh, elle nia mordicus connaître Sue Young, du moins jusqu'à l'audition d'une de ses pseudos locataires.

De fait, l'interrogatoire des trois filles fut plus fructueux. Bien entendu, elles furent incapables de fournir le moindre passeport ou carte d'identité – ce qui ne collait pas avec leur statut d'étudiante invoqué par Marouchka.

Elles étaient jeunes, entre vingt et vingt-cinq ans, et baragouinaient quelques mots de français. L'intervention d'un interprète fut requise ; en l'occurrence c'était une fort jolie jeune femme dont l'état civil – Magali Lee – et le physique révélaient les origines franco-chinoises.

En plus de leur jeunesse et de leurs conditions de vie, les trois pensionnaires de la rue Nationale partageaient une chose en commun : la peur. Peur instinctive de la Police, mais surtout peur viscérale de leurs proxénètes. Il fallut les rassurer, leur promettre protection si elles parlaient et surtout leur faire comprendre qu'elles ne seraient pas expulsées. Ce ne fut pas aisé. Malgré ce renfort de diplomatie, les trois jeunes filles s'en tinrent à leur version officielle et ânonnèrent avec constance ce que leurs maîtres avaient ordonné de dire : « Etudiantes... Papiers perdus... Madame Marouchka très gentille... Beaucoup amis français... ». En dépit de leurs efforts, les trois pauvres filles n'avaient pas la rouerie d'un Minh ou la fourberie d'une Marouchka ; elles n'avaient pas non plus le même intérêt à mentir aux flics et, sous la pression, admirent qu'elles se prostituaient. En revanche, elles nièrent y être contraintes et il fut impossible de leur soutirer la moindre information concernant le réseau qui les tenait en esclavage.

Au cours de la troisième heure de garde à vue, les policiers distinguèrent l'une d'entre elles qui leur apparut plus vulnérable, plus fragile et donc plus accessible que ses consœurs de malheur. À cet égard, le rôle de l'interprète fut déterminant. Magali Lee sut capter la confiance de la jeune fille au regard apeuré, au corps frêle et frissonnant, et qui prétendait se nommer Yo Kuong Ma.

La jeune prostituée se confia du bout des lèvres, avec réticence et mille hésitations.

Yo Kuong avait vingt ans. Elle était originaire d'une petite ville ouvrière proche de la frontière coréenne. Son père avait fui la Corée du Nord, sa mère était issue d'une famille paysanne chinoise. Ses deux parents travaillaient dix heures par jour en usine. Elle-même était vouée à suivre leur destinée et à passer son existence dans cet univers sinistre, entre un emploi de bagnard et un clapier en béton baptisé logement, au sein d'une cité de prolétaires surgie au milieu d'un terrain vague boueux. Violée à quatorze ans par un oncle, louée comme servante à un riche négociant à l'âge de dix-huit ans, elle avait

profité d'un séjour à Shanghai en compagnie de son patron pour s'embarquer sur un cargo en partance pour l'Europe, grâce à la complicité d'un des membres de l'équipage. Bouclée dans un container, elle avait accepté comme une dette les exigences sexuelles de son passeur, qu'elle appelait la Tête de Serpent. Certes, elle s'était résignée à subir ses assauts répétés, mais pas à servir de pute aux matafs indiens, pakistanais et arabes auxquels son « protecteur » la livrait contre rémunération. Ils venaient à deux ou trois, souvent éméchés, et s'en servaient comme d'une poupée gonflable (qu'ils auraient d'ailleurs manipulée avec plus d'égard !). Dans sa magnanimité – ou plus exactement pour se protéger lui-même – son maître exigeait des clients qu'ils mettent un préservatif. De plus, il devait trouver sa petite femme trop maigre et prenait un soin tout particulier à la gaver de pâtes, de charcuteries et de sucreries. Yo Kuong prit quelques kilos, mais pas suffisamment au goût du marin et – fût-ce pour cette raison ou une autre – il la solda à Istanbul à un réseau local de prostitution.

Les Turcs n'apprécièrent guère plus sa maigreur, ils la refileurent en prime à des Serbes avec un lot de Syriennes et d'Irakiennes. Elle détonnait sans doute parmi ces plantureuses beautés orientales et fut expédiée en Allemagne, puis en France où sa communauté lui fit une petite place dans un de ses bordels.

Si le récit de ces tribulations d'une Chinoise en Europe était édifiant, il restait vague et ne fournissait aucun élément susceptible de mettre les policiers sur la piste des trafiquants de chair humaine. Volontairement ou non, Yo Kuong évitait soigneusement de donner des précisions. Elle ne se souvenait même pas du nom du cargo et restait muette quand on l'interrogeait sur ceux qui l'avaient contrainte à se prostituer rue Nationale. Du Gros Minh, elle ne savait rien et prétendait ignorer jusqu'à son existence.

En revanche, quand les policiers lui présentèrent le portrait de Sue Young, elle tressaillit et son regard s'assombrit. Lorsque Corentin lui apprit que la jeune femme avait été tuée, Yo Kuong ne put cacher son émotion. Toutefois, dans un premier temps, elle affirma ne pas la connaître. Son mensonge était évident et, pressée par les questions de Corentin, elle révéla que la jeune femme avait fait un séjour rue Nationale. La jeune prostituée était manifestement choquée par la mort de celle qui avait été sa voisine de chambre. Le premier aveu fut suivi de confidences lâchées avec soulagement, comme un dernier hommage à la morte.

Sue Young était déjà présente rue Nationale quand Yo Kuong s'y installa. L'ancienne éprouva de la sympathie pour la nouvelle et une solidarité, sinon une amitié, les lia dans leur malheur. Sue Young la briefa sur la taule et la taulière. Marouche, lui expliqua-t-elle, n'était pas une mauvaise femme ; elle picolait, oui, mais elle connaissait le boulot et intervenait toujours quand il y avait un problème avec un client. En revanche, Sue Young la mit en garde contre une des filles, une garce qui cherchait toujours à se faire bien voir et

qui était sans doute une moucharde à la remorque des maquereaux.

« Que s'est-il passé ensuite ? »

À la question de Corentin, Yo Kuong répondit que Sue Young avait décidé de fuir avec un homme, un Français d'origine chinoise, avec qui elle comptait refaire sa vie hors de France. Yo Kuong n'en savait pas plus ; toutefois, elle se souvenait que Sue avait prononcé le prénom de François et qu'elle avait fait allusion aux relations de celui-ci avec la Mafia chinoise.

Sue avait peur. Elle savait que les maquereaux ne lui pardonneraient pas, mais elle ne voulait plus vivre en esclave ; pour elle, la mort était préférable à cette existence. Elle avait mis son plan à exécution une nuit où Marouchka était complètement imbibée.

Attablés dans l'arrière-salle de la brasserie, les policiers s'interrogeaient sur la suite de l'opération.

— On en connaît un peu plus sur la personnalité de Sue Young et les causes de sa mort, constata Corentin.

— Le hic, nota Brichot, c'est que l'on n'a que des présomptions concernant l'implication de Minh. On n'a aucune preuve d'un lien entre lui et le bordel de la rue Nationale.

— On n'en a pas plus sur son rôle dans la mort de Sue Young et de son copain François, déplora Géraldine. À propos, il y a de fortes chances que ce soit François Lai, le cadavre de la voie ferrée.

— C'est à vérifier, fit Corentin qui ne voulait pas brûler les étapes d'une enquête difficile. Quant à Minh, nous n'avons rien de tangible à soumettre au proc, et c'est bien ce qui m'ennuie. Marouchka ne le balancera pas et nous allons être obligés de le libérer après sa garde à vue. Ce salaud va s'en tirer... Mais il ne perd rien à attendre.

Corentin s'adressa à Magali Lee assise à la gauche de Géraldine :

— Vous avez été formidable... Sans vous, je crois que la petite Chinoise n'aurait pas dit le quart de ce qu'elle a lâché.

— J'avoue que j'ai un peu outrepassé ma fonction d'interprète neutre... mais ces pauvres filles m'ont touchée. Je suis comme vous, j'aimerais bien que les types qui les exploitent soient punis.

— Ils le seront ! affirma Corentin. Nous n'allons pas lâcher le Gros Minh, même s'il a gagné la première manche.

L'Eurasienne gratifia Corentin d'un sourire à faire fondre un iceberg.

— Et que vont devenir ces filles ? s'enquit-elle.

La réponse était évidente et sans équivoque :

— Elles sont entrées en France illégalement... Elles seront expulsées... Je sais que c'est injuste, s'excusa presque Corentin. À moins qu'elles ne collaborent et ne dénoncent leurs proxénètes, il n'y a aucune solution. Si elles parlaient, on pourrait envisager une régularisation avec une nouvelle identité.

Mais je ne crois pas qu'elles parleront, elles sont trop terrorisées.

— Vous avez sans doute raison. Elles sont terrorisées... mais de toute façon, elles ne pourraient parler sans se mettre au ban de leur communauté.

Brichot intervint :

— J'avoue que c'est un monde mystérieux pour moi... On parle de la communauté chinoise, mais je crois qu'on devrait parler des communautés chinoises.

— Exact, confirma Magali Lee. Contrairement à ce que les Français croient, il n'y a pas de communauté chinoise homogène. On distingue divers groupes linguistiques plus ou moins organisés : il y a les Chinois du Nord qui parlent le mandarin, les Cantonnais originaires de la province de Guangdong, les Hakkas, les Hainanais... Il y a aussi les Wenzhou de la province du Zhejiang, au sud-est de la Chine. Et puis, il y a les Teochew (prononcé Chaozhou par l'interprète) qui représentent la plus forte communauté en France.

— Mazette ! s'exclama Brichot, si l'on ajoute les minorités vietnamiennes et les cambodgiennes, il y a de quoi perdre son latin.

Magali Lee acquiesça et compléta son discours :

— La première vague d'immigration chinoise remonte au début du vingtième siècle. Au cours de la Première Guerre mondiale, cent mille Chinois et cinquante mille Vietnamiens du Tonkin ont été recrutés comme soldats ou ouvriers. Quelques-uns sont restés et ont ouvert les premiers restaurants autour de la gare de Lyon. Dans les années cinquante, une autre vague s'est installée dans le quartier du Temple où se sont développés des ateliers et des magasins de maroquinerie. Après Diêm Biên Phû, les réfugiés vietnamiens ont découvert le Quartier Latin.

— C'était une immigration très limitée, souligna Brichot.

— Effectivement, confirma Magali Lee, on est passé à la vitesse supérieure en 1975, après la chute de Saïgon et la défaite des Américains au Vietnam. C'est à cette époque que les Asiatiques ont investi les tours du XIII^e arrondissement boudées par les Parisiens qui les trouvaient anxiogènes et trop chères. Ensuite, ils ont essaimé à Belleville, autour de la Place des Fêtes et dans certaines communes de la banlieue parisienne. Depuis, l'immigration illégale chinoise a pris de l'ampleur. L'ouverture de la Chine, la chute du Rideau de Fer, la Convention de Schengen, ont provoqué un appel d'air. Paris est devenu la capitale de la Diaspora chinoise.

— Vous avez étudié la question, complimenta Corentin.

— C'est mon boulot. De plus, j'ai baigné dans les deux cultures, Française par mon père et Chinoise par ma mère.

— Et les triades, ces fameuses et mystérieuses sociétés secrètes, vous connaissez ? demanda Géraldine.

Magali Lee parut surprise par la question.

— Les triades... oui... je connais sans plus, répondit-elle après quelques secondes de réflexion. C'est un sujet tabou. La communauté chinoise nie leur existence. Cela entache sa réputation. Personnellement, je pense qu'il en existe, mais j'avoue que je connais mal la question... En revanche, je peux vous mettre en relation avec un homme qui pourrait vous donner quelques informations sur le sujet.

— Parfait ! Ce ne sera pas inutile, dit Corentin.

L'interprète jeta un œil sur sa montre, elle avala la dernière gorgée de son Coca et annonça qu'elle devait partir.

— Je vous raccompagne, proposa Géraldine dont l'intérêt pour la belle eurasienne se lisait dans son regard. À cette heure, les métros sont rares.

— Merci. Ne vous tracassez pas, je vais prendre un taxi.

Elle s'adressa à Corentin :

— Je vous appellerai pour vous communiquer les coordonnées du spécialiste des triades. Si vous le souhaitez, je vous accompagnerai.

— Merci, ce sera avec plaisir.

Magali Lee quitta les policiers. Corentin la regarda s'éloigner en admirant sa démarche souple et le balancement sensuel de ses hanches. Géraldine portait le même regard sur j'eurasienne. Mais à l'inverse de son chef, elle subodorait qu'elle devrait se contenter du plaisir des yeux.

— Ne fais pas cette tête, Géraldine, se moqua Corentin.

— Quoi ? Quelle tête ?

— La tête d'une amoureuse éconduite... Apparemment, cette charmante personne aime les vrais hommes.

— C'est parce qu'elle n'a pas goûté aux vraies femmes. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

CHAPITRE VIII



Assise dans un fauteuil, May Li fumait une cigarette américaine avec volupté en contemplant ses nouvelles recrues enlacées l'une à l'autre sur le lit.

Bin et Foa se caressaient mutuellement. Leurs doigts fins glissaient sur leur sexe avec douceur et délicatesse. Leurs deux corps vibraient, leurs bassins se cabraient légèrement et, quand le plaisir affleurait à leur Porte de Corail, elles poussaient de petits cris rieurs. Elles étaient comme deux adolescentes qui découvrent de nouveaux jeux et s'étonnent elles-mêmes des merveilleuses sensations qui les parcourent.

Ce n'était pas leur première expérience commune. Chez Minh, elles s'étaient livrées parfois à quelques furtifs attouchements, lorsqu'elles s'ennuyaient. Mais elles pratiquaient en cachette car le gros Minh n'appréciait pas ces jeux qui l'excluaient. Pétri de stéréotypes machistes, il ne concevait pas que ses femmes puissent jouir autrement que par sa verge. À l'inverse, May Li les incitait à l'amour saphique, d'abord par vice, ensuite parce qu'elle les voulait expertes pour la satisfaction des clients auxquels elle envisageait de les livrer. Elle observait d'un œil critique les ébats des deux jeunes filles et leur prodiguait ses conseils.

Bin était la plus délurée, elle prenait souvent l'initiative sur sa copine. D'un doigt agile, elle caressa les grandes lèvres de sa partenaire, puis tout en léchant le petit bourgeon, enfonça l'index et le majeur dans la cavité humide et douce qu'elle élargit avec délicatesse. Foa gémit de plaisir, sa chatte ruissela comme une source intarissable et Bin s'y abreuva à pleine bouche.

— Bien ! complimenta May Li qui perçut que Foa était prête à passer le cap de la Divine Félicité. Maintenant, Bin, n'oublie pas que ta copine a également un petit trou dont il faut réveiller le désir. C'est une porte dérobée qu'il ne faut pas négliger car elle ouvre sur un plaisir secret.

Appliquant immédiatement la consigne, Bin vrilla l'un de ses doigts dans

l'étroit cratère de l'anus de sa compagne, ce qui provoqua une contraction instinctive de retrait.

— Mais non, Bin, sois plus douce ! lança May Li. Le mécanisme de cette serrure est particulièrement subtil, il faut le déverrouiller en finesse, chercher la combinaison avec doigté... D'abord, humecte ton doigt..., voilà..., ensuite, flatte les bords de sa petite rondelle..., c'est bien..., maintenant, d'un mouvement régulier et lent, tu glisses progressivement ton doigt..., sans forcer... Tu sens comme son petit trou se détend... ? Tu aimes, Foa ?

La jeune fille répondit d'un signe de tête indécis. Elle n'appréciait guère la sodomie que le Gros Minh pratiquait exclusivement sur Bin. Toutefois, l'index de sa compagne lui procurait une délicieuse sensation qui complétait agréablement son plaisir vaginal et clitoridien. Pénétrée par les deux orifices, Foa frétillait des fesses pour accélérer le mouvement des doigts et bien apprécier leur pénétration.

May Li admirait l'art des deux filles et le plaisir qu'elles prenaient mutuellement l'excitait. Elle se caressa tout en instillant ses conseils :

— Oui... c'est parfait, commenta-t-elle. Prépare-la bien. Il faut que sa chatte et son cul soient prêts à recevoir une grosse queue... Maintenant, prenez le godemiché.

L'instrument était un phallus à deux têtes qui permettait à deux partenaires de l'utiliser simultanément. Bin poussa l'une des parties dans son vagin et introduisit l'autre entre les cuisses de Foa. Les deux jeunes filles, allongées sur le dos, jambes emmêlées et vagins face à face, étaient reliées par le godemiché qu'elles faisaient coulisser de l'une à l'autre.

May Li s'approcha des deux femmes et contempla avec concupiscence ces deux chattes pénétrées par la grosse verge aux glands symétriques. Elle prit le gode en main, tandis qu'elle se mettait à sucer alternativement les deux petits boutons affleurant à l'orée des fentes. Bin et Foa furent emportées par un tourbillon magnétique qui irradiia leur bas-ventre.

Pour conclure ce cours épuisant pour sa libido, May Li sollicita les bons offices de Bin. Ceinte d'un godemiché sanglé sur les hanches, Bin besogna sa maîtresse avec le zèle et la fougue d'un mâle en rut.

May Li était satisfaite de ses élèves, même si elle trouvait que Foa n'avait pas la fougue de sa copine. Les deux filles étaient dociles, attentives et studieuses, mais encore novices dans le déduit, trop instinctives. Malgré ces lacunes, May Li savait qu'elles conviendraient à Larivière.

Car pour May Li, l'affaire Larivière était un objectif essentiel. Le Comité des Frères Célestes lui avait confié une mission qu'elle devait impérativement mener à bien. Elle savait que sa réussite lui permettrait d'accéder à un statut supérieur dans la hiérarchie très fermée de la Triade du Tigre de Jade.

L'ingénieur en aéronautique travaillait sur un projet secret qui intéressait l'industrie chinoise. Pour l'heure, il n'avait fourni que des informations

inintéressantes sur des points annexes. Sa conscience était travaillée par des scrupules. Mais pour combien de temps encore ? May Li savait que l'homme était un grand névrosé, complexé et pétri de culpabilité. Mais elle avait maintenant barre sur lui.

Quand Géraldine entra dans le bureau de Corentin, celui-ci venait de raccrocher son combiné et se frottait les mains.

— Eh bien, on dirait que ça boume, constata Géraldine.

— Ouais, confirma Corentin en saisissant une feuille griffonnée de son écriture dense et illisible pour un lecteur autre que lui-même. J'ai des informations concernant François Lai. Figure-toi qu'il est fiché par les RG. Sa fiche est ancienne, mais il apparaît qu'il était en relation avec un gang spécialisé dans l'organisation de jeux clandestins. Et sais-tu qui on trouve dans ses relations ?

— Minh, suggéra Géraldine.

— Tout juste. Le problème, c'est que ces renseignements ont été recueillis il y a cinq ans. Depuis, on a rien sur le lascar. Avant sa mort, il travaillait dans une société de gardiennage pour un salaire mensuel de mille euros et payait un loyer de huit cents. Cherchez l'erreur. À mon avis, il devait encore être en cheville avec le milieu. Et toi ? Qu'est-ce que tu as à me dire ?

Géraldine se laissa tomber sur une chaise et annonça :

— Une bonne nouvelle, aussi. En enquêtant dans le voisinage du bordel de la rue Nationale, on a trouvé un témoin qui nous a parlé de Sue Young. D'après ce témoin, la Chinoise rencontrait son copain dans un café de l'avenue des Gobelins.

— Il est fiable, ce témoin ?

— Plus ou moins. C'est un militaire de carrière en retraite. Il s'occupe d'une association pour le développement des amitiés franco-chinoises... Il n'en est pas certain, mais il pense que François Lai – dont je lui ai montré le portrait – était le copain de Sue Young. Mais ce n'est pas tout...

— Ah ?

— Marouchka s'est un peu lâchée chez le juge d'instruction. Faut dire que ce dernier ne lui a pas fait de cadeau, alors pour l'amadouer, elle a parlé... D'après elle, le gros Minh a des problèmes... elle ne sait pas lesquels, mais elle pense qu'il a perdu le contrôle de la rue Nationale. De plus, elle dit qu'elle l'a averti de la fuite de Sue Young par l'intermédiaire de l'homme qui faisait la liaison entre elle et lui.

— Très instructif, ce que tu racontes, ma grande. Avec ça, le juge va pouvoir coincer Minh, je suppose.

— Hélas, non. Les accusations de Marouchka sont imprécises et elle n'apporte aucune preuve de ce qu'elle avance. Elle est même incapable de donner des renseignements sur l'intermédiaire de Minh. De plus, ce dernier

est dans la nature...

— Et c'est vaste, la nature...

— Bof... m'étonnerait qu'il soit reparti à Hong-Kong. Si, comme le dit Marouchka, il est en bisbille avec ses collègues, on a peut-être une chance de le retrouver en cadavre.

— Ouais...

— De toute façon, le juge a signé un mandat d'amener. Il souhaiterait quand même l'entendre.

Corentin se dressa et enfila son blouson.

— Tu te barres ? s'enquit Géraldine.

— Eh oui, ma chère collègue, j'ai rendez-vous...

— Avec la belle interprète, je suppose.

— Tu as du nez...

— Pas compliqué. À voir l'air réjoui que tu affiches, je me doute que ce n'est pas avec Baba...

— Eh, tu ne vas pas me faire une scène de jalousie !

— Jalouse, moi ! Tu rigoles ! La jalousie est une affreuse maladie de l'âme.

— C'est beau ce que tu dis. C'est peut-être une maladie mais il n'y a pas de vaccin contre.

Géraldine haussa les épaules.

— À propos de Baba, notre chef bien-aimé, rebondit-elle, il a sauté au plafond quand je lui ai appris que Minh nous avait filé entre les pattes.

— Ben tu vois, j'ai une bonne raison de me barrer.

CHAPITRE IX



C'était le début d'un après-midi ensoleillé.

Comme d'habitude, la circulation était dense. Place d'Italie, les voitures s'empêtraient dans un embouteillage qui ne provoquait même plus de réaction irritée chez les conducteurs ; stoïques ou fatalistes, ils s'étaient accoutumés à ces embarras de Paris déjà subis par les Parisiens du XVI^e siècle.

Depuis que la Municipalité avait décidé de réduire la circulation dans la capitale, c'était une véritable gageure de s'y déplacer en auto. Le plus difficile était de se garer, puisque, pernicieusement, les places de stationnement avaient été réduites de façon drastique. Le principe était simple : emmerder les automobilistes pour qu'ils deviennent piétons. Dissuasif et efficace. Le pauvre banlieusard n'avait qu'à rester chez lui et ne pas venir polluer les Parisiens. Restaient le métro, le vélo et la marche. Très pratique, le métro, mais pas très confortable aux heures de pointe. Le vélo, c'est parfait quand il ne pleut pas et que l'on ne doit pas aller aux Buttes Chaumont ou à Montmartre. Et la marche, c'est bon pour la santé quand on a du temps à perdre.

Pour sa part, le capitaine Boris Corentin avait opté pour le scooter, un compromis à deux roues qui, bien entendu, déplaisait souverainement aux partisans de l'abolition de tout moteur à essence en ville. À pied, à cheval (très écolo, mais interdit !) ou en voiture (hou !), pour rien au monde il n'aurait manqué ce rendez-vous.

À 14 heures 15, il se gara avenue de Choisy saturée de bagnoles, arpentée par une foule de badauds, mais ombragée par les ramures des platanes. Il rejoignit l'esplanade des Olympiades, s'installa à la terrasse d'une brasserie un quart d'heure avant l'heure de son rendez-vous.

Corentin savoura ce moment unique et précieux où la vie paraît facile et coule, vive et chantante, comme une rivière de montagne. Attablé à une table,

le visage caressé par les doux rayons d'un soleil printanier, il laissait ses pensées se dévider, ne retenant que celles qui le confortaient dans cet instant de simple et bienheureuse quiétude. Dix minutes passèrent ainsi avant qu'il ne distingue parmi les promeneurs la silhouette de Magali Lee qui venait vers lui d'une démarche souple, presque dansante, et dont le regard perçant s'anima d'une lueur rieuse lorsqu'elle aperçut le policier. Elle traversait l'esplanade, slalomait entre les passants, disparaissait à la vue de Corentin pour réapparaître radieuse et lumineuse, le soleil accrochant des brillances aux ondulations de sa chevelure noire et éclaboussant la blancheur de son chemisier ouvert jusqu'au troisième bouton.

Ebloui et presque intimidé comme un collégien lors de son premier rendez-vous avec sa petite amie, Corentin se leva et salua l'interprète en évitant de porter son regard sur le sillon des seins (dont l'opulence éclata quand elle repoussa un pan de sa veste), et le galbe de ses fesses moulées dans une jupe aussi ajustée qu'une seconde peau.

Feignant d'ignorer l'effet qu'elle produisait, Magali engagea la conversation sur le temps qu'il faisait et autres banalités qui permettent de meubler les premières minutes vides d'une discussion. Puis, elle interrogea le policier sur son enquête. Corentin fit une moue désabusée et répondit évasivement que l'affaire était compliquée mais pas insoluble.

— J'espère en apprendre un peu plus avec votre aide, conclut-il.

— Je ne sais pas..., c'est possible. Je le souhaite. Mais vous savez, l'homme que vous allez rencontrer n'est pas un indic, il connaît certaines choses sur les triades mais il n'est pas au courant de leurs activités précises. Autrement dit, il ne pourra pas vous donner des tuyaux sur une opération concrète, et encore moins des noms.

— Je n'en espère pas tant... Je cherche seulement à en connaître un peu plus sur ces sociétés secrètes, savoir comment elles fonctionnent, d'où elles viennent... Ce n'est pas inutile lorsqu'on enquête sur les mafias chinoises.

— Alors, allons-y, proposa Magali Lee.

Le couple longea une massive barre d'habitation, contourna une tour géante et se dirigea vers un bâtiment bas.

— C'est le local de l'Association des Teochew en France, expliqua Magali Lee en poussant le battant d'une porte vitrée. Les Teochew sont la principale communauté chinoise de France. L'association œuvre pour favoriser l'intégration des Chinois en France et s'efforce de maintenir et de promouvoir l'identité Teochew.

À la droite du bureau d'accueil, accessible par quelques marches, une grande salle sans fenêtre était aménagée en temple de prière et de méditation. D'épais tapis recouvraient le sol. Les deux visiteurs se déchaussèrent et firent quelques pas dans ce lieu calme et silencieux, à l'éclairage doux, d'une quiétude qui incitait au recueillement.

Sur une sorte de scène théâtrale, en retrait dans le fond de la salle, éclairé par une lumière forte contrastant avec le reste de la pièce, un autel à dominante rouge occupait toute la largeur d'un mur. Selon la tradition du bouddhisme chinois et du Sud-est asiatique, il s'élevait en trois niveaux. Au centre trônait une statue dorée de Bouddha. De part et d'autre, deux autres représentations de la divinité étincelaient. Leurs têtes auréolées d'une multitude de minuscules ampoules multicolores clignotantes reflétaient une parfaite béatitude.

Deux hautes pyramides à alvéoles lumineuses étaient dressées de chaque côté de l'autel. Chacune des centaines de petites niches contenait une tablette sur laquelle étaient inscrits des caractères chinois.

Tendue au-dessus de l'autel, une banderole arborait des idéogrammes d'or sur fond rouge. Cela signifie « dix mille vertus cardinales », traduisit Magali Lee qui s'amusait de l'air intrigué de son compagnon.

Sur une table basse placée en avant de l'autel, on avait disposé un étrange grelot de bois en forme de poisson, un bol en bronze, un brûle-parfum et des bâtonnets d'encens. Des fruits, offrandes des fidèles, s'entassaient sur une tablette située près de la table.

Corentin contemplait ce lieu de culte avec le regard d'un enfant qui découvre un univers insolite et étrange. Il ne comprenait pas la signification des symboles, des couleurs, des objets, mais malgré lui, il éprouvait un sentiment de respect. Il observa deux femmes : l'une tenait des baguettes d'encens entre ses paumes jointes et, tête inclinée, se livrait à une intense prière, l'autre, mains jointes à la hauteur de la poitrine et buste en légère inclinaison, saluait avec déférence la statue de Bouddha.

Après cette visite, Magali Lee entraîna Corentin dans un couloir. Elle s'arrêta devant une porte, frappa deux coups brefs et attendit qu'une voix ferme lance « entrez ! »

L'homme assis derrière son bureau encombré de papiers leva les yeux de son clavier et examina le couple par-dessus la monture en métal doré de ses lunettes. Il sourit et se redressa.

— Bonjour, Magali, fit-il d'un ton enjoué.

Il était manifestement très sensible au charme de l'interprète ; il s'empessa d'aller vers elle, lui serra la main avec chaleur et la pressa plus longuement qu'il n'est habituel de le faire. Puis, il posa les yeux sur Corentin.

— Je vous présente le Commandant Boris Corentin, lui dit Magali.

— Enchanté, commandant, Magali m'a parlé de vous.

— Charly Cuong, fit Magali en désignant l'hôte au policier.

Les deux hommes se serrèrent la main. Après avoir proposé des sièges à ses visiteurs, Cuong reprit sa place derrière son bureau. Il se cala contre le dossier de son fauteuil et le fit pivoter sur son axe en ne quittant pas Magali

des yeux.

Dès son premier contact, Corentin fut frappé par la vitalité qui émanait de Charly Cuong. Petit, fluet, d'une complexion sèche, l'homme dégageait cependant une évidente puissance de caractère, perceptible dans son physique et son maintien. Sa chevelure poivre et sel, longue et drue, son large front lisse et bombé, son regard noir, vif et pétillant, lui donnaient l'air d'un vieux professeur qui a conservé sa vivacité d'enfant. D'origine sino-vietnamienne, il était difficile de lui donner un âge précis, peut-être entre cinquante et soixante ans. Par la suite, Corentin apprit qu'il en avait soixante-cinq.

Charly Cuong se tourna vers le policier et l'observa quelques secondes avant de lui adresser la parole :

— Ainsi, commandant, vous vous intéressez aux triades.

Corentin acquiesça d'un hochement de tête.

— Sujet épineux, vous savez, commandant. Sujet volatil... Sujet tabou... enchaîna Cuong d'une voix posée et limpide. Et d'ailleurs, y a-t-il réellement sujet à étude ? Quel chercheur prendrait le risque de se pencher sur un sujet qui risque de lui apporter des ennuis... ? Mais je suppose que votre intérêt est dicté par des raisons professionnelles.

Corentin l'admit d'un battement de paupières et Cuong poursuivit :

— Les triades existent en Chine depuis des siècles. À l'origine, ces sociétés secrètes politico-religieuses ont été créées essentiellement pour lutter contre le pouvoir impérial mandchou.

— Vous parlez des triades... nota Corentin en forçant l'intonation sur l'article indéfini.

— Oui, il y en a plusieurs. Il existe un large panel de ces sociétés secrètes. La Triade est la plus connue, mais n'est que l'une d'entre elles. Ce terme évoque l'harmonie qui doit relier le Ciel, la Terre et l'Homme. C'est par un glissement sémantique que le sens du nom, en devenant pluriel au passage, s'est élargi à l'ensemble des organisations secrètes chinoises.

« À l'origine, La Triade était essentiellement une organisation politique qui luttait contre la dynastie Mandchoue installée sur le trône impérial au XVII^e siècle et considérée comme usurpatrice. La devise de La Triade était : « Renversons les Qing, rétablissons les Ming ».

« C'était aussi le but des autres sociétés secrètes, comme le Lotus Blanc créé au XII^e siècle. Ces deux sectes, et d'autres, ont aussi joué un rôle dans les mouvements de révoltes paysannes et ouvrières ; *ta-fu ji-pin*, frapper les riches, aider les pauvres, était un slogan fédérateur. Les sociétés secrètes avaient également pour objectif de lutter contre *les diables étrangers aux yeux bleus*, c'est-à-dire les Occidentaux, qui ont dépecé la Chine au dix-neuvième siècle. Ainsi, elles ont eu un rôle actif lors de la Révolution de 1911. Au cours du vingtième siècle, avec l'émergence des syndicats, des partis politiques et des associations, La Triade s'est détachée de ses activités politiques et

sociales pour se concentrer sur ses activités criminelles.

Corentin était très intéressé par ce rappel historique, cependant cela était loin de son enquête. C'était passionnant, mais cela ne répondait pas aux questions qu'il se posait sur les triades, *hic et nunc*. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Cuong répondit à son attente :

— Et d'abord, les triades existent-elles réellement en France... ? Et si elles existent, quelle est leur véritable puissance ? Sont-elles d'affreuses organisations criminelles ou d'inoffensives associations regroupant quelques centaines de doux fêlés nostalgiques des traditions de la Chine ancienne ?

Cuong marqua une pause et, souriant, observa la réaction de son interlocuteur. Puis il reprit en penchant le buste sur son bureau :

— Si j'en crois les autorités françaises et les affirmations des représentants de la communauté chinoise, les triades en France sont un mythe. Tous ceux qui nient ou tentent de démontrer que cette affirmation officielle est un mensonge se font taper sur les doigts et rappeler à l'ordre. Lisez *L'Empire Invisible*, l'excellent ouvrage de Roger Faligot, publié aux Editions Picquier en 1996, dans lequel l'auteur rapporte certains faits comme l'interdiction à la vente de *La Mafia jaune en France*, de Chairoff et Le Saint, à la suite d'une plainte déposée en référé par un avocat de la communauté chinoise, ou l'éviction d'un journaliste de Radio-Asie-FM qui avait dénoncé l'influence des triades en France. Bref, ça arrange tout le monde de dire qu'en France il n'existe pas d'organisation criminelle structurée en permanence. En premier lieu, le ministre de l'Intérieur qui se verrait confronté à un nouvel et impossible défi, ensuite, les Chinois dont le bel exemple d'intégration serait entaché d'un vilain défaut.

— La plus grande ruse du Diable est de faire croire qu'il n'existe pas, commenta Magali Lee.

— Tout à fait ! approuva Cuong. Dans une société où la communication est reine, les Triades sont à contre-courant.

— Il est vrai que la communauté chinoise n'est pas de celles qui se font remarquer par un taux de délinquance excessif, souligna Corentin. Chinatown est plutôt tranquille et sûr.

— Nous en sommes d'accord, concéda Cuong. Cependant les Chinois ne sont pas plus vertueux que les autres hommes. La délinquance existe aussi en leur sein, même si elle prend des formes plus discrètes... Je vous disais que les triades existent toujours en Chine ; les Chinois les appellent *le Parti Jaune aux Mains Noires*. Au vingtième siècle, elles ont essaimé à travers le monde : aux U.S.A., en Angleterre, au Japon, en Australie... au gré de l'immigration. Et l'on voudrait nous faire croire qu'elles se sont arrêtées aux frontières françaises, comme le nuage radioactif de Tchernobyl !

— Si j'ai bien compris vos propos, intervint Corentin, les triades étaient avant tout des sociétés secrètes à but politique et social...

— À l'origine, commandant, mais elles ont très vite dérivé vers d'autres activités moins nobles... les exemples de dérapage délictuel d'organisations politiques extrémistes ne sont pas rares... Sans vouloir offenser les Corses que j'aime beaucoup, certains de leurs mouvements nationalistes clandestins ont glissé de la lutte politique au banditisme. C'est aussi le cas des FARC de Colombie.

— Donc, les triades existent actuellement en France et y mènent des activités criminelles, c'est votre conclusion ?

— Oui, commandant, elles existent et agissent. Elles se nomment Le Grand Cercle, Le Soleil rouge, Les Bambous unis, la Sun Yee On, la 14K... Toutes les informations que je collecte tendent à démontrer qu'elles prospèrent et étendent leur emprise. J'ai eu entre les mains un rapport d'un agent des R.G. qui décrit les activités et le fonctionnement d'une de ces triades, le Tigre de Jade. Il se fonde sur la confession d'un membre subalterne, décédé accidentellement en prison.

— Qu'est devenu ce rapport ?

— Sans doute classé sans suite ou égaré dans les archives du ministère de l'Intérieur, suggéra Cuong d'un air malicieux. Quoi qu'il en soit, comme je le disais, les triades étendent leur empire dans divers domaines : les jeux clandestins, la prostitution, la drogue, l'immigration illégale, le porno business, la délinquance informatique... et cela dans la plus grande discrétion et la plus grande efficacité. Fortement organisées et hiérarchisées, rompues aux méthodes d'action clandestine, aguerries par des siècles de répression, elles sont de redoutables et dangereux adversaires. Comme le Phénix, elles renaissent de leurs cendres, quand il arrive – rarement ! – que la Police mette un terme à leurs activités. Leurs membres sont étroitement tenus par un serment d'honneur et tout manquement est sanctionné par la mort. Ils se reconnaissent entre eux par des signes secrets : une façon particulière de poser les baguettes sur la table, une manière de se saluer... Ils utilisent aussi un langage secret.

— Comme des Francs-maçons...

— Oh, en comparaison, vos Francs-maçons sont des conspirateurs d'opérette !

Le policier était un peu abasourdi par la sombre réalité et l'ampleur du problème dépeintes par Cuong. Ce dernier ne paraissait pas être un mythomane ou un paranoïaque obsédé par les triades. Corentin dodelina de la tête. Il prit un temps de réflexion avant de relancer la discussion :

— Vous avez parlé d'un rapport sur le Tigre de Jade...

— Oui, c'était un rapport succinct. Malheureusement, je n'ai pas de double. Toutefois, je me souviens qu'il décrivait l'organisation de cette société secrète constituée de loges. À la tête de la loge, il y a le *Maître de la Montagne*. Son adjoint est le *Maître de l'Encens*. Les grades inférieurs sont :

les *Bâtons Rouges*, des hommes de main, les *Eventails Blancs* qui sont des conseillers et les *Sandales de Paille* qui s'occupent de la logistique. Les adhérents ordinaires sont les *Quarante-neuvièmes*. Les membres se recrutent par parrainage. Au cours d'une cérémonie d'initiation, ils prêtent serment de fidélité à la secte. Un tribunal interne juge et sanctionne les traîtres. Cette juridiction peut également décider du sort d'un ennemi de la société secrète et lui imposer une taxe ou même le condamner à mort.

— Je suppose qu'il n'y a que des hommes, remarqua Corentin.

— Détrompez-vous, commandant, les Triades ont toujours accueilli des femmes en leur sein. Dans le mouvement des Boxeurs qui a sévi à la fin du dix-neuvième siècle, il y avait des unités spéciales de jeunes filles, les *Lanternes Rouges* et les *Lanternes Bleues* qui opéraient parallèlement aux unités masculines. Prenant le contre-pied des normes sociales confucianistes, les sociétés secrètes pratiquaient l'égalité entre hommes et femmes. Celles-ci pouvaient accéder à des postes de responsabilité. Il en est de même de nos jours.

— Avez-vous des informations sur les activités de ce Tigre de Jade ? interrogea Corentin, soucieux de pragmatisme.

— Oui, ça tourne autour de l'immigration illégale et la prostitution. Mais l'activité la plus importante, la plus lucrative du Tigre de Jade, c'est le trafic de drogue. Malheureusement, le rapport ne donnait pas de détails, ni de noms... – Dommage.

— Je suis désolé... Toutefois, je pourrais peut-être vous aider par une autre voie. Il se trouve que j'ai eu vent d'un homme qui a déserté le Tigre de Jade.

— On en échappe donc, nota le policier.

Cuong haussa les épaules d'un air fataliste.

— Le plus dur n'est pas d'en sortir mais de rester vivant après. L'homme dont je vous parle n'a pas déserté pour des raisons morales, mais parce qu'il a détourné de l'argent de l'organisation. Alors, il a préféré fuir sans attendre la sanction des Frères Célestes, ainsi que se nomment eux-mêmes les dirigeants du Tigre de Jade basés à Taiwan.

— Et vous n'avez aucun moyen de contacter ce « relaps », demanda Corentin.

Cuong secoua sa tête grisonnante et sourit. Il interrogea Magali Lee du regard. L'interprète cligna des paupières et Cuong comprit qu'il pouvait avoir confiance en Corentin.

— Franchement, je n'en sais rien, Capitaine. Je vais essayer de le retrouver. Cela risque de prendre du temps, mais si je le trouve et qu'il accepte de vous rencontrer, je vous ferai signe par l'intermédiaire de Magali.

Après une heure d'entretien, Corentin et Magali Lee retrouvèrent

l'animation du quartier chinois. Le policier était satisfait de sa rencontre avec Charlie Cuong et en fit part à l'interprète :

— Eh bien, ce Charly Cuong est une mine de renseignements. Il est loin de l'intellectuel égaré hors du monde réel. Vous pensez qu'il va retrouver l'homme du Tigre de Jade et vous contacter ?

— S'il vous l'a dit, il le fera. Je pense même qu'il sait où le trouver. Mais il doit être prudent car sa propre vie est en jeu.

— Pourquoi prend-t-il ce risque ? Rien ne l'obligeait à me parler de ce transfuge...

— Je ne sais pas... Charly est un homme surprenant.

Le couple descendit un escalier qui le conduisit rue de Tolbiac, face à la Faculté. Des groupes d'étudiants s'agglutinaient et discutaient près des grilles d'entrée fermées. Les discussions étaient houleuses entre les partisans de la grève contre l'autonomie des Universités et ceux qui s'en foutaient. Corentin n'y prêta pas attention, comme d'ailleurs, il ne vit rien, n'entendit rien, de l'agitation de la rue et de la circulation. Il ne voyait et n'entendait que la jeune femme qui marchait à ses côtés. Elle était presque aussi grande que lui et marchait en parlant de Charly qui avait été son professeur d'histoire lorsqu'elle était étudiante à l'Ecole des Langues Orientales. Corentin trouvait qu'elle y mettait un peu trop de flamme ; l'idée que cette admiration pouvait avoir des raisons autres qu'intellectuelles l'effleura et le chagrina.

Sans que Corentin se rende compte du chemin parcouru, ils atteignirent la Place d'Italie. Magali s'arrêta subitement près de la bouche du métro, regarda le policier et lui sourit.

— Bien, fit-elle, je vous préviendrai dès que Charly me contactera...

Corentin secoua la tête :

— Non ! dit-il d'un ton déterminé, on ne va pas se quitter comme ça. Je n'aurai pas la patience d'attendre cette occasion pour vous revoir. Allons prendre un verre.

— Eh bien, commandant, c'est une invitation ou un ordre ? questionna Magali faussement outrée.

— Ni l'un, ni l'autre..., juste un souhait. Ne refusez pas ! C'est un souhait, mais un souhait impérieux.

— Je vois... Ecoutez, Boris, fit Magali en baissant les yeux sur son bracelet montre, je n'ai pas le temps. Je suis désolée...

Elle prit quelques secondes pour s'amuser de la mine déconfite de son interlocuteur et, satisfaite, ajouta :

— Cet après-midi, je n'ai pas le temps... Mais ce soir, je suis libre. Passez chez moi vers 20 heures.

CHAPITRE X



Quatorze heures consécutives qu'il était accroché à son ordinateur !

La semaine se terminait et Germain Larivière avait accumulé plus de quatre-vingts heures de travail dans la semaine. Il était épuisé mais excité, et surtout satisfait du résultat : ses recherches aboutissaient, il ne restait que quelques points de détail à vérifier pour boucler son projet. Et quel projet ! Son acharnement était l'aboutissement de plusieurs années de travail. D'un point de vue économique son nouveau procédé de contrôle balistique était une réussite. Brevetée, sa découverte donnerait un avantage certain à l'industrie aéronautique française et européenne.

Larivière repoussa son fauteuil et s'étira. Il se massa la nuque et se frotta les yeux. Il contempla une dernière fois son écran, sortit du programme après avoir fait des copies de sauvegarde et éteignit la machine.

Les locaux de la SOCMEZ étaient déserts. Ses collaborateurs avaient quitté leur clavier dès 17 heures pour le week-end. Les femmes de ménage avaient fait le tour des bureaux, et maintenant, il était seul, hormis Marcel, le gardien de nuit, qui devait être affalé dans sa cabine vitrée au rez-de-chaussée, à feuilleter *L'Equipe* en sirotant un café tiède, avant de se passer un petit porno des familles. Germain Larivière aimait ces moments de solitude pendant lesquels il se retrouvait face à lui-même. Il s'étira de nouveau, fit craquer les jointures de ses doigts et se détendit la nuque par quelques oscillations de la tête.

Il pouvait penser à son week-end.

Il détestait les week-ends, les RTT et les congés d'une manière générale. Quand l'entreprise était passée aux 35 heures, il s'était pris de bec avec le délégué syndical CGT en lui demandant s'il comptait faire ses 35 heures en un mois, parce que lui, Larivière, il les faisait en trois jours.

Généralement, il passait les samedis et dimanches chez lui, à bricoler sur son micro, à bichonner sa collection de maquettes d'avions de chasse, à visionner des films pornos trash et à vider deux ou trois bouteilles de Bordeaux en provenance de la propriété girondine de ses parents. Parfois, il allait tramer dans un bar à travelos et transsexuels, non qu'il consommât, mais il aimait côtoyer ces grandes folles, suceuses gloutonnes de pine. Une fois seulement, il avait accepté les avances d'une grande blonde, genre clone approximatif de Marilyn Monrœ, outrageusement maquillée et parfumée à l'ersatz de N° 5 de Chanel. Le trans avait une poitrine hormonée superbe et une queue droite et vigoureuse -digne de Rocco Siffredi ! – dissimulée sous sa robe fourreau. Germain l'avait sucé du bout des lèvres ; en retour, la Marilyn de carnaval l'avait pompé savamment et ils s'étaient enculés à tour de rôle. L'expérience n'avait pas été concluante et il ne l'avait pas renouvelée, excepté de temps à autre pour se laisser tailler une pipe, les homos étant d'excellents fellateurs.

D'autres fois, il se faisait voyeur de putes des Maréchaux ou du bois de Boulogne. Il payait, et les filles le laissaient mater tout son soûl leurs ébats sordides avec des clients miteux – des *biteux*, comme les avait baptisés une pute – qu'elles épongeaient en deux coups les grosses.

Enfin, tout cela était des divertissements sans plaisir réel. Il se masturbait un coup sans conviction, juste pour dégorger son triste bigorneau, mais vraiment, ce n'était pas le pied.

Le prochain week-end, il n'aurait pas à perdre son temps dans ces lieux de débauche. May Li lui avait envoyé un E-mail qui annonçait qu'elle lui avait préparé une petite fête. Germain savait ce que cela signifiait et il était impatient de se lancer dans une nouvelle expérience. Il ne doutait pas que la Tigresse ferait bien les choses. Cette femme l'avait révélé à lui-même. Jusqu'à sa rencontre avec la superbe Chinoise, il n'avait connu que des expériences minables, sans intérêt. May Li avait su réveiller ses pulsions profondes, elle lui avait fait découvrir de terribles choses enfouies dans son corps et son esprit. Il en était à la fois heureux et effrayé, mais il ne pouvait plus se passer de ces séances sulfureuses et enivrantes. Demain – il en était sûr – il connaîtrait un grand moment de jubilation extatique.

Rasséréné par cette perspective, Germain Larivière repoussa son fauteuil et se leva. Il rangea son bureau afin de le retrouver en ordre lundi matin et enfila son imperméable. Il éteignit sa lampe de bureau et sortit de la pièce. L'ascenseur l'amena au rez-de-chaussée, dans le vaste hall d'accueil où le gardien effectuait sa ronde.

— Bonsoir, Monsieur Larivière.

— Bonsoir, Marcel, répondit Germain Larivière.

— La semaine est finie ? Vous êtes toujours le dernier à partir... enfin pas tout à fait... Monsieur Berthaud est encore là. Remarquez, c'est normal pour un Président.

— Eh oui, Marcel, la semaine est finie. Bonne nuit et bon week-end !

Larivière se dirigea vers la grande entrée vitrée.

— Dites, Monsieur Larivière...

— Oui ?...

L'ingénieur stoppa et se retourna vers le gros homme à moustache épaisse qui s'approcha de lui. Marcel était le prototype du prolo français. Ancien ouvrier métallurgiste reconverti dans le gardiennage, il était râleur, hâbleur, fumeur, et buveur. Son physique à la Falstaff impressionnait les employés de la boîte, et certaines mauvaises langues l'accréditaient de conquêtes féminines dans les rangs des secrétaires, et même des techniciennes bégueules de la SOCMEZ. Il est vrai que son allure de dur, sa gouaille et ses manières de soudard, pouvaient en faire mouiller intempestivement quelques-unes lassées des bonnes manières de leurs maris ou amants réguliers diplômés Bac + 4. On ne prête qu'aux riches et l'éventualité de ces fredaines sexuelles intra entreprise était du domaine du possible. C'était du moins ce dont Germain était convaincu.

— Dites-moi, Monsieur Larivière répéta Marcel quand il fut à la hauteur de l'ingénieur, je tenais à vous remercier pour...

— Ce n'est rien, Marcel... je connais la vie.

— Tout de même, vous avez été chic avec moi... Je risquais ma place. J'ai trois gosses à nourrir, sans compter ma femme qui mange comme trois, et les crédits qui courent...

D'un geste de la main, Larivière mit un terme à l'épanchement obséquieux du gardien. Pour lui, l'affaire était oubliée et sans conséquence. Il n'avait jamais eu l'intention de dénoncer la petite manie de Marcel qui occupait une partie de sa nuit à exciter son imagination sur des DVD pornos. Un soir, Larivière l'avait surpris dans sa cage de verre totalement fasciné par les gémissements et les torsions de cul d'une petite Noire en train de se faire enfiler en double prise simultanée par deux blacks montés comme des étalons. Marcel avait bondi de son siège comme un diable hors de sa boîte lorsque Germain était entré dans son poste de travail. Le gardien était devenu livide, à la limite de l'infarctus ou de l'apoplexie. L'ingénieur avait souri et avait plaisanté avec un commentaire sur la double défonce anale et vaginale qu'il compara à l'association du sabre et du goupillon baisant la République.

Depuis cet incident, Marcel se sentait redevable envers l'ingénieur. Ce dernier n'avait jamais vendu la mèche, mais en plus, il ne lui avait fait aucune

remontrance moralisatrice ou remarque désobligeante. Bien au contraire, Larivière semblait lui porter quelque intérêt et sympathie, comme si cette histoire les avait rapprochés. Avant, il disait à peine bonsoir ; après, il n'était pas rare qu'il s'arrêtât à la loge pour discuter quelques minutes de tout et de rien, et même de cul.

Larivière posa une main sur la barre de la porte vitrée. Il la poussa et stoppa subitement son geste. Il se tourna vers le gardien.

— Dites, Marcel, vous m'avez dit que le patron est toujours dans son bureau...

— Oui... Il fait des heures sup'.

Marcel appuya sa réponse d'un regard égrillard et ricana.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? s'étonna Larivière.

— Ben, il est avec sa secrétaire, miss Kerr... Il est encore dur à la tâche, le vieux. Et j'ai pu vous dire que la mère Kerr, c'en est une bonne.

— Comment vous savez ça ? Vous l'avez essayée ?

— Oh, non ! Notez que ça ne me déplairait pas. Mais ça n'empêche, je sais que la Kerr est plus efficace devant une queue que devant son ordinateur.

Après deux secondes de pause oratoire, Marcel prit un air mystérieux de conspirateur et se pencha vers Larivière.

— Je sais que vous pouvez garder un secret, monsieur Larivière. Figurez-vous que je les ai vus...

— Vous les avez vus ? Sacré Marcel ! Et comment avez-vous fait ?

— Vous voulez que je vous montre ?

Larivière hésita.

— Il n'y a aucun risque, le rassura le gardien. J'ai une combine pour les voir sans me faire repérer.

Effectivement, le risque était nul. Marcel conduisit Larivière dans une pièce située dans une aile désaffectée du bâtiment en U de la SOCMEZ. La pièce, un bureau inoccupé depuis des mois, était bouclée et servait de débarras, mais le gardien avait un passepartout... De là, on avait une vue plongeante sur le bureau de Berthaut...

— Nom de Dieu ! s'extasia Larivière. Sacré Marcel ! Vous êtes un drôle de petit futé.

Tapis dans l'obscurité, les deux hommes eurent le plaisir de découvrir une face cachée de leur patron. Le grand ponton de la SOCMEZ avait tombé le pantalon et, les mains en appui sur son bureau, le buste fléchi, les jambes écartées, offrait son cul aux léchouilles de sa secrétaire agenouillée derrière lui. Les deux voyeurs ne distinguaient pas le visage de l'homme, mais les tressaillements de son corps laissaient supposer qu'il éprouvait un grand plaisir. D'une main, la secrétaire flattait les bourses et la verge. La poitrine

hors du soutien-gorge, en slip, elle s'activait de la langue qu'elle dardait entre les fesses de Berthaut.

— Je savais qu'il aimait les lèches-bottes, commenta Larivière, mais je vois qu'il apprécie aussi les lèches-culs...

— Ouais... j'en connais quelques-uns qui ne se feraient pas prier pour être à la place de miss Francine Kerr. Une belle gonzesse, n'est-ce pas ?

Larivière ne répondit pas. Le couple avait changé de pratique. Berthaut s'était retourné et avait enfourné d'un coup sa queue dans la bouche de la femme. Il tenait fermement sa chevelure et impulsait de vigoureux mouvements de va-et-vient à la tête. La bite s'enfonçait jusqu'au tréfonds de la gorge. Francine Kerr semblait apprécier modérément ces coups de piston violents dont elle ne pouvait contrôler la pénétration. La bouche pleine, ayant à peine le temps de respirer, l'air lui manquait. Berthaut s'en foutait et accélérail le mouvement. Il semblait jubiler à voir suffoquer sa partenaire dont les yeux écarquillés et la face congestionnée révélaient son degré de saturation.

— Il va l'étouffer, s'inquiéta Larivière.

— Pensez donc ! Il sait ce qu'il fait, le rassura Marcel.

Berthaut s'excitait comme un dément. Sa poigne enserrant la chevelure brune, il redoublait les assauts. Au bord de l'étouffement, Francine Kerr tentait de happer une goulée d'air entre deux coups. Sa salive coulait sur son menton, ses seins ballottaient au rythme rapide imposé par l'homme. Puis, soudain, Berthaut dégagea sa queue – une belle bite au gland épais et gonflé, nota Larivière. Enfin libérée, la femme inspira une longue bouffée d'air. Elle se laissa glisser sur le sol et resta allongée sur le dos, les yeux fermés, à reprendre sa respiration. Berthaut se plaça au-dessus d'elle, à la hauteur de son visage et se branla vigoureusement. En quelques secondes, il éjacula. Des gouttelettes de semence, aussitôt suivies par une coulée dense de sperme liquoreux, jaillirent et tombèrent sur les joues, les yeux et les lèvres de Francine Kerr. L'homme secoua négligemment sa queue. Mais il n'en avait pas fini : il saisit sa partenaire par un bras et la contraignit à se redresser pour placer sa verge à la hauteur de sa bouche, afin qu'aucune goutte du patrimonial sperme ne se perde.

— Pas déçu ? demanda Marcel.

— Non... pas déçu, concéda Larivière.

Il ressentait plutôt un malaise indéfinissable. Berthaut était son patron, un patron qu'il appréciait pour ses compétences de manager et qu'il respectait autant qu'il le craignait. Le spectacle dont il avait été témoin modifiait l'image qu'il en avait. Dorénavant, il ne pourrait plus le voir sans qu'interfère le souvenir de cette scène digne d'un mauvais film porno.

En définitive, se dit Larivière, Berthaut ne vaut pas mieux que moi. Il profite de son fric pour assouvir ses bas instincts, pourquoi ne profiterais-je

pas de mon travail pour satisfaire les miens ?

CHAPITRE XI



Minh buvait son thé vert à petites gorgées sans en apprécier l'amertume. Assis dans son fauteuil, les jambes étendues, il ressassait les derniers événements qui l'avaient amené à passer 24 heures de garde à vue dans les locaux de la BRP et à échapper de peu à la mise en examen pour proxénétisme par un juge d'instruction.

Sans avoir en main le moindre début de preuve, il soupçonnait May Li d'être à l'origine de ses ennuis. De toute façon, La Tigresse lui avait enlevé Bin et Foa. Ne serait-ce que pour cela, il lui vouait une haine féroce. Il connaissait également son ambition qui la poussait à vouloir l'évincer de son titre de Maître de l'Encens du Tigre de Jade. À l'idée que cette salope pouvait réussir à le mettre sur la touche, il serra instinctivement sa tasse de porcelaine qui se brisa net. Minh essuya sa main sur le pan de son kimono et sourit en songeant que cela était un bon présage : il briserait la Tigresse comme cette tasse. Une tigresse de papier, voilà ce qu'elle était, se dit-il, en parodiant les paroles du Président Mao Zedong qui qualifiait l'Impérialisme américain de tigre de papier.

La comparaison était belle, mais il n'oubliait pas que l'Empire américain était toujours puissant et que Mao ne faisait plus recette en Chine, sinon en tant que momie dans son mausolée de verre. Minh en conclut qu'il devait agir vite pour éliminer May Li et reconquérir la confiance des Frères Célestes.

Un des Frères avait reçu Minh la veille. Le représentant du Grand Maître du Tigre de Jade venait de Hong-Kong, faisait escale à Paris et repartait le lendemain pour Londres. Il avait pris le temps de le rencontrer comme il le

faisait régulièrement. Cependant, cette fois, il ne s'agissait pas d'une simple réunion de routine. Le Frère était bien informé de ses problèmes et ne cacha pas ses inquiétudes. Minh comprit qu'il devait reprendre la main et donner des gages de son efficacité dans la conduite de la branche française du Tigre de Jade, s'il ne voulait pas finir en cadavre coulé dans le béton. Car, à l'inverse des entreprises normales, la société du Tigre de Jade ne pratiquait pas le licenciement de ses cadres. Il n'y avait ni indemnités, ni stocks option, ni retraite dorée, tout juste avait-on droit à une gratification en plomb de 9 mm Parabellum. Donc pas question de perdre du temps. Une satisfaction quand même : il avait convaincu le Frère de lui confier l'exécution de la Longue Marche, une livraison importante de drogue. Il savait que May Li serait furieuse et cela le réjouissait. C'était surtout un moyen de lui montrer qu'il était encore en selle.

Minh se leva d'un bond quand le timbre de la sonnette de la porte d'entrée tinta trois fois brièvement. Il traversa le salon aussi rapidement que le permettaient ses courtes jambes et ouvrit.

Trois hommes se tenaient sur le seuil. Ils étaient tous trois Asiatiques. Crâne rasé, lunettes noires, celui qui était au centre avait la corpulence d'un sumo. Minh le salua sous le nom de Li Po. À ses côtés, les deux autres hommes paraissaient fluets dans leur costume noir, mais ils n'avaient rien de gringalets et leur stature laissait supposer qu'ils s'entraînaient régulièrement pour maintenir leur forme physique. Zhu De et Ku Kang étaient de redoutables bretteurs experts dans l'Art de la boxe traditionnelle.

Un large sourire illumina le visage du gros Minh qui les invita à entrer. Sans un mot, les trois invités se calèrent sur le sofa. Placé en face d'eux, Minh se sentit soudain rassuré et confiant en l'avenir. Ces trois hommes détestaient May Li qu'ils considéraient comme une intrigante nuisible pour Le Tigre de Jade. Déterminés à la combattre, ils avaient accepté sans hésiter de collaborer avec Minh. Ces trois lascars étaient des fidèles sur lesquels il pouvait compter pour remonter la pente.

Minh leur exposa ses intentions : dans un premier temps, pas question de s'en prendre directement à la Tigresse dont il savait qu'elle avait des appuis chez certains des Frères Célestes de Hong-Kong. En revanche, il avait l'intention de conduire à terme l'opération de La Longue Marche, une livraison importante de drogue en provenance du Sud-est asiatique. Par ailleurs, il voulait reprendre la main sur la prostitution. L'affaire de la rue Nationale avait été un sale coup. Il voulait se venger. Il voulait faire payer ceux qui l'avaient humilié comme un vulgaire délinquant. Quand il aurait démontré que sa force de frappe et de nuisance était toujours intacte, après seulement, il s'occuperait de May Li.

Ses trois acolytes opinèrent du bonnet lorsque Minh leur fixa les objectifs et répartit les tâches. En bons soldats du Tigre de Jade, ils respectaient la hiérarchie des valeurs et obéissaient sans discuter.

À 20 heures précises, Corentin grimpait quatre à quatre les deux étages qui conduisaient à l'appartement de Magali Lee. Situé rue Gérard, une voie paisible de la Butte aux Cailles, l'immeuble était une maison ancienne restaurée. Autrefois populaire, le quartier avait été conquis à coups d'euros par les fameux bobos – bourgeois bohèmes – qui eux-mêmes pestaient contre la spéculation immobilière dont la spirale infernale favorisait l'arrivée des BTT, – bourgeois terre à terre.

Corentin n'avait cure de savoir à laquelle des deux catégories émergeait Magali. La belle eurasienne aurait pu habiter dans un bidonville, notre homme ne s'en serait pas ému. Sa seule présence dans un quelconque lieu en aurait fait un palais. Alors, La Butte aux Cailles ou ailleurs...

Magali accueillit son invité en robe de soie noire moulante. Elle le fit entrer dans son salon meublé sobrement d'un sofa, d'une table basse en verre fumé, d'une bibliothèque et d'un équipement hi-fi audiovisuel installé dans un meuble en bois clair. La pièce était étroite, éclairée par une fenêtre voilée d'un rideau de tulle translucide.

Le premier quart d'heure fut consacré à une conversation banale autour d'un verre de Porto.

Au deuxième quart d'heure, Corentin parla de son boulot et Magali du sien. Puis, Corentin proposa d'aller dîner Au Temps des Cerises, un restaurant du quartier. Magali fit une contre-proposition qui emporta la totale adhésion de Corentin : « Dînons plutôt ici, j'ai préparé un petit repas simple. »

Ensuite, il se passa ce qu'il devait se passer.

Cela se produisit très naturellement puisque l'homme et la femme, majeurs, responsables et consentants, n'étaient pas dupes des sentiments qui les réunissaient.

Il y eut d'abord des échanges de regards et de sourires explicites aussi délicats que des caresses. Bien plus clairement que des mots, les corps exprimaient leur soif de contact par un langage délicieusement subtil. L'atmosphère se chargea d'ondes érotiques diffuses mais intenses qui exacerbèrent les cœurs et les épidermes.

Magali se leva et se dirigea vers la cuisine. Corentin la suivit. Tout en préparant le repas, Magali parlait de trivialité culinaire, et Corentin lui répondait superficiellement, obnubilé qu'il était par le mouvement de ses mains fines, la chute de ses reins et le galbe de ses jambes.

— J'espère que vous allez aimer, fit Magali. J'ai fait simple : rouleaux de printemps, truites aux amandes et sorbet.

Elle se retourna dans un élégant mouvement qui fit onduler sa chevelure brune. Les mains et le bas des reins en appui contre le bord du plan de travail,

elle souriait dans une attitude détendue, disponible – d’offrande, même.

Corentin restait immobile face à elle, il contemplait son visage d’un ovale parfait, ses yeux noirs lumineux dessinés en amande et ses lèvres sensuelles entrouvertes. Le parfum de la dame en noir, subtil composé de senteurs douces et poivrées, agit sur ses sens comme un déclencheur. Il posa ses mains sur les hanches de Magali et, à travers le fin tissu de la robe, ressentit la chaleur de son corps en même temps qu’un léger tressaillement d’abandon. D’une légère pression des doigts, il attira Magali contre lui. La femme se laissa aller contre la poitrine puissante de l’homme dont elle sentait le désir ardent. Sa bouche accueillit la langue de Corentin et elle répondit fougueusement au baiser de feu qui, telle une étincelle projetée sur de l’herbe sèche, embrasa tout son être.

Les deux amants s’enlacèrent et s’embrassèrent longuement, s’enivrant mutuellement des vagues d’excitation qui irradiaient leur chair et les cognaient au ventre avec fureur. Les deux corps étroitement collés se découvraient, s’échauffaient, s’épousaient dans une volupté nouvelle et intense.

Après quelques minutes, il leur fut impossible de rompre l’enchantement charnel qui les possédait corps et âme. Le feu allumé prit de l’ampleur, et loin de vouloir l’éteindre ou le contraindre, l’homme et la femme n’avaient qu’une envie : qu’il les dévore rageusement, qu’il transforme le minerai brut de leur désir naissant en pur plaisir d’acier !

Magali entraîna Corentin dans la chambre.

D’un geste fluide, Magali fit glisser la fermeture Eclair de sa robe, dégagea ses épaules, et, d’une ondulation sensuelle du bassin, se départit de son mince vêtement qui tomba sur le sol avec un léger bruissement soyeux.

Elle était nue et sa nudité flamboyante éblouit Corentin. Dieu, qu’elle était somptueuse et désirable ! Son corps semblait avoir été sculpté par Praxitèle selon les canons de l’éternelle beauté olympienne. Ses seins majestueux, ni lourds, ni imposants, étaient harmonieusement proportionnés à sa stature. Ils étaient fiers, orgueilleux, d’une plastique naturelle idéale. Des seins de Madone et d’hétaïre, tout à la fois. Des seins qui appellent la luxure et la tendresse dans un même élan. Les mamelons colorés d’un brun discret pointaient déjà sous l’effet du désir. Entre les hanches, dans la vallée qui prolongeait un ventre plat, luisait la toison de poils noirs sous lesquels transparaissait la divine fêlure féminine, objet ultime du désir masculin.

Magali fit deux pas vers Corentin. Elle entreprit de le déshabiller. D’abord la chemise qu’elle déboutonna lentement, puis elle défit la ceinture, ouvrit la braguette et fit tomber le pantalon.

Quand il fut nu, elle se colla lascivement contre le torse viril de son partenaire et saisit sa verge bandée et dressée. Corentin posa sa main sous un sein et le caressa, puis il glissa sur la hanche qu’il contourna pour venir palper

la courbe de la croupe. Magali avait un cul magnifique, bombé et ferme. Un de ces culs épanoui et resplendissant, magnifique et éclatant, que l'on a envie de prendre à pleine main et de baiser furieusement.

Le couple se laissa choir sur le lit et s'étreignit avec force baisers et caresses. Corentin en état de suprême excitation refrénait son désir de pénétrer sa partenaire. Mais nom d'une pipe, qu'il en avait envie !

— Allons, allons, mon cher Boris, un peu de patience, moqua Magali qui percevait sa fébrilité coïtale... Je vais t'initier à l'antique art de l'amour chinois. Laisse-moi d'abord goûter la saveur de ta Tige de Jade.

Magali saisit la verge et enveloppa le gland de ses lèvres. Par suctions langoureuses, elle exacerba la sensibilité de la Tête de Tortue – expression par laquelle les Chinois désignaient le gland. Corentin se sentait au bord de l'explosion, il se retint difficilement, et Magali, femme expérimentée, stoppa sa fellation. Elle s'étendit nonchalamment sur le dos, jambes écartées, sa Porte de Corail entrouverte ; Corentin y posa son majeur et en caressa les bords avec la légèreté d'un papillon posé sur un pétale de rose, puis il s'attarda sur le bourgeon gonflé qu'il flatta par petits effleurements circulaires. Dans le même temps, il suçotait tour à tour les mamelons, succulents boutons de chair vive.

Selon la conception chinoise de l'amour, le Yin et le Yang – les principes féminins et masculins – doivent être en parfaite harmonie pour que s'accomplisse l'acte sexuel et qu'il produise ses inestimables bienfaits. Selon ce principe, l'amour physique est considéré comme un remède contre toute sorte de maux. L'homme et la femme qui baisent bien et régulièrement se garantissent une longue vie en excellente santé. Les doctes penseurs de la Chine ancienne donnaient même des recettes pour soigner des petits bobos ; le mal de dos, par exemple, pour lequel il suffit de prendre une femme, de la mettre sur le dos, d'introduire sa Tige de Jade dans la Merveilleuse Porte et de pratiquer alternativement dix séries de cinq coups rapides et dix séries de cinq coups lents, pour que la douleur disparaisse. Ces mêmes penseurs conseillaient à l'homme de varier le choix de ses partenaires afin de stimuler son désir sexuel à un bon niveau.

En l'état avancé de leurs préliminaires, Magali et Corentin étaient à l'évidence en phase : le Pic Vigoureux se dressait dur et ferme et la Ravine de Cinabre ruisselait. L'homme et la femme pouvaient s'unir pour leur bien respectif.

Allongée sur le dos, Magali leva ses jambes écartées et maintint ses genoux à la hauteur de ses seins. Sa Crête de Coq (la vulve) luisait et s'entrouvrait. Corentin y frotta sa Tige de Jade et caressa la Terrasse du Joyau. Magali sentit sa Plaine Sacrée inondée d'un liquide abondant jusqu'à son Vallon Obscur. Alors, Corentin poussa droit sa Tige de Jade dans la Précieuse Porte. Il donna trois coups puissants et rapides, puis il se retira lentement avant de pénétrer à nouveau sa partenaire avec la même lenteur

lascive et poursuivit par des séries alternées de coups rapides et lents. Il s'enfonça ainsi au fond de la Caverne Sacrée et joua sur les Cordes du Luth jusqu'à l'extrême limite de sa jouissance.

Après la position du *Dragon qui s'enroule sur lui-même*, les deux amants se livrèrent aux délices de la position du *Tigre qui bondit*, bien connue des Occidentaux sous le terme de levrette.

Il est vrai qu'au-delà des expressions poétiques et métaphoriques, les manières humaines de s'accoupler ne varient guère d'une civilisation à l'autre, d'une époque à une autre. Position du *Dragon Changeant* ou du *Missionnaire*, celle du *Lapin qui Suce son poil* ou celle de l'*Amazone*, la tradition occidentale en compte trente-six, alors que Maître Tsong-hsuan (VII^e siècle) en dénombre trente dans son ouvrage sur l'Art de la Chambre à Coucher.

En l'occurrence, nos deux amants en expérimentèrent trois : les deux premières précitées et celle des *Canards Volants Renversés* qu'une imagination moyenne n'aura aucune difficulté à visualiser.

Quoique l'art érotique chinois enjoint à l'homme de garder sa semence afin de ne pas disperser les forces de son Yang lors de chaque rapport sexuel, Corentin n'obéit pas à ce précepte. En revanche, il respecta la règle qui impose à l'homme d'attendre que la femme atteigne son orgasme avant de jouir lui-même.

Magali n'était pas de ces femmes qu'il faut besogner des heures avec moult effets de queue avant qu'elles ne galopent dans la plaine de la Grande Félicité. Concentrée sur son plaisir, elle accompagnait, sollicitait et orientait activement les mouvements de son partenaire, selon qu'elle voulait sentir le Pic Vigoureux cogner le fond de sa Caverne de Corail comme un bélier ou qu'elle désirât sentir les frottements de la Tige de Jade sur le seuil de sa Précieuse Porte.

Son partenaire la comblait. Son sexe ruisselait d'un abondant liquide. Portée par la violence de son plaisir comme un navire par la vague et le vent, elle creva les nuages au moment même où Corentin déversait en elle la pluie d'orage de sa semence.

Rassasiés et apaisés, Corentin et Magali restèrent de longues minutes enlacés et immobiles sur le lit. Allongée sur le flanc, Magali respirait calmement pendant que Corentin admirait les courbes voluptueuses de son corps. Il caressa un sein. La douceur de la peau, la chaleur et l'élasticité de la chair ranimèrent les braises de son désir. La main glissa sur la hanche et s'infiltra dans l'étroit vallon humidifié par la rosée vaginale.

C'était doux et tiède. Corentin ne put résister au désir d'y frotter sa verge amollie. En serré entre les fesses, le membre se revitalisa, gonfla et chercha sa voie. Magali manifesta par un soupir sa satisfaction à sentir la Tête de Tortue forcer le goulet de son cratère obscur et s'enfoncer en elle comme un petit

animal s'enfouissant dans son terrier.

Corentin et Magali passèrent du lit à la table. Les truites étaient froides, mais cela importait peu.

L'interprète parla de sa vie, de son travail. Corentin découvrit une femme qui, en plus d'être belle et sensuelle, était sensible et cultivée. Outre le français et le mandarin, Magali Lee parlait l'anglais, le russe, l'italien et lisait le grec.

— Le grec ? s'étonna Corentin.

— Et pourquoi pas ? Je suis passionnée d'Histoire antique. La Grèce d'Homère, de Périclès et d'Alexandre Le Grand me fascine. C'est le berceau de la Civilisation occidentale où est née la Démocratie, le Rationalisme et la Philosophie – les fondements de la Liberté ! En ces temps d'uniformisation mondialiste, d'obscurantisme religieux résurgent et de sous-culture de masse, il est bon de s'en souvenir et de s'en inspirer.

— La Chine est aussi une grande et très ancienne civilisation qui a donné beaucoup à l'humanité, nota Corentin.

— Assurément, en convint Magali, mais c'était un empire autocratique qui faisait peu de cas de la liberté individuelle et de pensée. La Révolution communiste de 1949 n'a fait que substituer un empereur Rouge à l'empereur Mandchou... Non ! Seul l'Occident a su développer le progrès matériel et l'épanouissement des libertés individuelles et collectives...

— Tu crois vraiment...

— Oui. Bien sûr, cela n'est pas parfait, mais il est indéniable que les apports philosophiques, matériels, scientifiques et technologiques de l'Occident ont été déterminants dans l'histoire de l'humanité, et cela malgré ses erreurs, ses errements et ses crimes... Je ne sais ce que sera l'avenir...

— Démographiquement et économiquement, la Chine et l'Inde ont le vent en poupe.

— Alors, je souhaite qu'elles puisent dans l'inventaire intellectuel de l'Occident – je parle des principes de liberté et de démocratie-avec autant d'ardeur et d'avidité qu'elles le font dans son arsenal de connaissances techniques et scientifiques.

Le policier et l'interprète conversèrent ainsi sur ce sujet et d'autres pendant une partie de la soirée. À 22 heures 10, la sonnerie du téléphone interrompit leur discussion. Magali n'avait pas l'intention de répondre mais décrocha dès que le nom de Charly Cuong s'afficha sur l'écran de son portable.

Charly n'annonça pas d'emblée la raison de son appel. Il lança quelques banalités sur le temps, ses occupations et celles de Magali, puis sans transition, il déclara qu'il avait retrouvé le transfuge du Tigre de Jade. Il expliqua que l'homme – qu'il appelait Wu Li – se cachait et qu'il devait

quitter la France dans la semaine pour une destination secrète. L'ancien adepte du Tigre de Jade acceptait de rencontrer Corentin, mais il voulait une contrepartie : un moyen de quitter la France en sécurité. Charly donna le lieu, le jour et l'heure.

CHAPITRE XII



À 14 heures, Corentin sortit du 36 Quai des Orfèvres. Un ciel bas d'un gris uniforme couvrait la ville. Ce n'était pas triste ; d'ailleurs, tant qu'il ne pleuvait pas, personne à Paris ne prêtait attention à la couleur du ciel. Tout juste remarquait-on au comptoir des bistrots que le temps était de saison et que la Météo avait pronostiqué du soleil pour le lendemain. Tout allait bien.

Sur le boulevard du Palais et le Pont Saint-Michel, les voitures roulaient au pas et les passants défilaient sur les trottoirs en flot continu.

Corentin se dirigea vers la Place Saint-André-des-Arts d'un pas alerte. Le policier éprouvait un vif sentiment d'euphorie en songeant qu'il allait retrouver Magali. Il ne s'agissait pas d'un rendez-vous galant, mais cela n'affectait pas son plaisir. Il se trouvait seulement que l'interprète avait proposé à Corentin de l'accompagner chez le transfuge du Tigre de Jade. Le policier avait accepté avec empressement et s'était organisé pour éviter que Géraldine ou Mémé ne soit de la partie. Après l'interrogatoire, il sera sans doute possible d'aller prendre un verre chez elle ou chez moi, supputait

Corentin.

Magali l'attendait devant un crème. Pour les circonstances, elle avait attaché sa chevelure en un sobre chignon et son visage était exempt de tout maquillage. Elle portait un jeans noir et un blouson de cuir fauve sur un pull à col rasant.

Ils discutèrent quelques minutes. Magali semblait distante et peu loquace. À peine avait-elle répondu du bout des lèvres au baiser tendre de Corentin. Ce dernier s'inquiéta :

— Tu n'as pas l'air en forme, aujourd'hui...

— Si. Tout va bien.

— Je te trouve bizarre.

— Non, non... je suis comme d'habitude. On y va ?

Wu Li se terrait à Montrouge. Sa planque était située dans une ruelle pavée bordée de petits pavillons ternes cernés de jardins.

Le quartier était tranquille, figé dans un calme provincial, vieillot et suranné. Les bicoques étaient sans prétention ; construites dans les années 50, en un temps où le prix du foncier de la banlieue était dérisoire, elles témoignaient d'une époque révolue, celle où les petites gens pouvaient encore se payer un lopin de campagne aux portes de Paris.

On imaginait fort bien des couples de retraités calfeutrés derrière les fenêtres à rideau de mousseline, assis devant leur poste de télévision, priant le ciel de les protéger d'une expropriation.

Le déserteur du Tigre de Jade se planquait dans une modeste maison au toit de tuiles rouges et à la façade recouverte d'un crépi lépreux. Elle comportait un étage et un sous-sol. Entre la grille de la rue et la maison s'étendaient quelques mètres carrés de pelouse agrémentés d'un rosier malade et de deux arbrisseaux chétifs. Une étroite allée en ciment fendillé conduisait aux trois marches d'un perron abrité par une verrière crasseuse.

Corentin tira la chaînette d'une antique clochette dont le *ding dong ding* ne manquait pas de ranimer la nostalgie d'un passé sans digicode.

— Etrange planque pour un ex-mafioso chinois, nota Corentin.

— Pourquoi ? s'étonna Magali.

— Eh bien, l'endroit ne semble pas très animé. Ici, derrière les croisées des yeux scrutent la rue ; la nouvelle tête inconnue doit être immédiatement repérée.

— Je ne pense pas qu'il sorte souvent.

— Hum... De toute façon, il ne devait pas avoir d'autre possibilité de planque.

Une vieille femme asiatique leva un pan de rideau de la porte vitrée et observa les deux visiteurs. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle

n'apparaisse sur le perron. Elle trottina jusqu'à la grille d'entrée et prit quelques instants pour débloquer la serrure grippée.

Menue et ridée, sans doute d'un âge canonique, elle s'activait avec des gestes nerveux.

Magali lui adressa quelques mots en chinois. La vieille répondit brièvement en inclinant le buste.

— Qu'a-t-elle dit ? s'enquit Corentin.

— Je nous ai présentées et elle m'a répondu que Wu nous attendait.

Passé le seuil de la maison, on accédait à un vestibule au sol couvert de carreaux octogonaux en faïence jaune et noir. La cuisine se trouvait sur la droite. Une casserole d'eau bouillait sur une cuisinière qui avait dû être installée lors de la construction de la maison. Dans la salle à manger située à gauche, un buffet massif de style Henri III et une table recouverte d'une toile cirée dévoraient une grande partie de l'espace. Un pot de fleur à motifs chinois posé sur un napperon de dentelle trônait au centre de la table.

La vieille dame invita les deux visiteurs à la suivre dans le salon qui se trouvait sur l'arrière du pavillon.

Assis dans un fauteuil, le regard perdu sur un minuscule jardin enclos d'un mur en parpaings, un homme fumait une cigarette. À l'entrée de Corentin et de Magali, il interrompit sa contemplation et se leva. De type asiatique, petit et sec, le teint cuivré et le cheveu noir et gras, il paraissait fatigué. Le policier évalua qu'il devait avoir la cinquantaine, peut-être plus, peut-être moins, tant il était difficile de donner un âge à ce visage lisse aux paupières tombantes et à la bouche façonnée par une moue grave.

Corentin et Magali se présentèrent. La vieille femme se retira en refermant la porte du salon. Wu li se rassit et indiqua deux fauteuils de velours marron aux accoudoirs usés.

L'homme resta silencieux. Ses yeux noirs sans expression particulière fixaient Corentin avec cependant une attention soutenue. Le policier rompit le silence :

— Monsieur Wu Li, je vous remercie de la confiance que vous nous accordez en acceptant de nous parler.

L'homme fit un imperceptible signe de tête et cligna des paupières pour signifier qu'il appréciait le remerciement sans pour autant apprécier la situation.

— Vous vivez ici depuis combien de temps ? demanda Corentin.

— Depuis quinze jours. Comme vous le savez, je suis en danger. Ici, chez ma vieille tante, je suis en sécurité... En tout cas, pour le moment.

Wu Li s'exprimait parfaitement en français avec un léger accent nasillard. Il tapota nerveusement sa cigarette au-dessus d'un cendrier triangulaire dédié à la publicité de la Société RICARD. Il tira une brève bouffée de sa cibiche et

reprit :

— Ceux qui me recherchent veulent ma mort. Ils sont puissants et je ne pourrai rester ici indéfiniment. Un jour ou l'autre, ils retrouveront ma trace.

— Il s'agit des hommes du Tigre de Jade ?

À l'évocation de la triade, les doigts du Chinois se crispèrent sur son mégot. C'était irrationnel, mais il ne pouvait entendre ce nom sans frémir, comme si le seul fait de le prononcer le mettait en présence de cette entité maléfique.

— Oui, c'est le Tigre, répondit-il enfin. Je dois quitter la France au plus vite.

— Pour aller où ?

— N'importe où... Peut-être au Japon ou aux Etats-Unis. J'attends une occasion, mais dans ma situation, les amis se font rares.

— Vous n'avez pas de famille qui puisse vous épauler ? s'enquit Magali.

Wu Li secoua la tête énergiquement.

— En Chine, oui. En France, à part ma tante, je n'ai personne. Je suis divorcé, ma femme et ma fille vivent à Toulouse. Je n'ai pas de contact avec elles et cela est préférable, surtout actuellement...

— Je comprends, fit Corentin. Comment en êtes-vous arrivé là ?

La question plongea le Chinois dans une sombre réflexion qui le ramenait une quinzaine d'années dans son passé.

Il était originaire d'une petite ville du sud de la Chine où il avait vu le jour quarante-six ans auparavant. Son père, membre du Parti Communiste, avait participé à la Révolution Culturelle et avait travaillé dans une usine de métallurgie, sa mère était également ouvrière dans une usine de textile. À dix-huit ans, il devint docker dans le port de Shanghai.

— C'est là, expliqua Wu Li que j'ai eu mes premiers contacts avec des membres du Tigre de Jade qui contrôlait une partie du trafic illégal de la zone portuaire. J'ai d'abord rendu des petits services sans savoir que je travaillais pour le Tigre. Un jour, je me suis fait prendre avec de la marchandise volée. J'ai été arrêté, interrogé, puis relâché. Le policier qui m'a interrogé appartenait au Tigre – je l'ai su plus tard – et il avait reçu l'ordre de laisser tomber mon affaire. Quelques jours plus tard, deux amis m'ont proposé de devenir membre de la société secrète. Dès lors, j'ai participé directement aux affaires du Tigre.

— Pourquoi et quand êtes-vous venu en France ? demanda Corentin.

— Je suis venu pour gagner de l'argent. Il y a douze ans que je suis ici. J'ai travaillé dans des restaurants et puis j'ai ouvert une petite affaire d'import-export. Le Tigre de Jade m'a prêté la mise de départ.

— Et ensuite, ça a mal tourné ?

— Oui... très mal... soupira Wu Li qui manifestement n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. J'ai remboursé, mais Le Tigre a exigé une participation plus importante aux bénéfices. J'ai traficoté de mon côté... Un de mes employés m'a balancé. J'ai eu de la chance de l'apprendre à temps... j'ai filé, mais je n'ai plus rien et je risque ma tête.

Corentin jugea qu'il était temps d'aborder le fond de l'affaire.

— Ecoutez, monsieur Wu Li, fit-il, j'ai peut-être la possibilité de vous aider à sortir de cette impasse.

Seulement, pour que je puisse convaincre mes supérieurs, il faut que je leur explique que vous nous avez fourni des informations déterminantes.

Wu Li acquiesça d'un hochement de tête.

— D'abord, embraya Corentin, qui sont les hommes qui vous menacent ?

Le Chinois tritura son briquet en silence. Ce n'était pas les scrupules qui le retenaient, mais il se demandait jusqu'où il pouvait avoir confiance en ce policier. Peut-être le laisserait-il tomber après avoir obtenu ce qu'il souhaitait ? Cependant, il n'avait pas le choix ; il devait parler, c'était le seul moyen à sa disposition pour se débarrasser de ses ennemis. Pendant qu'ils seraient aux prises avec la Police, ils auraient moins de temps pour s'occuper de lui. En revanche quand ils apprendraient qu'il les avait donnés, ils deviendraient fous furieux. D'une façon ou d'une autre, il était grillé, alors autant prendre les devants et balancer.

Wu Li expulsa une longue bouffée de fumée bleue tout en parlant :

— La tête du Tigre de Jade est à Taiwan. Je ne connais pas les dirigeants. On les appelle les Frères Célestes. Je sais seulement que ce sont des hommes très puissants qui cachent leurs activités illégales sous le couvert de sociétés qui ont pignon sur rue. En France, les responsables de la triade ont aussi des couvertures légales. Je ne les connais pas tous...

— Quel était votre statut ?

— J'étais un *Bâton Rouge* aussi nommé *Glaive de Justice*, c'est-à-dire un homme de main. Pendant un temps, j'étais chargé de la garde rapprochée d'un des grands chefs, Minh.

— Le Gros Minh ? se fit préciser Corentin.

— Oui, c'est ainsi qu'on le surnomme. Je vois que vous le connaissez déjà.

— Un peu... Pourriez-vous m'en dire plus à son sujet ?

— Je sais qu'il contrôle les putes. Mais je sais aussi qu'il est actuellement mal vu par ses supérieurs. Les Frères Célestes lui reprochent son manque d'autorité sur les filles et quelques erreurs qui ont coûté cher au Tigre français. Ils considèrent que le Gros Minh s'est amolli. Faut dire qu'il a des ennemis à l'intérieur même de la société, en particulier une femme qui vise le sommet de la pyramide. On la surnomme La Tigresse.

— Avec un tel surnom, elle ne doit pas être tendre, commenta Corentin. Vous connaissez son identité ?

— Non, répondit Wu Li avec une pointe de regret. Je ne connais pas son nom. Je l'ai vue plusieurs fois, notamment lors de mon initiation.

— Pouvez-vous la décrire ?

— C'est une très belle femme, grande pour une Chinoise, toujours habillée avec élégance. Elle doit avoir une trentaine d'années... Si vous la voyiez, vous la remarqueriez sûrement.

— Je l'ai peut-être déjà vue, constata Corentin.

Le policier se souvenait de la Chinoise qui avait rendu visite à Minh alors qu'il planquait devant son immeuble. Wu Li poursuivit sa description :

— Comme vous le dites : elle n'est pas tendre. Je l'ai vue corriger une fille avec toute la sauvagerie du pire maquereau. Une autre fois, j'ai assisté à une scène terrible : elle a elle-même battu à mort un frère, un pauvre type, qui avait eu la malchance de se faire repérer par la brigade des stup's. Je sais – mais je n'en ai pas la preuve – qu'elle a abattu ou fait abattre une fille qui travaillait dans un bordel du XIIIème, ainsi que l'homme qui voulait fuir avec elle.

— Sue Young et François Lai ? suggéra le policier.

— Peut-être... Je n'en sais rien. Je sais que la fille travaillait pour le Gros Minh dans un de ses établissements. La Tigresse savait ce qu'elle faisait en mordant sur les affaires de Minh : elle voulait démontrer qu'elle prenait les choses en main et mettre Minh en difficulté.

— Quel sont son statut et son rôle dans la triade du Tigre ?

Wu Li cogita quelques instants en contemplant le bout incandescent de sa cigarette. Il toussota avant de répondre :

— Je n'en ai pas d'idée précise. Je sais qu'elle est très appréciée des Frères Célestes. Elle est très active. Je pense qu'elle a pour mission de reprendre en main l'organisation du Tigre et de développer ses activités.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Une intuition partagée par certains membres du Tigre. La Tigresse se mêle de tout : prostitution, racket, drogue... avec, semble-t-il, l'aval des Frères Célestes.

— Et le Gros Minh, comment réagit-il ?

— À mon avis, il a perdu une partie de ses appuis dans la triade. Ceux qui le soutiennent sont de moins en moins nombreux. Ils sentent le vent tourner et ils ne veulent pas tomber avec lui...

Wu Li s'interrompt et fronça les sourcils. D'un ton désabusé, il reprit :

— D'ailleurs, mon affaire est en partie un moyen de démontrer que Minh ne tient pas ses troupes. La tigresse s'est emparée de mon cas pour faire un

exemple et montrer aux Frères Célestes que Minh est out...

Corentin opina du bonnet. Il n'était pas surpris par ce que lui apprenait Wu Li. Le Tigre de Jade, comme toute organisation humaine, était le lieu d'une lutte de pouvoir acharnée. Le combat de la Tigresse contre le Gros Minh était exemplaire. Mais ce n'était pas le problème du policier.

Wu Li semblait fasciné et terrorisé par la Tigresse dont il continua à parler :

— C'est une femme cruelle et insensible. Si elle réussit à prendre le contrôle du Tigre – et elle réussira ! – celui-ci régnera en maître dans la jungle de Chinatown.

Corentin fit une moue dubitative. Il n'avait pas l'intention de la laisser mener son affaire à bien. Face au scepticisme du policier, Wu Li insista :

— Méfiez-vous d'elle, Commandant, elle a beaucoup de pouvoir et ne se laissera pas prendre sans mordre et griffer. Dans la triade, elle a des inconditionnels prêts à se battre jusqu'à la mort pour elle. Et ce n'est pas une clause de style. Nous autres Asiatiques, nous n'avons pas la même approche de la vie et de la mort que les Occidentaux. Vous autres, Occidentaux, considérez nos sociétés secrètes avec vos yeux et vos valeurs d'Européens, vous y voyez de simples organisations criminelles de type mafia ou pis, des gadgets folkloriques. Mais elles sont bien plus... Le Tigre de Jade n'est pas né d'hier, il existait déjà au dix-neuvième siècle. Il a combattu la dynastie Mandchoue, il s'est aguerri aux cours de répressions féroces. Le pouvoir communiste lui a porté de rudes coups, mais il n'est jamais mort. Aujourd'hui, il est plus fort que jamais à Hong-Kong et à Taiwan. Ses ramifications s'étendent dans toutes les couches de la société.

Wu Li prit le temps d'allumer une cigarette avant de poursuivre :

— Ses membres vénèrent la Chine Eternelle et ses valeurs. Ils combattent pour l'argent et le pouvoir, mais aussi parce qu'ils sont convaincus que la Chine humiliée autrefois par l'Occident doit retrouver son rang prestigieux. Contrairement au Gros Minh qui est un jouisseur sans idéal, La Tigresse est une farouche nationaliste – c'est d'ailleurs ce qui plaît aux Frères Célestes.

Wu Li écrasa sa cigarette à demi consumée et fixa son regard dans celui du policier qu'il ne sentait pas convaincu. Il jugea bon de donner plus de précisions sur les activités de La Tigresse :

— Deux fois par hasard, je l'ai aperçue dans un restaurant près de l'ambassade de Chine. À chaque fois, elle était en compagnie d'un employé de l'ambassade... Par curiosité, je me suis informé sur l'identité de cet homme... (En bon narrateur, Wu Li ménagea une pause de quelques secondes). Je n'ai pas été surpris : cet homme travaille avec l'attaché militaire. Je pense, sans me tromper, qu'il appartient à un service secret.

Corentin hocha la tête pour montrer qu'il prenait en compte cette information. Toutefois, en son for intérieur, il restait sceptique. Ce que

rapportait Wu Li paraissait énorme. N'exagérait-il pas le pouvoir de La Tigresse, ainsi que celui du Tigre de Jade ? Ne leur attribuait-il pas un rôle sans commune mesure avec la réalité ? Se pouvait-il, qu'en France, existât une telle organisation criminelle sans qu'aucun service de Police ou de contre-espionnage n'en ait connaissance, même rudimentaire ? Cela lui paraissait inconcevable.

— Bien, fit Corentin, vous m'avez donné des informations très intéressantes. Cependant, cela reste très général. J'aimerais en savoir plus sur les activités concrètes du Tigre de Jade.

— Je ne connais pas tout, déclara Wu Li. Je suis un simple soldat...

— Mais bien informé, compléta judicieusement Corentin qui émettait un doute sur la dernière affirmation de son interlocuteur.

— Oui, admit l'indic. Je suis curieux de nature et grand bien m'en fasse. Cependant, l'organisation est très hiérarchisée et cloisonnée. Le secret est le gage absolu de la sécurité, tant à l'égard de l'extérieur qu'à l'intérieur du Tigre. Pour ma part, dans mes fonctions, je n'avais connaissance que du strict nécessaire à l'accomplissement de mes missions...

— Oui... ? relança Corentin devant le silence prolongé de son indic.

— J'ai participé à la sécurité de réunions très spéciales organisées par La Tigresse.

— Du genre ?

— Des parties pour hommes fortunés. La Tigresse a une équipe de filles dressées qui, dit-on, font merveille dans leur domaine. La prostitution de haut vol est son domaine de prédilection. Je sais que ces soirées ont lieu dans un manoir du Val d'Oise. Je pourrais vous y conduire.

Corentin acquiesça et manifesta sa satisfaction par un sourire.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il.

Wu Li pinça ses minces lèvres et plissa les sourcils. Le policier pressentit qu'il avait quelque chose de consistant sur la langue.

— Il y a également la drogue. Ça, c'est un créneau fort juteux. J'ai participé à des livraisons... C'était le Gros Minh qui s'en chargeait. Aujourd'hui, c'est peut-être différent. Il y a des arrivages réguliers... La prochaine livraison devrait avoir lieu dans les huit jours. Son nom de code est Longue Marche. Si le plan n'a pas été modifié, cela se passe toujours de la même manière : la came arrive dans des entrepôts de Villiers sur Marne.

Corentin ne put s'empêcher de manifester sa satisfaction par un petit sifflement.

— Parfait ! fit-il, si tout ce que vous nous avez dit se confirme, nous allons pouvoir agir efficacement. En attendant, je vais vous mettre sous protection. Deux de mes hommes viendront vous chercher et vous conduiront dans un lieu sûr.

— Et après ? s'inquiéta Wu Li.

— Après, si ce que vous nous avez rapporté est exact, nous vous fournirons les moyens de vous faire oublier.

CHAPITRE XIII



Germain Larivière sortit de sa baignoire. Il se frictionna vigoureusement la couenne avec une serviette éponge rouge. Après ce bain prolongé dans une eau chaude et parfumée aux sels minéraux, il se sentait propre et détendu. Dans la glace, il contempla l'image de son corps. Il ne l'aimait pas, ce corps blanc et mollasson. Sa poitrine parsemée de quelques poils frisés, son ventre mou et rondouillard, ses cuisses frêles, le dégoûtaient... Dis, maman, comment tu m'as fait ! j'suis pas beau... S'il avait été une femme, il n'aurait éprouvé aucun désir pour ce type qui le fixait dans le miroir.

« T'es vraiment moche ! » s'apostropha-t-il avec mépris. Par dérision, il prit la pause d'un athlète faisant saillir ses biceps. C'était minable. Les muscles de ses petits bras gonflèrent ridiculement d'un demi-centimètre. Il se caressa le sexe et les couilles, décalotta le gland qu'il observa dans le miroir et lui parla :

« Ce soir, tu vas pouvoir t'en donner à cœur joie, petit galopin ! Tigresse t'a promis des réjouissances dignes de toi : deux petites chattes dociles et

deux petits trous du cul adorables. »

Comme si sa queue avait compris ses paroles, elle se banda légèrement. Du bout des doigts, Larivière se masturba. Sa verge se tendit et se dressa.

« Ah ! Tu en veux, galopin ! Sois patient ! J'espère que tu ne me décevras pas et que tu te montreras à la hauteur. »

D'un revers de la main, il frappa son sexe. Puis il le saisit à la base et le cogna brutalement sur le bord du lavabo.

« Tu banderas, hein ! Tu banderas, hein ! » répéta-t-il en fouettant la faïence de son gland.

À 19 heures, Germain Larivière sortait de chez lui.

Il quitta Paris et s'engagea sur l'autoroute de l'ouest en pestant contre ces connards de banlieusards qui retournaient dans leur clapier après une journée de travail. Les quatre voies étaient saturées. Larivière jetait alternativement des regards affligés sur son compteur qui ne passait pas les 50 km/h et la pendule de bord égrenant inexorablement les minutes. Il n'était pas en retard, mais son impatience le taraudait. Tout l'après-midi, il n'avait pensé qu'à ça : son rendez-vous avec les deux petites garces promises par la Tigresse. Il s'était préparé avec méticulosité, mentalement et physiquement. Il craignait que ses bonnes dispositions s'évanouissent, aussi était-il pressé de se mettre à l'ouvrage.

Les informations le détournèrent brièvement de ses préoccupations. Le journaliste relatait les derniers avatars de la grève des cheminots, commentait des sondages et évoquait le dernier (ou premier) souci des Français : le pouvoir d'achat. Tous ces problèmes -comme ceux du Bangladesh sinistré, mentionnés en deux secondes par le journaliste – étaient à cent lieues du monde de Larivière.

Il quitta l'autoroute et fonça sur une départementale déserte. À 20 heures 25, il traversa un petit village normand endormi, roula deux kilomètres dans la campagne et s'engagea dans une allée bordée de chênes majestueux, qui aboutissait à un portail en fer forgé. Au-delà, traversant un vaste parc, l'allée se prolongeait jusqu'au parvis d'une superbe maison de maître, copie parfaite d'un manoir anglais.

Larivière fut accueilli sur le seuil par May Li en personne. Vêtue d'un tailleur sobre, les cheveux tenus en chignon, à peine maquillée, elle avait l'allure d'une châtelaine austère recevant un invité de marque.

— Bonsoir, Germain, fit-elle d'une voix grave. Voulez-vous vous détendre avant de rencontrer vos petites poupées ? Je vous offre un verre ?

Larivière hésita, puis accepta un whisky. Un peu d'alcool est un stimulant, se dit-il. Dans le salon, il but d'un trait le verre que lui tendit May Li.

— Ne soyez pas nerveux, tout se passera bien, le rassura la Tigresse qui percevait l'anxiété malade de son client. Suivez-moi, je vais vous conduire

sur le lieu des festivités, ajouta-t-elle.

May Li guida Larivière dans un long couloir éclairé par une suite d'appiques murales représentant une main serrant un candélabre. Une douce lumière ocre colorait les murs ornés de gravures équestres du XVII^e siècle.

L'hôtesse indiqua la porte qui fermait le couloir :

— C'est ici, fit-elle en débloquent la serrure.

Elle poussa la porte et s'écarta pour inviter Larivière à entrer. Ce dernier fit deux pas et s'arrêta sur le seuil.

La pièce était vaste. De lourds rideaux de velours sombre masquaient les fenêtres. Deux lampadaires à abat-jour opaque répandaient une lumière tamisée qui laissait une partie de l'espace dans la pénombre. La clarté d'un feu de bois dansait dans une belle cheminée au manteau de granit. Larivière remarqua le lit massif à baldaquin.

— Tout le nécessaire est dans le bahut, indiqua May Li en désignant du regard les portes sculptées d'un meuble ancien en chêne sur lequel étaient disposés deux candélabres à neuf branches se déployant en demi-cercle concentrique de part et d'autre du pied.

Larivière apprécia le décor et l'atmosphère feutrée de la pièce. Il s'y sentit immédiatement à l'aise comme dans sa propre chambre à coucher.

— Très bien, complimenta-t-il.

— Installez-vous, je vous amène vos deux petites poupées.

May Li s'esquiva. Larivière fit le tour de la pièce.

Sa première impression s'estompa et fit place à une sourde sensation de malaise. En examinant plus attentivement le mobilier et la décoration, il découvrit que les pieds du lit étaient sculptés en tête de diable grimaçant, que le tableau suspendu au-dessus de la cheminée était une copie du fameux « cri » de Munch, et sur la table de chevet, il trouva un exemplaire du *Necronomicon* d'Abdul Al-Hazred, l'Arabe dément. La pièce qui lui était d'abord apparue comme une banale chambre à coucher se changea soudain en antre maléfique.

Il s'arrêta devant le bahut. Il ouvrit les portes et examina le matériel. Il en fut satisfait et effrayé tout à la fois. May Li avait tout prévu pour une séance sadomaso épicée, très au-delà de ce qu'il prévoyait de pratiquer. Il s'installa dans un fauteuil. Le whisky lui torturait l'estomac. Il se sentait vaseux, le cœur et l'esprit barbouillés. Puis ces petits troubles s'évanouirent et il se sentit plus fort, plus déterminé. Il patienta à peine quelques minutes.

May Li réapparut. Elle poussa deux jeunes filles devant elle.

— Germain, je vous présente Bin et Foa. Elles sont à vous pour la soirée.

Elle tapota les fesses des deux filles et leur conseilla de bien servir Monsieur Germain. Puis, un sourire d'encouragement aux lèvres, elle salua son client et disparut.

Les deux petites Chinoises se tenaient immobiles, les yeux baissés, près de la porte. Larivière les observa. Elles étaient vêtues en écolière modèle – chemisier blanc fermé au col, jupe plissée bleu marine et socquettes blanches montant à mi-mollet. Il les trouva délicieusement à son goût.

— Approchez ! ordonna-t-il d'un ton autoritaire qui l'étonna lui-même.

Les deux jeunes filles hésitèrent une fraction de seconde, puis avancèrent lentement vers l'homme assis nonchalamment dans le fauteuil. Elles stoppèrent et se figèrent à un mètre. Larivière se pencha, attira Bin à lui et la fit s'asseoir sur l'intérieur de sa cuisse.

— N'ayez pas peur, mes petites poupées. Je ne vais pas vous manger.

Il posa une main sur la cuisse et remonta sous la jupe.

— Tu t'appelles Bin... Quel joli nom... Tiens donc ! Tu n'as pas de culotte, petite vicieuse, s'exclama-t-il, tout émoustillé.

Il prit le bras de Foa et la tira près de lui. Il souleva le devant de sa jupe et s'extasia : « Quel beau petit minou ! ». Sa main remonta vers l'entrejambe et il introduisit l'index dans la vulve. Foa se contracta. « Eh ! Pas de manière avec moi ! » s'écria Larivière. Il fourra profondément son doigt dans la petite fente étroite et chaude. Puis, il ouvrit sa braguette et sortit son sexe. Il bandait déjà et fut tout fier de l'enfourner entre les lèvres de Bin. Il dégrafa le chemisier de Foa, palpa ses petits seins et mordilla les mamelons. Il se sentait en forme, une forme inaccoutumée dont il ne comprenait pas la soudaine apparition. Il n'avait jamais ressenti cette sorte d'euphorie qui montait insidieusement en lui.

Mais qu'importait, l'essentiel n'était-il pas qu'il profite pleinement de ses deux merveilleuses minettes ?

Satisfait par cette première approche, Larivière installa les deux Asiatiques nues sur le lit et se déshabilla pendant qu'elles se livraient sans conviction à des attouchements. Excité, Larivière se glissa entre elles. Il pressa le sein de l'une, frotta sa queue entre les fesses de l'autre, se fit sucer alternativement par les deux petites bouches. Bin et Foa se laissaient manipuler docilement. Les jeux érotiques furent d'abord très classiques. Larivière baisa Bin montée en amazone sur son sexe, tout en gougnotant la chatte de Foa. Ensuite, il leur demanda de se mettre à quatre pattes côte à côte, tête baissée et cul levé. Il admira les foufounes offertes et les brouta avant de s'y enfoncer avec vigueur et sans ménagement. Il en éprouva une grande joie, mais incomplète. Paradoxalement, le plaisir ressenti l'irritait, exacerbait ses sens plus qu'il ne les apaisait. Il avait envie de jouir mais quelque chose l'en empêchait. Il sentait qu'une part de lui-même lui échappait, ou plus exactement, il avait l'étrange impression qu'il perdait le contrôle de ses pulsions. *Un autre* prenait progressivement possession de son corps et en commandait les désirs – des désirs cruels dont il ne soupçonnait pas l'existence en lui.

Un rire sardonique le secoua pendant qu'il burinait violemment le con de Foa. Sa verge allait et venait comme un piston incontrôlable. Foa gémit et poussa un petit cri.

— Qu'est-ce que t'as, salope ? hurla Larivière qui frappa à pleine volée les flancs et les fesses de la fille.

Foa cria de douleur et tenta de se dégager. Larivière la maintint fermement par les hanches et poursuivit son action juste pour montrer qu'il était le maître, car ce petit jeu ne l'amusait plus. Il se retira et se dirigea vers le bahut.

Il ouvrit une porte et resta quelques secondes à examiner les instruments disposés sur une étagère. Il hésita, évalua la consistance d'un godemiché, puis sélectionna une paire de menottes, un martinet à lanières de cuir et un vibromasseur de la taille d'une pine d'étalon.

Sur le lit, Bin et Foa se tenaient enlacées. Elles contemplèrent avec effroi l'attirail que Larivière exhibait avec jubilation.

« Allons, allons, mes petites chattes, minauda-t-il, c'est juste pour rigoler un peu. Je ne vais pas vous faire de mal... »

Il déposa son matériel sur le lit et agrippa Foa qu'il contraignit à s'allonger sur le ventre. Il lui menotta les mains dans le dos et la gratifia d'une série de cinglants coups de martinet.

« Ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

Il constata que sa pine avait fléchi du bec. Désappointé, il saisit Bin.

« Allez, viens, toi ! Suce-moi ! »

Bin s'agenouilla et se mit à l'ouvrage avec toute la science dont elle était capable. La tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, Larivière se concentrait sur une érection qui tardait à revenir. Sa bite, si ferme et si dure quelques minutes auparavant, se faisait prier. Excédé, il repoussa la suceuse du pied ; la jeune fille s'affala sur le sol.

« Petite conne ! Tu sucas comme une collégienne qui n'a jamais vu de bite ».

Il se tourna vers Foa allongée sur le ventre, et dont les mains menottées dans le dos s'agitaient comme des petits oiseaux pris au piège. Son cul était comme une petite pomme ; Larivière en fut ému. Il se masturba en fixant le sillon des fesses d'un œil halluciné. Des gouttelettes de sueur perlaient sur son front. Excité par la vue de la fente – et surtout par le petit cratère ridé du trou anal – il sentit son sexe reprendre vie.

Impatient et soucieux de ne pas perdre le bénéfice de cette bonne disposition, il força Foa à se mettre à genoux, buste fléchi et fesses offertes. Il tira sur la chaînette des menottes, colla sa queue entre les fesses et chercha à forcer le passage étroit. Foa se cabra. Il frappa violemment les fesses à grands coups de martinet.

— Non ! supplia Foa.

— Si !... Je vais t'enculer à sec, petite salope !

Il poussa son gland d'un coup. Foa résista. Le membre ripa. L'homme ragea et réajusta son vit à l'anus récalcitrant.

— Laissez-la ! Elle n'aime pas ça... moi, je veux bien, lança Bin.

Larivière ricana en jetant un regard méprisant sur l'impertinente qui se permettait de lui donner des ordres.

— Va te faire foutre ! rétorqua-t-il. C'est elle que je veux défoncer ! Pas toi !

L'intervention de Bin l'avait déconcentré et sa verge donnait des signes d'amollissement. Furieux, il se redressa et s'empara du vibromasseur. L'instrument long de vingt-cinq centimètres et d'un diamètre de trois était conçu pour satisfaire les femmes ou les hommes accoutumés à la sodomie vacharde. Ce n'était pas le cas de Foa. Celle-ci se redressa et tenta d'esquiver l'objet dont la pointe en ogive commençait à la vriller douloureusement.

« Ouvre-le, ton cul, salope ! Tu vas aimer ! » railla Larivière secoué d'un rire hystérique.

Tout à son affaire, il ne prêta pas attention à Bin qui le repoussa pour dégager sa copine. Déséquilibré, l'homme chut sur le côté. Il se redressa immédiatement et gifla Bin qu'il expédia derechef contre le mur d'une bourrade rageuse. Puis il se précipita sur Foa qui tentait de fuir. Fou de rage, il la plaqua sur le lit, lui pressa le visage contre un oreiller et lui planta le vibromasseur entre les fesses. La jeune fille gesticula frénétiquement, mais ne put éviter la pénétration. Ivre de plaisir, Larivière poussa l'engin qui disparut presque totalement dans les entrailles de sa victime. Foa hurla. Pour atténuer ses braillements, l'homme lui maintint vigoureusement la tête contre l'oreiller tout en la besognant. La fille abandonna la lutte ; son corps devint mou et n'offrit bientôt plus aucune résistance. Larivière ne s'en soucia pas et s'affaira comme un sagouin qui éprouve de la joie à martyriser son chien.

Lorsqu'il arrêta, il constata que la jeune fille ne bougeait plus. Agacé plus qu'inquiet, il la secoua d'abord en douceur ; puis pressentant un problème, il accentua les secousses. Le corps resta inerte. « Merde ! jura-t-il, cette conne est tombée dans les pommes ». Contrarié par ce contretemps, il retourna la jeune fille telle une poupée de chiffon.

« Nom de Dieu ! » grogna-t-il entre ses dents, en découvrant le regard vide et la bouche entrouverte.

Bin s'était approchée du lit. Elle fixait sa compagne et ne paraissait pas comprendre pourquoi elle restait immobile. Soudain, son visage devint livide et elle se mit à sangloter.

— Ta gueule ! hurla Larivière. Ferme-la !

L'effet fut immédiat : Bin explosa en cris et pleurs stridents. Elle se précipita sur le corps de son amie, l'étreignit en embrassant son visage et en

caressant sa chevelure.

Larivière resta froid devant cette expression de douleur. Pendant quelques secondes, son esprit tourna à vide ; il avait le sentiment que cette scène ne le concernait pas. Il se reprit lorsqu'il croisa le regard de Bin. Celle-ci l'injurait dans sa langue maternelle. Le son nasillard de sa voix et les mots inconnus claquaient sans qu'il en comprenne le sens, mais ils lui parurent obscènes, déplacés, hideux. Elle n'avait pas le droit de l'agresser ainsi, cette petite pute.

Il s'écoula quelques secondes pendant lesquelles Larivière resta indécis, incapable de la moindre réaction. Son regard vague flottait sur la pièce. Il eut conscience de n'être pas tout à fait lui-même et chercha une explication. Soudain, *l'autre* reprit l'initiative et il ne put lui opposer aucune résistance. Sa bite se tendit et un impérieux désir de posséder la pleureuse le submergea. Les yeux exorbités, la bouche déformée par un rictus sadique, il bondit sur Bin. La Chinoise esquiva l'attaque et glissa au pied du lit. Larivière réussit à saisir sa cheville et, tirant avec une force insoupçonnée, la ramena vers lui.

Bin se tortilla sur le sol avec l'énergie du désespoir et de la colère. Ses quarante-six kilos ne pouvaient suffire à contrer les quatre-vingt-quinze kilos de son agresseur, pourtant la vivacité et la rage qui l'animaient compensaient la différence de gabarit et elle parvint à se dégager de la saisie. Elle galopa à quatre pattes hors d'atteinte de son agresseur, parcourut deux mètres et se redressa pour foncer vers la porte ; la serrure bouclée à double tour ne céda pas. Larivière lui tomba dessus alors qu'elle s'échinait désespérément à débloquer la clenche. Larivière ivre de sadisme empoigna la chevelure et ramena la rebelle vers le lit. Il la plaqua sur le dos. Le souffle court, excité comme un faune ayant levé une nymphe, il la força à écarter les cuisses et s'employa à placer son membre dans la vulve. Il rugit de plaisir au moment où il sentit son gland forcer le passage entre les grandes lèvres, puis exulta quand la pression des parois du vagin céda enfin à ses assauts furieux.

Une horrible sensation de déchirement fit basculer Bin dans une demi-inconscience. C'était pire que la mort. Cette chose abjecte qui pénétrait en elle tel un reptile visqueux l'amena au bord de la nausée. Toute sa chair refusait ce membre qui la fouraillait comme un fer rougi. Au paroxysme de sa douleur, elle cria, puis, à bout de force, résignée, elle abandonna la lutte. Ses muscles se relâchèrent subitement et elle ne fut plus qu'une poupée gonflable qu'un ignoble individu pilonnait avec frénésie.

La face illuminée par le sourire vainqueur du mâle coïtant tout son soûl, Larivière était proche de la jouissance. Sa bite enflait, sa semence montait de ses couilles vers son membre. C'était un indicible bonheur.

Les yeux mi-clos et noyés de larmes, les mâchoires crispées, se mordant la lèvre inférieure de rage impuissante, Bin entrevit le visage congestionné de Larivière penché au-dessus d'elle. Près d'elle, à sa gauche, les yeux ouverts sur le néant, Foa reposait inerte. Une soudaine bouffée de violence raviva ses forces. Non, elle ne pouvait accepter cette humiliation ! Presque

instinctivement sa main droite agrippa le godemiché, ses doigts l'enserrèrent fortement, et dans un mouvement fulgurant, elle frappa la tête de son violeur. Larivière reçut la pointe du gode à la base de la mâchoire. La violence du coup le sonna et il relâcha son étreinte.

Bin frappa à nouveau deux fois consécutivement. Elle toucha la tempe et le cou. Larivière vacilla. Bin en profita pour se dégager. Vive et nerveuse, elle parvint à ramper sur le dos et à échapper à l'emprise qui la bloquait sous l'homme. Elle lui décocha un coup de talon dans l'estomac. Larivière bascula sur l'arrière et s'affala sur le sol. Haletant, le crâne résonnant de cent tambours, il se tordit sur le parquet, puis il prit appui sur les mains et resta quelques secondes à quatre pattes à digérer sa douleur. Bin sauta du lit. La vue de ce gros porc soufflant comme un phoque exacerba sa colère. D'un geste violent, elle planta le gode entre les fesses de l'homme. Elle visa juste, et l'instrument se ficha à demi dans l'anus. Larivière hurla et se cabra sous le choc avant de s'étaler de tout son long avec un gémissement plaintif. Bin fonça vers la fenêtre, ouvrit la tenture qui la dissimulait, et fit jouer l'espagnolette. L'air frais de la nuit l'enveloppa ; ce fut comme un baume sur sa chair. Elle s'élança à travers le parc et la silhouette blême de son corps se fonda dans l'obscurité.

Le cul défoncé et déchiré par le gode, la tête comme un melon éclaté, Larivière resta allongé sur le plancher. Il eut à peine la force de retirer le gode. Le cliquetis de la serrure et les claquements de talons martelant le parquet le tirèrent de sa torpeur. En tournant la tête, il vit May Li en contre-plongée. Celle-ci se pencha vers lui et le contempla d'un regard glacial. Elle se redressa. Ses yeux se fixèrent sur le corps de Foa étendu sur le lit. Elle s'en approcha, tâta le front, examina un œil et revint vers Larivière qui se relevait lentement.

— Beau travail, Germain... fit-elle avec dérision.

Elle tourna la tête vers la fenêtre ouverte. Une grimace de contrariété déforma ses traits.

— Beau travail pour l'une, mais salopé pour l'autre... Vous avez laissé filer Bin... Je ne vous félicite pas.

Abattu et totalement dépassé par les événements, Larivière ne pipa mot. Il reprit la position debout en s'agrippant à l'une des colonnes du baldaquin. La Tigresse l'aïda à s'asseoir sur le bord du lit.

— Je ne comprends pas, souffla Larivière... Je ne sais pas ce qui m'a pris, gémit-il en pleurnichant. Je ne voulais pas la tuer... C'est un accident regrettable.

La Tigresse ne semblait nullement troublée par la situation. La mort de la petite Chinoise ne paraissait guère l'affecter outre mesure. En tout cas, apparemment moins que la fuite de Bin. May Li affichait un air serein. Ses yeux noirs brillaient et Larivière crut y déceler une pointe de jubilation.

— Un accident, répéta May Li en enrobant le mot d'une gangue d'ironie. Peut-être... mais un accident fâcheux. Vous vous rendez compte de la situation dans laquelle vous me mettez, et surtout où vous vous êtes mis.

La belle Chinoise fit quelques pas dans la pièce. Les bras croisés sur la poitrine, l'air pensif, elle marcha jusqu'à la fenêtre qu'elle referma. Elle remit la tenture en place et se retourna.

— Germain, nous devons prendre des décisions rapides, dit-elle d'un ton ferme et grave. Accident ou pas, il y a homicide. Certes, je serai inquiétée mais votre responsabilité est entière dans cette affaire. Dans le meilleur des cas, vous serez accusé d'homicide involontaire, de coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner... Quand bien même, cela vous vaudra quelques années de taule.

— Ce n'est pas possible, je ne veux pas aller en prison, se lamenta Larivière au bord des larmes. Je ne sais pas ce qui s'est passé... J'étais dans un état second... comme drogué...

Il s'interrompit brusquement en constatant que La Tigresse retenait un sourire amusé et narquois.

— Salope ! l'injuria Larivière. Vous m'avez drogué avec votre whisky. C'est ça, hein ?

Un masque froid et terrible chassa l'esquisse de sourire du visage de La Tigresse. Elle fit trois pas rapides et se planta face à Larivière.

— Pas d'insultes avec moi ! cracha-t-elle. Vous n'êtes qu'un minable impuissant, dépravé et pervers. Drogué ou pas, vous avez assassiné cette pauvre fille.

May Li recula de deux pas et poursuivit d'un ton posé et calme :

— Ecoutez, Germain, examinez lucidement votre situation : vous êtes dans la merde. De deux choses l'une : soit j'appelle les flics, soit...

— Soit ?

— ... Soit je vous aide à sortir de ce mauvais pas... Mais en contrepartie...

Larivière avait compris. Il secoua la tête d'un air résigné. Il savait ce que La Tigresse allait exiger en échange de son aide.

— En contrepartie, martela May Li, je veux que vous me communiquiez l'intégralité des résultats de vos recherches.

C'était donc cela qu'elle voulait, la garce de Chinoise ! Elle l'avait piégé ignominieusement, profitant de ses faiblesses, l'amenant là où elle voulait pour le contraindre à livrer le fruit de cinq ans de travail.

— Alors ? s'impatiente La Tigresse.

Vaincu, l'ingénieur aéronautique opina du bonnet.

— Parfait, Germain ! triompha La Tigresse, je vais m'occuper du cadavre.

Quant à l'autre, elle ne va pas aller bien loin.

CHAPITRE XIV



Le gouffre de la nuit noire, les grands arbres gémissants, le bruissement du vent dans les feuillages, tout paraissait hostile, et pourtant Bin éprouvait un réconfort à courir nue dans la campagne. La vision de ce monstre couché sur elle, ce monstre qui avait tué Foa, l'obsédait encore. Elle courut au hasard, longea un haut mur, l'escalada et retomba dans un champ. Aussi loin que portait son regard, elle ne distinguait que le vide de l'obscurité. L'horizon n'existait plus ; le ciel noir se couchait sur la terre comme Ouranos sur Gaïa, à l'origine du Monde.

Elle s'élança droit devant elle, trébuchant sur des mottes de terre, se blessant à des caillasses. Sa course lui parut interminable. Elle eut soudain envie de se coucher sur la terre et d'attendre que la mort décide de lui faire l'honneur de se pencher sur elle, puis l'instinct de vie reprit le dessus. Elle voulait vivre et se venger. L'idée que May Li était déjà à sa poursuite la stimula.

Soudain, elle sentit la rugosité du bitume sous ses pieds. Elle se trouvait sur une route qui menait nécessairement à une habitation, songea-t-elle avec espoir. Sans réfléchir, elle la suivit sur sa droite. C'était une étroite départementale qui sinuait entre champs et bosquets.

Bin marchait rapidement. L'humidité et la fraîcheur de la nuit la firent frissonner. De temps à autre, pour se réchauffer elle trottinait. Elle ne sentait plus la plante de ses pieds et pour les soulager, elle marcha dans l'herbe humide du bas-côté.

Quelque part derrière elle, un halo de lumière blanche teinta la nuit. Au détour d'une courbe de la route, la fugitive aperçut les phares d'une voiture. La lueur scintilla entre les branchages d'une haie et disparut. Bin paniqua. Elle chercha une cache, scruta la nuit, le fossé trop étroit, pas assez profond. La lueur réapparut ; par chance, la route faisait un coude et le faisceau des phares perçait l'obscurité en direction opposée à la sienne. À une vingtaine de mètres, elle repéra un chemin de terre qui disparaissait dans un champ de maïs. Oubliant la douleur de ses pieds, elle s'y précipita. Épuisée, le cœur affolé, ne pouvant à peine contrôler son souffle, elle parcourut une dizaine de mètres sur le sentier et se jeta sur le sol au moment où le véhicule passait sur la route. Avec soulagement, elle entendit le ronflement du moteur décroître et laisser place au silence.

Bin resta allongée de longues minutes, face contre terre, à en respirer l'odeur. C'était bon, rassurant. Elle se releva lentement, hésita à reprendre la route et décida de suivre le chemin creusé d'ornières irrégulières.

Le ciel s'éclaircit sous la faible lumière lunaire filtrée par un voile de nuages. Sur sa gauche, Bin distingua la masse sombre d'un bâtiment de ferme formé d'un corps principal et de deux ailes. C'était peut-être le salut.

La bâtisse centrale était une vieille maison de pierre au toit d'ardoise. Une des ailes était une mesure en torchis couvert de tôle ondulée, l'autre était une grange fermée par un portail en bois. L'ensemble était dégradé et donnait une impression d'abandon. Dans la cour de terre battue, une carcasse de tracteur se décomposait lentement sous l'effet du temps et des intempéries ; près de la grange, une vieille Renault 12 dormait sur ses quatre roues à moitié dégonflées. Éparpillé autour de ces deux engins, un échantillonnage de divers objets, seau, pelle, cuvette, parpaings..., jonchait le sol. Aucune lumière ne filtrait des fenêtres. L'endroit, sinistre, semblait désert. Bin frappa à la porte plusieurs fois sans obtenir le moindre signe de vie.

Elle s'éloigna de trois pas à reculons et contempla la baraque centrale dont les fenêtres étaient ornées de rideaux Vichy. Un chien aboya dans le lointain. Elle tourna les yeux vers le portail de la grange entrouvert et, après une hésitation, décida d'aller y voir de plus près. Elle fit quatre pas. Une voix résonna dans son dos. Elle sursauta et se retourna. La fenêtre de la mesure jetait un carré de lumière dans la cour ; devant la porte, un homme en caleçon et tee-shirt la fixait en silence.

Gilbert Morvelec n'en croyait pas ses yeux. C'était aussi inconcevable qu'une apparition de la Sainte Vierge en bikini. Pensez, une femme nue tombée du ciel, chez lui, en pleine nuit ! Il l'avait d'abord vue de dos à travers les vitres sales de la fenêtre et les vapeurs de gnôle qui limitaient la

profondeur de son champ visuel. L'image persistant, il avait fait l'effort de sortir de son lit et ouvert la porte. Elle était bien là, au milieu de la cour.

— Ké qu'c'est ? Ké que vous voulez ? grogna-t-il, autant pour vérifier qu'il avait affaire à une femelle réelle dotée de la parole, que pour obtenir une explication.

Bin bégaya quelques mots en tentant de dissimuler son sexe derrière ses mains.

— Comprends pas. Approchez ! intima Gilbert en appuyant son ordre d'un signe de la main.

« Nom d'un siffard ! se dit-il in petto, d'où qu'elle sort, cette chinetoque ? C'est pourtant pas à côté, la Chine... Elle est peut-être tonkinoise ».

En fait, Gilbert n'avait pas la tête à se poser des questions inutiles. Qu'elle soit tombée de la lune, venue de Chine ou du Tonkin à la nage, cela lui importait peu. L'essentiel, c'est qu'elle était là, à poil, et ma foi bien foutue, quoiqu'un peu maigrelette pour son goût. Bah ! Il n'allait pas faire le difficile. Quand avait-il vu une femme nue pour la dernière fois ? Quand en avait-il touché une ? Enfin, une vraie femme, pas un boudin boutonneux et vérolé comme la grosse Marguerite qu'il culbutait à l'occasion dans l'appentis quand elle avait sa grosse biture.

Bin n'avait pas bougé. Intuitivement, elle sentait que ce type n'était pas net. Cette prime impression se confirma lorsqu'il vint vers elle d'un pas titubant de gros animal. Court sur patte, le ventre proéminent, d'un tempérament sanguin, il avait le regard flou et vitreux. L'alcool qu'il avait ingurgité dans la soirée était la cause essentielle de cet état, mais pas seulement... À jeun – ce qui se produisait parfois le matin entre 8 et 9 heures – Gilbert n'avait pas un regard brillant d'intelligence.

Avec un quotient intellectuel plafonné à 90, un taux d'alcoolémie frisant régulièrement les 5 % – et qui donc rabaisait son Q.I. à 85 –, il n'était pas étonnant que ses neurones tournent au minimum syndical.

— Reste pas là, lança-t-il, tu vas attraper la crève. Allez viens, je vais te réchauffer... un coup de gnôle, ça va te revigorer.

Bin se sentit tirée par un bras vers l'entrée de la bicoque. Elle n'avait pas la force de résister et se laissa mener dans l'unique pièce. Une ampoule nue de soixante watts piquée de chiures de mouche éclairait un taudis constitué d'une seule pièce au plafond bas – avec poutres apparentes, s'il vous plaît ! Une table branlante en bois blanc, souillée de taches et de déchets, tenait le milieu de la pièce. Deux chaises en partie dépaillées, un buffet peinturluré en vert pomme et un lit complétaient le mobilier. Une odeur âcre de vinaigre et de choux flottait dans l'air. L'endroit tenait plus du terrier de putois que de la gentilhommière champêtre.

Gilbert posa Bin d'autorité sur une chaise et fit trois pas vers le buffet dont il sortit son matériel de secours d'urgence, c'est-à-dire deux verres et une

bouteille. Il les posa sur la table et remplit les deux verres à ras bord de tord-boyaux.

— Bois, ça va te faire du bien, ma jolie ! ordonna-t-il, lui-même avalant une longue rasade.

Totalement paralysée, Bin ne pouvait bouger un doigt. D'un regard effaré, elle regardait le lit sur lequel un drap crasseux et une couverture recouvraient une masse qu'elle supposa être un corps endormi. Elle espéra que ce fût la femme de l'homme. Gilbert répondit à son interrogation muette :

— C'est Gérard, mon frère, il roupille comme un cochon. Alors, tu bois pas ? fit-il outragé par le peu de cas que son invitée faisait de son alcool.

Il prit le verre et le porta aux lèvres de Bin qui se laissa abreuver de force. La gnôle artisanale dosée à soixante degrés glissa comme une coulée d'acide dans sa gorge et mit le feu à son estomac transformé en chaudière. Elle avala le contenu du verre et, dans les trente secondes suivantes, en ressentit aussitôt les effets sur son cerveau. Effondrée sur la chaise, les bras ballants, l'œil hagard et la lippe pendante, elle avait la pose d'une poupée obscène. Gilbert la trouva désopilante. Il rigola et trouva fort divertissant de lui palper vigoureusement un sein.

— C'est qu't'es mignonne, Nom d'Diou ! s'émerveilla-t-il dans un rôle de concupiscence primaire spontanée.

La masse enfouie remua sous la couverture. Une tête émergea, puis s'ensuivit un corps nu, adipeux, blanc et glabre. Bin crut voir un gros poupon. Le visage rond avait une expression disgracieuse. Une tignasse blond roux, hirsute et emmêlée, accentuait la grosseur du crâne. Ses yeux étaient légèrement bridés, mais Bin ne s'y trompa pas : il ne s'agissait pas d'un Asiatique.

— Ah, tu te réveilles, Gégé, s'exclama Gilbert. C'est mon frère, répéta-t-il. Il n'est pas normal. Paraît qu'il a une zone de plus dans le ciboulot... Ouais, c'est ça qu'ils disent, les toubibs : il a une chromo zone en plus. Un mongolien, qu'ils disent... Bah... l'est gogol, mais pas méchant... Et puis c'est mon frérot... C'pas, Gégé, qu't'es mon frangin ?

— Fran... gin... articula Gégé en écho.

— Viens voir par là, mon Gégé, que j'te présente... Ah, ouais, comment tu t'appelles ? fit-il en se penchant vers Bin.

Bin releva la tête et les yeux. Ahurie et sans ressort, elle regarda Gilbert et son frère debout face à elle. Très rapidement, elle ne vit plus que le mongolien, et, comme le mulot hypnotisé par le cobra, elle ne put détourner les yeux de ce corps grossier et de cette face étrange.

Un filet de bave au coin des lèvres entrouvertes, les yeux exorbités, Gégé fixait la femme comme un gamin qui découvre ses cadeaux de Noël au pied du sapin. Il n'en pouvait plus. Il avança et tendit la main vers la chevelure noire qui l'attirait tel un aimant. Bin esquissa un mouvement de retrait sans

réelle conviction. Anéantie par l'alcool, épuisée par sa course, elle était incapable de réagir. Gégé caressa doucement les cheveux en ânonnant d'un ton jubilatoire :

— Belle... Belle... doux...

— C'pas qu'elle est bien foutue, mon Gégé ? Profites-en, t'en verras pas tous les jours, des comme ça !

Gilbert vida un godet et remplit de nouveau celui de Bin.

— Allez, la Chinoise, bois encore un coup ! Tu vas te sentir mieux après.

Il la força à avaler un plein verre en lui pelotant un sein. Ecœurée par le goût et la brûlure de l'alcool, Bin se débattit et repoussa la main qui déversait le liquide entre ses lèvres.

— Putain ! jura Gilbert outré par le gâchis de sa gnole répandue sur le sol.

Puis, la vue du corps nu l'apaisa, il se radoucit soudain. Vrai, qu'elle était bandante, cette petite, avec sa chatte rasée et ses petits seins pointus, se dit Gilbert. Il en avait des chatouillis dans le caleçon.

Imperturbable, Gégé continuait à passer ses doigts sur la chevelure. Imperturbable, mais pas tout à fait... Le contact soyeux des cheveux éveilla sa sensualité et même un peu plus. Sa bite se dressa progressivement mais inexorablement. Malgré son chromosome surnuméraire, il bandait, le bougre !

— Eh ben, mon Gégé, on dirait que t'es en forme ! Elle t'inspire la Tonkinoise ? T'es comme ton grand-père Jules, j'te l'ai dit, il a fait l'Indo. Ah, le vieux, il s'en est payé de la niac, là-bas, dans les rizières du Mékong !

Gégé avait assurément des gènes de l'aïeul colonial dans le sang, mais il avait surtout un organe fabuleux hérité sans doute d'un plus lointain ancêtre. En plus d'un chromosome supplémentaire, la nature généreuse l'avait doté d'un membre gargantuesque, une de ces queues préhistoriques qui faisaient frémir les femelles du Neandertal. Une vraie bite de Centaure, énorme et noueuse comme un pied de vigne, et couronnée d'un gland majestueux.

Malgré sa torpeur, Bin sursauta d'effroi quand le phallus démesuré pointa sous son nez. La chose palpitait d'une vie propre tel un animal démoniaque qui renifle sa proie. Terrorisée, Bin se leva et cria. Elle fit un pas vers la porte, le sol se déroba, la pièce vacilla. L'alcool dilué dans son sang annihilait sa volonté et lui coupait les jambes. Elle tituba et se retint à la table.

— T'en tiens une bonne ! s'esclaffa Gilbert.

Frustré de sa chevelure, Gégé n'était pas content. Il agrippa Bin par un bras et tenta de reprendre ses caresses. Bin le repoussa d'un geste maladroit, perdit l'équilibre et s'affala face contre la table. Quoique son sens esthétique ne fût pas développé, Gégé fut sensible à la rondeur des fesses offertes à sa vue. Son instinct activa ses pulsions sexuelles de base.

Oh merveilleuse nature ! Oh mystérieux instinct de reproduction ! Bien que puceau et n'ayant jamais vu de vraie chatte de sa vie, Gégé sut

exactement ce qu'il fallait faire. Son intelligence limitée ne lui permettait pas de concevoir l'acte sexuel et de projeter le plaisir qu'il en recevrait, mais sa bite autonome pensait à la place de son cerveau. Après quelques tâtonnements à l'entrée entre les grandes lèvres, son vit trouva la faille très naturellement. En réaction, la jeune femme cabra les reins, se contracta et tenta d'éviter l'introduction du pieu phallique. Il en fallait plus pour détourner Gégé de son objectif. Ses gros doigts aux ongles noircis se refermèrent sur les hanches de la jeune femme, et il imposa son puissant et irréprouvable désir avec une brutalité bestiale de mâle primitif.

Enfin, la verge s'introduisit avec la violence d'une corne dans le ventre du torero. La queue d'une dimension peu commune chez l'homo sapiens du vingt et unième siècle vainquit la résistance de la jeune femme et força le passage entre les parois du vagin.

Bin eut la sensation horrible et fantastique d'être transpercée par un engin d'acier et de feu. Sa chair semblait se déchirer sous la pression et les coups de bédard de l'énorme machin qui, inexorablement, s'enfonçait dans son intimité. Le braquemart géant écartelait son ventre, l'emplissait de sa masse chaude et compacte. Ecrasée par le poids de Gégé qui la coinçait contre la table, elle pleurait de rage, plus que de douleur. Maintenant, la queue du mongolien touchait le fond de son trou. Le gland gonflé d'orgueil s'agitait comme une grosse bête et cherchait à s'enfoncer toujours plus loin.

Spectateur admiratif, Gilbert encourageait son frère : -Vas-y, Gégé ! Défonce-la ! Montre-lui que t'es un homme ! Ah, Nom d'Diou, elle a l'air d'aimer ça !

Inspiré par le spectacle, il s'égosilla en reprenant le refrain d'une chanson colonialiste si chère à son papy : « Je l'appelle ma tonkinoise, ma tonkiki, ma tonkiki, ma tonkinoise... »

Gégé n'avait pas besoin d'encouragements. Sans ménagement, entraîné par son plaisir croissant, la cervelle en ébullition libidinale, il besognait avec ardeur. C'était simple comme bonjour : plus il pilonnait, plus il avait envie de pilonner encore plus vite. C'était doux et délicieusement chaud – et combien excitant ! –, ce trou de chair étroit dans lequel il enfournait sa queue. Rien à voir avec le contact de sa main quand il se masturbait. Ah, non, rien à voir ! Peut-être pas très futé, Gégé, mais il appréciait la différence entre la rudesse calleuse d'une paluche astiquant son manche et le velouté d'un con bien serré. Le souffle court, poussant des grognements de goret et des râles de bête en rut, la langue pendante, il devinait que quelque chose de sublime se préparait à sortir de sa queue.

— Eh ben, mon Gégé, t'en es un bon, question baise ! s'extasia Gilbert plié en deux de rire.

Le tempo coïtal s'accéléra. La face de lune de Gégé devint écarlate, ses yeux paraissaient prêts à jaillir de leurs orbites. Il bavait de joie et un filet de salive coulait sur son menton, puis tombait en gouttelettes sur les fesses de sa

victime. Ses doigts, telles des serres solidement accrochées aux hanches de la jeune femme, la maintenaient fermement et impulsaient un mouvement de va-et-vient à son cul qu'il cognait en rythme effréné contre son bas-ventre.

Et ce fiat l'apothéose, la divine explosion. Le sperme jaillit avec la force d'un geyser ou d'une éruption de lave. S'il avait éjaculé hors de la cavité, sa semence aurait été propulsée à un bon mètre. Bin ressentit vivement le premier jet. Elle en éprouva un indicible dégoût et cria, mais sa plainte de bête blessée fut submergée par le hurlement d'extase de la bête triomphante et les éclats de rires tonitruants de Gilbert.

Après cette furia, le silence retomba dans la pièce. Gégé retira sa bite encore ferme et luisante de foutre, recula comme un homme ivre et s'affala bras en croix sur le lit. Il revenait d'un séjour au Paradis.

Bin se redressa lentement et se laissa tomber sur la chaise. Le ventre meurtri, elle crut que sa béance ne se refermerait jamais. Le violeur avait été généreux et n'avait pas lésiné sur la quantité de spermatozoïdes lâchés dans la nature ; un flot de semence s'écoula du vagin et poissa l'intérieur des cuisses.

Gilbert avait bien envie de tâter de la Chinoise, cependant l'alcool inhibait son érection. Dépité et tout marri, il se consola en se disant qu'il envisagerait la chose plus tard. Il saisit la bouteille de gnôle, avala une rasade au goulot et s'approcha de Bin.

— Tiens, bois ! Tu l'as bien mérité, dit-il en vissant la bouteille entre les lèvres de la Chinoise.

Bin avala d'un trait une bonne dose de l'affreux breuvage et s'écroula inconsciente d'un bloc sur le rebord de la table.

CHAPITRE XV



Une cigarette Job pendue au coin des lèvres, Badolini impulsait de petites saccades latérales à son fauteuil. La cigarette se consumait lentement sans que le fumeur impénitent prenne la peine d'en faire tomber le petit cylindre de cendre qui s'allongeait au bout.

— Bien ! félicita le chef de la Mondaine, on avance enfin dans cette affaire...

La cendre tomba sur le pantalon. Badolini l'épousseta d'un revers de main en ronchonnant. Puis il considéra son équipier assis face à lui, écrasa son mégot dans le cendrier et reprit :

— Si les informations de l'indic sont fiables, Sue Young et son copain, François Lai, auraient été assassinés par cette Tigresse aux dents longues...

— Ce n'est qu'une accusation sans preuve, mais plausible, rectifia Corentin. Wu Li semble craindre cette femme et lui vouer une rancune tenace, il nous faut donc vérifier ses affirmations. Il peut la charger pour l'enfoncer.

— A-t-on des tuyaux sur cette Tigresse ?... May Li... c'est ça ?

— Oui, c'est son nom. Elle est née à Canton. Elle a trente-deux ans et est célibataire. Officiellement, elle émarge sur le registre du personnel d'une société américano-japonaise. La dite société gère des portefeuilles boursiers et des fonds de pension. May Li occupe un emploi de cadre commercial. Elle est en France depuis douze ans. En fait, on a peu de renseignements sur son passé. Quant à ses relations avec un supposé membre des services secrets chinois...

Corentin laissa sa phrase en suspens et fit état de son scepticisme par un haussement d'épaule.

— Oui, je suis de ton avis, Boris, soupira Badolini. Maquerelle, tueuse, espionne... cela me paraît gros.

— Du côté de l’ambassade de Chine, je n’ai rien obtenu, bien sûr ! confirma Corentin. Je me demande si notre indic n’est pas un peu mythomane.

Après quelques secondes de réflexion, Badolini reprit :

— Laissons tomber cet aspect de l’enquête. Qu’en est-il de son réseau de prostitution ?

— On est dessus, patron. Effectivement, le manoir du Val d’Oise mentionné par notre homme est un lieu où se tiennent régulièrement des pseudo-colloques et séminaires fréquentés par des cadres supérieurs, des représentants de diverses professions libérales et autres personnages respectables. Son propriétaire est la société de gestion immobilière luxembourgeoise qui possède également l’immeuble de la rue Nationale. Vous voyez, tout se recoupe étrangement. Notre indic prétend que La Tigresse organise des parties fines et hard dans cette demeure. Pour l’heure, on surveille l’activité du manoir.

Badolini approuva, mais la nervosité avec laquelle il manipulait son briquet et sa manie agaçante de faire pivoter nerveusement son fauteuil révélaient son insatisfaction.

— Il faut mettre le paquet sur ce réseau et coincer cette bonne femme rapidement, décida-t-il.

— On s’y prépare, le rassura Corentin. On surveille la dame. On a déjà quelques tuyaux sur ses relations et ses occupations extra-professionnelles, au demeurant plus nombreuses que les professionnelles.

— Il nous faut des éléments en béton, souligna Badolini.

— On les aura, patron, mais ça prendra du temps. La Tigresse est prudente et méfiante. Elle évite d’utiliser le téléphone et les E-mails. On a sonorisé son appart et posé un émetteur sur sa bagnole. Mais cela ne donne rien. En revanche, elle fréquente assidûment les boîtes de nuit branchées, les cercles privés et c’est là qu’elle prend contact avec ses complices, noue des relations, en bref qu’elle organise son business. (Corentin changea soudain de ton et de sujet). À ce propos, patron, nous avons quelques petits problèmes de trésorerie...

— Ah ? grommela Badolini qui prit ostensiblement un air étonné.

— Pister la Tigresse dans ses lieux de prédilection est parfois onéreux. On ne peut pas toujours faire état de notre qualité de flic, et on doit payer les entrées et les consommations... On commence à être juste...

— Bon, bon... Nous réglerons la question plus tard, trancha sèchement Badolini. Continue.

Corentin s’exécuta :

— Au cours de ses virées, May Li est souvent accompagnée d’un lascar dénommé Wang.

— Son amant ?

— Non... ou alors occasionnellement. C'est un homosexuel du genre dandy. Il doit jouer le garde du corps et l'épauler dans ses activités. Brichot pense que c'est son lieutenant. Toujours d'après Mémé, le personnage est antipathique... du genre voyou vicieux... Il se came sans doute à la coke... Je pense que c'est un individu dangereux – bien qu'il n'y ait rien sur son compte dans nos fichiers. Il vit luxueusement aux crochets d'un vieux beau fortuné, un ancien banquier londonien installé à Paris, qui apparemment ne connaît rien de ses activités.

— À voir... Et hormis ce Wang ?

— On a identifié et logé trois filles du réseau – deux Asiatiques et une Russe – ainsi que quelques troisièmes couteaux.

— Bien ! Mais ce n'est pas suffisant. Il faut obtenir des preuves solides concernant les activités de proxénète de cette Tigresse à la noix... Il me faut des témoignages sûrs, des traces de paiement, de rentrée de fric illégale... Enfin, du concret tangible... Je ne vais pas vous apprendre qu'un juge d'instruction a besoin d'éléments imparables pour qualifier le proxénétisme. Sinon, le premier baveux venu nous enverra dans les cordes.

— Bien sûr, patron. On vous concoctera un dossier bétonné...

Corentin s'interrompt deux secondes.

— Si je puis me permettre, je ne partage pas votre sous-estimation de la Tigresse. N'oublions pas qu'elle appartient à une organisation criminelle puissante, le Tigre de Jade, qui a des ramifications dans le monde entier, en tout cas dans de nombreux pays développés.

— Vous pensez vraiment que ce Tigre de Jade existe, ou du moins qu'il a la puissance que votre indic lui attribue ?

Corentin ne répondit pas tout de suite.

— Je le pense, déclara-t-il d'un ton assuré. Wu Li en rajoute peut-être, mais il n'est pas seul à affirmer l'existence et la capacité de nuisance de la triade (Corentin se remémorait son entretien avec Charlie Cuong). Les triades sont bien réelles, même si elles n'ont pas la notoriété publique de la Mafia italienne.

— Admettons... Dans ce cas, il ne suffit pas de mettre un terme aux activités de May Li.

— Tout à fait. Il serait plus efficace de démanteler la totalité de l'organisation. Mais la tâche n'est pas évidente.

— Je n'en doute pas, reconnut Badolini. Cependant, si nous réussissons à serrer cette Tigresse et le Gros Minh, je pense que le Tigre de Jade aura du plomb dans l'aile.

À propos de Minh, qu'est-ce qu'il devient celui-là ?

— Il se fait discret depuis l'affaire de la rue Nationale. À la suite de l'audition de Marouchka, le juge d'instruction l'a entendu. Il n'a rien lâché et

aucune charge n'a été retenue contre lui.

— Fallait s'y attendre, déplora Badolini.

— Oui, mais on l'a à l'œil. Apparemment, il se tient tranquille. Il s'occupe de son restaurant. Malheureusement, je crois que nous aurons beaucoup de mal à le confondre. À moins que...

— Quoi ? questionna Badolini soudain intrigué par le silence de son subordonné.

— Eh bien, Wu Li nous a parlé d'une livraison de drogue pour le compte du Tigre. Il nous a donné le lieu de la transaction : un entrepôt dans une zone commerciale de Villiers sur Marne. Il pense que Minh s'en chargera...

— De la came ! s'exclama Badolini. Holà ! ce n'est pas notre domaine de chasse. Faut refiler le bébé aux Stups.

— Vous croyez vraiment ? objecta Corentin. Il n'est peut-être pas utile de multiplier les interventions. On a l'affaire en main...

Le chef de la Mondaine hocha la tête, fronça les sourcils et modifia son point de vue :

— Bon... faites au mieux. Mais attention, les trafiquants de drogue ne sont pas des tendres. Prévoyez suffisamment d'hommes – et bien équipés ! – pour intervenir. Les collègues des Stups vont l'avoir mauvaise quand ils découvriront qu'on a marché sur leur plate-bande.

— Bah... On leur expliquera qu'on a cru qu'il s'agissait d'un transfert de prostituées... et on s'excusera !

Minh reposa sa tasse de thé vert sur la table. Il se tamponna les lèvres avec un bord de sa serviette et resta immobile, une main posée sur la nappe blanche, un Havane fumant coincé entre majeur et index. Les traits du visage crispés, le regard fixe, perdu dans ses pensées, il paraissait absent et totalement indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Il était minuit et demi, les derniers clients du Lotus d'Or achevaient leur dîner sous le regard blasé des serveurs. Distraitement, Minh les observa, mais cela ne l'empêchait pas de penser à ce qu'il avait à faire. Il se sentait calme, serein mais déterminé. La décision qu'il avait prise le rassérénait. Il avait une tâche à accomplir et il savait qu'il l'accomplirait coûte que coûte. Et cette certitude avait une vertu apaisante sur sa blessure. Celle-ci se refermait lentement après de douloureux moments.

La veille, Ku Kang l'avait rejoint dans un bar de Belleville. Ku connaissait l'attachement de son ami et complice envers Foa et Bin. Très mal à l'aise, il eut du mal à trouver les mots pour annoncer la triste nouvelle. Il le fit cependant et, sous les questions pressantes de Minh, dut donner tous les détails des circonstances de la mort de la petite Chinoise. Ku Kang expliqua

qu'il avait été informé par une des filles de La Tigresse.

« — Et Bin ? demanda Minh.

« — On ne sait pas ce qu'elle est devenue. Mon informatrice pense que May l'a reprise... la pauvre petite était nue quand elle a fui... Si elle avait trouvé refuge quelque part, on aurait des nouvelles... je crains que... »

Minh était effondré. Dans un premier temps, il resta abattu, sans ressort. Il avait l'impression d'avoir été amputé d'une partie de lui-même. Puis la colère le submergea. D'abord une colère explosive, ensuite une colère froide. May Li l'avait touché au cœur. Elle voulait la guerre totale, elle l'aurait. Minh ne dormit pas de la nuit, il s'enivra en compagnie de son compagnon qui veilla sur lui et le fit dormir chez lui. Au matin, Minh avait décidé de venger la mort de Foa – et sans doute celle de Bin.

D'un geste de la main, Minh interpella un serveur qui s'empressa de répondre à l'appel de son patron. Il lui réclama un verre de cognac et lui dit qu'après, il pourrait disposer. Le serveur s'éloigna en le remerciant obséquieusement. Malgré les apparences, Minh percevait une infime modification dans l'attitude de son personnel. Les regards étaient fuyants, certains garçons avaient une attitude inhabituelle à son égard. C'était à peine sensible, mais cela n'avait pas échappé à la sagacité de Minh. Qu'il y ait la main de La Tigresse là-dessous ne l'étonnerait pas. La garce était même capable d'avoir recruté un espion dans son personnel. La situation devenait intenable et il devait frapper dur.

Le serveur apporta le cognac au moment où Ku Kang s'asseyait en face de Minh. Ku commanda une Vodka à l'herbe de bison.

— Bon, fit Minh après que les deux hommes eurent pris le temps de déguster la première gorgée. On a du boulot : on règle d'abord l'organisation de la Longue Marche. La marchandise doit arriver après-demain à Rotterdam. Elle sera à Ivry une journée après.

— Ah ?... Je croyais qu'on la livrait à Villiers...

— Non, je préfère changer. Vaut mieux être prudent. En plus, il y aura à prendre en main dix clandestins dont trois filles que j'enverrai en stage à Marseille.

— C'était pas prévu, protesta Ku kang.

— Je sais, mais faudra faire avec. Tu prévois trois voitures supplémentaires.

Ku Kang acquiesça.

— D'autre part, poursuivit Minh d'un ton plus grave, il faut que je m'occupe de May Li... Je sais où et quand la trouver et j'ai un plan.

— T'es sûr de ton coup ? s'inquiéta Ku Kang. May est soutenue par les Frères Célestes. Ils ne vont pas apprécier...

— Oui, j'en suis sûr ! Cette pute de May va payer pour la mort de Foa.

Quant au fumier qui l'a tuée, je m'en charge personnellement.

Ku Kang baissa les yeux sur son verre. Il savait qu'il était inutile de tenter de raisonner Minh. Celui-ci voulait la peau de La Tigresse et rien ne pourrait le détourner de son projet. Il le comprenait et espérait qu'il s'en sortirait sans dommage.

CHAPITRE XVI



Corentin relut les dix lignes qui s'affichaient sur l'écran de son micro. Il y avait une heure qu'il était attelé à ce travail. Le résultat était médiocre. En une heure, il n'avait pas rédigé le dixième de son rapport. À ce rythme, il y passerait la nuit. En colère contre lui-même, il repoussa le clavier, s'adossa au dossier de son fauteuil et se dit qu'il reprendrait ce pensum plus tard, quand il serait plus en forme. Car il n'était vraiment pas en état de réfléchir, son esprit préoccupé refusait de se concentrer sur autre chose que ce qui le préoccupait : Magali. Lors de leur dernière rencontre, la belle eurasienne l'avait quitté précipitamment sous prétexte d'une réunion à laquelle elle se souvenait soudain devoir participer. Depuis, Corentin n'avait eu de contact avec elle que par l'intermédiaire du répondeur de son portable. Et ses messages restaient désespérément sans réponse.

Fort inopportunistement, Géraldine entra dans son bureau. Le sourire aux lèvres, radieuse dans son blouson de cuir rouge et son pantalon noir, elle

considéra son collègue et, de suite, décela les signes d'une profonde méforme.

— Oh, tu n'as pas l'air dans ton assiette, fit-elle après quelques instants d'observation. Quelque chose te tracasse ?

Corentin démentit d'un signe de tête et reprit une attitude plus tonique. Il s'efforça de sourire.

— Non... je réfléchissais à mon rapport, expliqua-t-il avec un ton faussement détaché. Je n'arrive pas à me concentrer.

Géraldine se posa sur une chaise.

— Ce n'est pas ton genre de sécher sur un rapport. Tu ne dois vraiment pas être en forme. Qu'est-ce qui te tracasse, Grand Chef ?

— Mais rien ! J'te dis que ce rapport me fait chier, c'est tout.

— Bon, bon, ne te fâche pas...

Elle n'en continua pas moins à chercher ce qui rendait son chef maussade, sentiment inhabituel chez lui. Son intuition fine et sa perspicacité féminine alliées à ses facultés déductives la mirent sur la piste.

— Tu n'aurais pas des problèmes de cœur, toi ? suggéra-t-elle, persuadée qu'elle avait vu juste.

— De quoi je me mêle ? rétorqua Corentin.

Géraldine se leva et haussa les épaules. Elle se dirigea vers la porte et s'arrêta sur le seuil. Après une brève seconde d'hésitation, elle se retourna et lança d'un ton négligent :

— Ah, au fait, Magali est passée pendant que tu n'étais pas là.

L'annonce fit presque bondir Corentin hors de son siège.

— Quand ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Ben, elle est juste passée comme ça... Je n'y ai pas pensé sur le moment, ça m'est sorti de la tête, expliqua Géraldine avec une ostensible ingénuité. Elle est venue avant-hier.

Le changement de physionomie de son collègue amusa Géraldine qui continua :

— Tu voulais la voir ? demanda-t-elle comme étonnée.

— Euh, non... pas pour le moment...

— Vraiment charmante, cette femme... J'ai discuté un peu avec elle. Très intéressante... Figure-toi que j'ai rendez-vous... j'ai réussi à la convaincre de m'accompagner à une exposition de peinture contemporaine. Elle adore.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais à l'art moderne, ironisa Corentin.

— Moi ?... Pas du tout... Mais je me suis dit que je pouvais faire un effort. Je ne te propose pas de nous accompagner, je sais que ce n'est pas ton truc, la peinture abstraite.

« La garce ! » grommela Corentin lorsque Géraldine eut quitté la pièce –

sans savoir si le mot s'adressait à l'une ou l'autre des deux jeunes femmes. De rage, il se remit à la rédaction de son rapport. Il n'eut guère le temps de le terminer, Brichot apparut à son tour.

— Je suis occupé, Mémé, jeta sèchement Corentin, sans lever les yeux de son écran.

— Ben, en voilà un accueil !

Brichot ne tint pas compte de la rebuffade de son collègue et se planta devant son bureau. Excédé, Corentin interrompit sa frappe et l'interrogea du regard.

— Excuse-moi, Boris, mais je crois que tes travaux d'écriture pourront attendre...

— Okay. Qu'est-ce que t'as d'urgent à me dire ?

Brichot prit le temps de s'asseoir et annonça :

— Je t'apporte des nouvelles du front. Nos Chinois sont sur le pied de guerre. Tu te souviens d'un certain Ku Kang, un pote de Minh ?

Corentin confirma d'un bref signe de tête et baissa les yeux sur le feuillet tenu par Brichot pour lui signifier subtilement de poursuivre.

— Eh bien, ce Ku Kang, nous l'avons pisté... et le résultat est intéressant. Après une entrevue avec Minh à Belleville, il s'est activé. Il a passé une dizaine de coups de fil et rencontré deux types qu'on a identifiés : il s'agit d'un garagiste à qui il a réservé trois voitures, et du gérant d'un entrepôt frigorifique d'Ivry. Dans la foulée, on les a pris en main... Le lendemain, le gérant a téléphoné à un réparateur frigoriste pour un problème de frigo.

— Normal, ironisa Corentin.

— Ouais... normal. Le réparateur voulait venir demain... mais le gérant lui a dit que ce n'était pas possible, vu qu'il avait une livraison importante à réceptionner...

— Oui, et alors ? D'après Wu Li, les livraisons de came se font à Villiers.

— Et alors, Ivry ou Villiers, qu'est-ce que ça change ? Je te dis que les Chinois se remuent pas mal. Sûr, Minh se tient peinard, mais son pote Ku agit à sa place. Crois-moi, si ton indic pense qu'il y a une livraison prévue prochainement, je sens que c'est demain, à Ivry, qu'elle aura lieu.

— D'accord, Mémé. On prépare le dispositif d'intervention. Tu me dégottes le plan des lieux, essaie de repérer les points de planque, et si possible, le nombre d'employés qu'il y aura sur le site. On fait le briefing cet après-midi. Préviens les chefs d'équipe.

Minh vérifia qu'il n'avait rien oublié. Son contrôle effectué, il zippa la fermeture Eclair de son sac de sport en cuir bran. Il inspecta sa tenue – un pull

à col roulé, une veste et un pantalon noirs –, enfila une paire de gants et ajusta un bonnet de laine sur son crâne rasé. À travers l'étoffe de sa veste, il tâta la crosse de son Glock 9 mm. Dans le miroir, il scruta avec satisfaction son image d'ange de la mort. La haine bouillonnait en lui. Il était impatient de se mettre à l'œuvre et son impatience alimentait le feu de vengeance qui le consumait.

Malgré sa rage, il n'en oubliait pas les mesures de prudence élémentaire. Il savait que les flics l'avaient dans leur collimateur et il devait redoubler de précautions pour déjouer leur surveillance. Il se sépara de son portable, alluma la télé et le plafonnier de son salon. Puis, il quitta son appartement. Mais au lieu de prendre l'ascenseur, il s'engagea dans l'escalier et gravit les deux derniers étages. Il déverrouilla la trappe d'accès au toit en terrasse, se hissa sur la plate-forme, longea un muret et emprunta une échelle métallique qui lui permit d'accéder, une dizaine de mètres en contrebas, au toit de l'immeuble voisin. Un quart d'heure plus tard, il se glissait derrière le volant d'une Clio louée sous un faux nom.

Germain Larivière était soulagé de quitter son bureau. Pour la première fois depuis son embauche à la SOCMEZ, il éprouvait du plaisir à prendre des vacances. Huit jours. Il n'avait rien prévu, il savait seulement qu'il voulait quitter Paris. Son premier élan le poussait à descendre à Bordeaux, chez ses parents, pour y retrouver le cadre familial rassurant. Après réflexion, il avait envisagé de faire un séjour dans l'île Maurice et y couler de longues heures de farniente. L'idée le tentait, mais sa mère lui en voudrait de préférer la compagnie d'étrangers à la sienne. Bien entendu, rien ne l'obligeait à lui parler de ses congés et de son voyage. Comment pourrait-elle l'apprendre ? Avec amertume, Larivière se dit que sa mère serait au courant d'une manière ou d'une autre. Elle savait tout de lui, ou du moins se l'imaginait-il. Dans sa petite enfance, il avait eu l'impression de ne pouvoir rien cacher à sa mère toute-puissante. Celle-ci lisait en lui comme dans un livre ouvert. Pour lui c'était un mystère : elle décryptait ses pensées, décelait le moindre de ses sentiments cachés. À l'adolescence, il avait compris que ce pouvoir était limité et qu'il pouvait lui mentir sans qu'elle le soupçonnât. Ce n'était pas sans risque car, bien qu'amoindri, son pouvoir d'extralucide était encore opérant. À l'âge adulte, il se sentait encore parfois vulnérable et transparent aux yeux de sa mère. Bien qu'absurde, ce sentiment le taraudait encore quand il lui mentait.

Résigné, il décida de descendre à Bordeaux.

Dans le hall de la SOCMEZ, Marcel, le gardien, le salua d'un grand geste de la main et l'interpella familièrement :

— Hé, Germain !... Bonnes vacances, veinard ! (Depuis la séquence « Berthaut et sa secrétaire », Marcel l'appelait par son prénom et le tutoyait).

— Salut, Marcel ! répondit Larivière en pressant le pas vers la sortie.

— Attends ! T'as deux minutes ?

Larivière ralentit. Marcel quitta son poste et s'avança.

— Deux minutes, Marcel, j'ai de la route à faire et je voudrais éviter les bouchons.

Marcel prit un air de connivence.

— Oui, oui... Tu connais la dernière ?

Larivière fit non de la tête.

— Tiens-toi bien ! Le vieux Berthaut se tape une petite jeune de la compta. Ah, c'est beau, le fric ! T'imagines, une jeunesse de 24 ans ! Tu la connais : c'est la petite Amélie... Pas mal, faut dire... Elle est là depuis un an... Elle n'a pas perdu de temps. J't'parie qu'elle va vite monter en grade. Miss Kerr a du mouron à se faire.

Larivière acquiesça machinalement. En réalité, il se foutait des histoires de cul du patron. Berthaut avait le pouvoir et l'argent ; qu'il en profite n'avait rien d'anormal. La grande motivation des hommes, n'est-ce pas la baise ? Qu'ils le récusent en hypocrites, qu'ils l'occultent de leur conscience, ne changeait rien à l'affaire. L'un des avantages du pouvoir, c'est justement l'attrait qu'il exerce sur la plupart des femmes. Pas toutes, bien sûr, mais celles qui y sont sensibles sont encore assez nombreuses pour répondre à la demande.

Larivière jeta un œil sur sa montre. Il n'avait pas d'avion ni de train à prendre, cependant il s'était fixé un planning et voulait s'y tenir. Il n'aimait pas l'à-peu-près, l'improvisation, les impondérables et tout ce qui pouvait mettre du désordre dans sa vie.

Marcel déblatérait toujours sur la vie sexuelle cachée de la SOCMEZ. Du cas Berthaut, il passa en revue toutes les liaisons – fantasmées ou réelles – du personnel. Larivière l'écoutait d'une oreille distraite. Tout cet étalage l'écœurait. Il en avait marre. Il n'avait qu'une idée : fuir, oublier cette fange. Il songea à une éventuelle démission. Peut-être resterait-il à Bordeaux ? Il reprendrait l'exploitation familiale et passerait le reste de sa vie entre vignes et tonneaux... Peut-être même, pour faire plaisir à sa mère, épouserait-il une gentille fille de la bourgeoisie bordelaise ?

Il consulta une nouvelle fois l'heure. Il avait prévu de passer chez lui pour relever son courrier et prendre le cadeau pour sa mère, avant de filer vers sa Gironde natale. Il constata avec irritation qu'il était déjà en retard d'un quart d'heure sur son horaire prévisionnel.

— Bon, j'y vais, lança-t-il, interrompant brusquement le laïus de Marcel. Excuse-moi, je suis pressé.

Une demi-heure plus tard, faute de trouver une place libre dans la rue, il se gara dans son parking, au sous-sol de son immeuble. Absorbé dans ses pensées, il se précipita dans l'ascenseur. Les portes se refermaient quand une main gantée les retint. Un homme entra dans la cabine et pressa le bouton du quatrième. Larivière le salua distraitement. Il le regarda à peine, prit juste le

temps de noter qu'il était asiatique et sinistre, tout de noir vêtu, et qu'un sac de cuir pendait au bout de son bras gauche. L'œil rivé sur le curseur égrenant les numéros des paliers, Larivière suivait la progression de l'ascenseur avec la désagréable sensation que l'homme l'observait. Au troisième étage, après un discret salut de pure forme à son triste compagnon d'ascension, il quitta la cabine avec soulagement. Il ouvrit promptement la porte de son appartement. Une voix résonna dans son dos :

— Monsieur Germain Larivière ?

Larivière sursauta et se retourna. Il fut surpris de voir l'homme de l'ascenseur. Il se demanda pourquoi il était sorti de l'ascenseur alors qu'il était supposé aller à l'étage au-dessus. Le bonhomme petit et rond était vraiment lugubre. Larivière fut impressionné par son regard sombre dans lequel il décela une flamme inquiétante, quelque chose comme une lueur mauvaise, sauvage et terrible. Il n'imaginait pas qu'il puisse en être le destinataire et se rassura en se persuadant qu'il se faisait des idées.

— Oui, c'est moi, reconnut-il, inquiet et exaspéré par ce fâcheux qui ne pouvait que lui faire perdre son précieux temps.

— Puis-je vous parler quelques minutes ?

— C'est que je n'ai guère le temps... C'est à propos ?

— Mon nom est Minh, on me surnomme Le Gros Minh.

— Minh ?... Je ne vois pas... Vraiment je suis très pressé...

Vif et puissant, Minh poussa violemment Larivière dans l'entrée de son appartement, il le suivit et claqua la porte derrière lui.

Larivière n'eut pas le temps de crier et encore moins de résister. Le Chinois, qui dans sa jeunesse avait pratiqué la Boxe des Anciens, le plia en deux d'un magistral coup de pied au plexus. L'ingénieur de la SOCMEZ suffoqua et s'écroula sur le sol. Entre ses paupières noyées de larmes de douleur, il fut terrorisé par le regard incandescent de l'homme. Il ne savait pas d'où il venait, ni ce qu'il voulait, mais il pressentait qu'il n'était pas là pour discuter. Il sentait en lui une froide détermination à accomplir ce pour quoi il était venu.

Minh posa son sac et l'ouvrit. Il prit un rouleau de ruban plastifié adhésif, bâillonna sa victime et lui entrava les mains dans le dos. Larivière se persuada qu'il y avait sans doute méprise. Pourquoi ce Chinois lui voudrait-il du mal ? Un cambrioleur ! Voilà, c'était l'explication. L'homme allait le ligoter, dévaliser l'appartement, piquer son chéquier et ses cartes de crédit, et filer. Cependant, quelque chose dans son attitude démentait cette hypothèse.

Minh traîna Larivière dans le salon et le jeta sur le sofa. Toujours silencieux, un masque impassible sur le visage, le Chinois déboutonna sa veste, plongea une main dans la poche intérieure et en tira deux photos qu'il jeta sur la table basse. Larivière se pencha sur les clichés et contempla deux minois souriants d'adorables jeunes filles chinoises. Les deux visages ne lui

étaient pas inconnus, mais il se refusait à l'admettre. Il leva un regard interrogatif vers Minh. Celui-ci retourna les photos. Sur le revers de l'une, Larivière lut « Bin », sur l'autre, « Foa ». La panique le submergea. Il secoua la tête de droite à gauche en poussant des grognements, comme s'il voulait se débarrasser du bâillon. Il voulait s'expliquer, dire qu'il s'agissait d'un accident, qu'il avait été drogué par La Tigresse... Minh le regarda se démenier avec mépris. Il ressentait un profond mépris pour cet homme qui continuait sa petite vie tranquille après l'acte odieux qu'il avait accompli. Il reprit les photos, les glissa dans sa poche et alluma un cigare. Il s'assit et prit le temps de déguster quelques bouffées de son Havane en scrutant Larivière à la façon d'un cuisinier qui hésite sur la manière d'accommoder un gibier.

Minh se leva. Il retira sa veste, ouvrit son sac, y prit une paire de gants en fin latex, qu'il enfila. Il exhiba ensuite un rasoir, sortit la lame du manche et entreprit de dépouiller Larivière de ses vêtements en les découpant méthodiquement. Le tranchant entamait parfois les chairs ; quand la victime fut nue, de longues estafilades saignaient ça et là sur son corps.

Le calme de Minh, sa farouche détermination, et surtout la tranquillité avec laquelle il agissait étaient effrayants. Il prenait son temps et appréciait chacun de ses gestes. Des gestes lents, économiques et précis. Il avait parfaitement planifié les phases de son opération ; il savait exactement ce qu'il allait faire et voulait le faire consciencieusement avec une méticulosité d'orfèvre pour qui le temps n'est pas compté. Tel un médecin légiste qui se prépare à autopsier un cadavre, il aligna ses instruments sur la table basse. Parmi le lot de pinces, cisailles, tenailles, scalpels, aiguilles chromées, Larivière le vit saisir avec délicatesse deux aiguilles d'acupuncture longues de dix centimètres qu'il tint entre pouce et index devant ses yeux. Il posa un regard de crotale sur Larivière secoué de spasmes et les joues mouillées de larmes. Puis, il saisit la chevelure de sa victime et la contraignit à s'allonger sur le ventre. D'un geste précis, il enfonça les aiguilles dans la chair de chacune des cuisses exactement au niveau du nerf sciatique. Larivière ressentit une douleur fulgurante qui irradiait ses jambes.

Minh choisit un godemiché métallique à la surface parsemée de petits ergots pointus. Il l'examina attentivement et testa du doigt la pointe acérée d'un ergot. Il dévissa la tête du gode. À l'aide d'un petit entonnoir, il versa le contenu d'une fiole d'acide dilué dans le corps de l'engin. Il revissa l'embout et pressa un bouton inséré sur l'arrière de l'instrument. Le gode vibra avec un léger vrombissement.

Si l'attente est la moitié du plaisir – dit-on –, elle l'est aussi de la souffrance. Ces longs préparatifs donnaient à l'imagination matière à anticiper la douleur à venir. Frappé d'effroi, Larivière passa en état de transe hystérique. Il tenta de se lever, ce qui déclencha un feu atroce dans les muscles de ses jambes qui refusaient de bouger. Ses efforts furent salués par un léger sourire de Minh. Incapable de contrôler le tremblement nerveux qui

agitait tout son corps, une abondante sueur glaciale inondant sa face, Larivière hurlait derrière son bâillon.

Le Chinois plaça le gode contre l'anus de Larivière. La tête ogivale de l'engin vibronnant força l'entrée. Un premier ergot accrocha la chair, puis un deuxième... Les vibrations de l'engin, les soubresauts de la victime, créaient mécaniquement un mouvement de pénétration, les ergots agissant comme des crochets qui empêchaient tout recul. L'acide commença à se dissiper dans les entrailles.

Larivière entraînait tout vif en enfer. Il n'en sortirait qu'au bout de la nuit par la porte de la mort, car Minh le voulait ainsi. Et le Diable lui-même devrait forcer son imagination pour le soumettre à tortures plus raffinées.

CHAPITRE XVII



Il en était de même avant chaque intervention : dans les locaux de la brigade, il régnait une atmosphère sourde de tension. Chacun se préparait avec calme et détermination. Tous se concentraient sur un but : la réussite de l'opération. Et chaque membre de l'équipe, conscient d'être un maillon de la chaîne, se préparait mentalement à accomplir sa tâche avec professionnalisme.

Au cours du briefing de l'après-midi, les modalités de l'intervention avaient été définies. En fonction de la disposition des lieux, de l'estimation du

nombre de trafiquants, de leur capacité de réaction, le commandant Corentin, responsable de l'opération, avait proposé un schéma d'action, constitué les équipes – une vingtaine de policiers aguerris – et réparti les rôles de chacun. Après avoir pris en compte les avis et remarques, le plan avait été arrêté. L'heure de mise en place de l'opération baptisée « Akela » fut fixée à 13 heures.

L'entrepôt d'Ivry où devait avoir lieu la livraison se trouvait dans une zone industrielle vouée à la disparition par le Plan d'Occupation du Sol concocté par la municipalité.

L'entrée du site donnait sur une route qui desservait d'autres entrepôts et bâtiments industriels et commerciaux, pour la plupart en cessation d'activité. Le terrain de l'entrepôt frigorifique encore en activité était bordé sur deux côtés par un réseau de voies ferrées et un écheveau de routes convergeant vers un échangeur autoroutier bâti en surplomb. Un terrain en friche sur lequel s'élevait un atelier de mécanique désaffecté jouxtait l'arrière du périmètre.

Incongrue et gênante, une maison d'habitation se dressait à deux cents mètres de l'entrepôt. Elle était occupée par un couple de retraités de l'EDF.

La configuration des lieux offrait des avantages et des inconvénients. Isolé et relativement désert, d'accès aisé et permettant une surveillance discrète, le terrain donnait aux policiers une possibilité d'action rapide et efficace. En revanche, en cas de dérapage, l'isolement de la zone et l'espace ouvert l'entourant pouvaient être des atouts pour des truands décidés à résister.

Le maillage policier se mit en place progressivement.

Des observateurs se dissimulèrent sur les contreforts de l'échangeur, dans des bâtiments et dans des wagons en attente sur des voies de garage. Ils avaient pour consigne de signaler tous mouvements du personnel et de véhicules. Dotés d'appareils à grande focale, ils avaient aussi la charge de photographier tout ce petit monde.

Regroupés dans des véhicules disséminés et planqués dans un rayon de cinq cents mètres, quatre équipes de cinq hommes armés se tenaient prêts à intervenir.

Corentin, qui coordonnait le dispositif, était installé à trois cents mètres, sur un terrain clos qui faisait office de cimetière à voitures. Géraldine et Brichot le secondaient.

À 15 heures dix, l'un des observateurs signala une Mercedes noire pénétrant sur le parking de l'entrepôt. Trois hommes en sortirent, l'un d'eux était Minh.

— Ouah, on a du bol ! exulta Corentin. Je ne pensais pas que le Gros Minh viendrait en personne.

— Il vient vérifier la marchandise, estima Brichot. Apparemment, il tient à ce que tout se passe bien.

Minh se dirigea vers l'entrée des bureaux. Ku Kang vint vers lui. Les deux hommes échangèrent quelques mots et disparurent dans le bâtiment.

Durant l'heure qui suivit, l'activité fut quasiment nulle ; un seul camion quitta le site. Quatre hommes sortirent de l'entrepôt, firent quelques pas le long du quai de manutention, avant de s'immobiliser et de discuter entre eux tout en grillant une cigarette.

— Ils n'ont pas l'air stressé, remarqua Brichot.

— Bah ! Pour eux, c'est de la routine. Ils se sentent en sécurité.

— Tant mieux...

Un homme apparut sur le seuil d'une porte et interpella vivement les quatre individus. Ceux-ci cessèrent immédiatement leur conciliabule et rejoignirent leur complice. Ils disparurent du champ de vision des observateurs.

Un quart d'heure plus tard, un camion immatriculé en Hollande s'engagea sur la route qui conduisait à l'entrepôt. Il fit un passage sans s'arrêter, ralentit à la hauteur de l'entrée, poursuivit sa route jusqu'à un rond-point qu'il contourna et revint vers l'entrepôt. Cette fois, il pénétra dans l'enceinte, fit quelques manœuvres pour amener les portes du fourgon à la hauteur du quai de déchargement.

Deux hommes européens sautèrent de la cabine. Minh, Ku Kang et un troisième larron allèrent à leur rencontre. Le temps d'un bref échange entre Minh et les convoyeurs, et Ku Kang ordonna à quatre hommes de s'occuper de la marchandise.

« Leader à tous : préparez-vous à intervenir dans deux minutes », lança Corentin. Lui-même ajusta son gilet pare-balles et vérifia le chargeur de son Sig-Sauer 226 – une précaution qui aurait pu éviter une grave blessure à un collègue qui avait omis d'approvisionner son arme avant une interpellation musclée. Brichot et Géraldine imitèrent leur chef.

Trente secondes avant le déclenchement de l'assaut, un observateur signala un fait nouveau :

— Dix personnes viennent de sortir du camion... Ce sont des Asiatiques... Il y a trois femmes...

— Nom de Dieu ! jura Corentin, manquait plus que ça. Ce sont sans doute des clandestins.

— Ce sont de bons gestionnaires, ironisa Géraldine, ils rentabilisent le transport.

— Sans doute, admit Corentin. En attendant, la présence de ces immigrés illégaux risque de compliquer l'affaire.

Ku Kang adressa quelques mots aux clandos et leur désigna un de ses complices qui les prit en main.

— Ils sont dirigés vers des voitures garées derrière le bâtiment, annonça

l'observateur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Brichot à son chef.

— On les laisse filer, décida Corentin. Pas la peine de les avoir dans nos pattes quand on interviendra.

Puis s'adressant par radio aux autres membres de l'équipe :

— On laisse passer. On relève les numéros d'immatriculation. Je contacte les collègues du secteur pour qu'ils les interceptent hors champ d'intervention.

À l'arrière du camion, les hommes déchargeaient la cargaison sous la surveillance attentive de Minh et de Ku Kang. À l'aide d'un transpalette ils effectuaient la navette entre le quai et le frigo où ils entreposaient les caisses de homards et crabes congelés.

« Leader à tous : action ! » ordonna Corentin.

Les quatre véhicules quittèrent leur planque et convergèrent vers la cible. Deux des voitures pénétrèrent en trombe sur le parking. Les deux autres contournèrent l'entrepôt pour bloquer toute possibilité de retraite aux trafiquants.

Les policiers giclèrent des bagnoles. Armés de fusils à pompe et d'armes de poing, ils se déployèrent sur et autour du parking. Encerclés, mis en joue par une vingtaine d'hommes déterminés et entraînés, les six manutentionnaires qui s'activaient au cul du camion se figèrent sur place. Ils furent immédiatement maîtrisés pendant que Corentin, Géraldine et Brichot, épaulés par six autres policiers, investissaient l'entrepôt.

— Où est passé Minh ? demanda Corentin.

— Doit pas être loin, répondit Brichot.

La réponse ne satisfaisait pas Corentin. En protection derrière un pilier en béton, il scruta les allées délimitées par des caisses empilées. Une ombre fugace se faufila dans le fond de l'entrepôt. D'un geste, Corentin commanda à deux hommes de progresser latéralement et de le couvrir. Il s'élança dans l'allée centrale. Un coup de feu retentit. La balle se ficha dans le bois d'une caisse. Les policiers ripostèrent au jugé. Terrifié par la fusillade, un lampiste sortit de son trou et, bras haut levés au-dessus de la tête, se livra aux policiers. Brichot lui ordonna de s'aplatir sur le sol, le palpa et lui mit les bracelets.

Pendant ce temps, Corentin avait repris sa progression. Au bout de l'allée, il avisa un escalier métallique qui aboutissait à une passerelle sur laquelle un homme venait juste de poser le pied. Corentin reconnut Ku Kang. Celui-ci se retourna. Il ne vit pas le policier mais aperçut Géraldine et tira illico deux balles. La policière bascula en arrière et roula sur le sol. Corentin bondit à découvert, leva son Sig, ajusta sa ligne de mire et tira trois fois au moment où le truand lui faisait face. Ku Kang tomba à genoux, se retint à la balustrade, lâcha son arme qui tomba dans le vide, et s'affaissa sur le flanc.

Brichot s'était précipité vers sa collègue. Il se rassura en constatant que c'était le gilet pare-balles qui avait morflé. Sonnée, Géraldine se releva lentement.

— Purée ! Tu m'as fait peur. Ça va ?

Géraldine fit oui de la tête en se tenant les côtes. Elle grimaça.

— J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing.

— C'est normal. Il a tiré avec un Colt Commander calibre 45. T'as peut-être une côte fêlée.

En dix minutes, les policiers prirent le contrôle de l'entrepôt. Dix hommes étaient en état d'arrestation. Un mort : Ku Kang. Un en fuite : le Gros Minh.

— C'est pas vrai ! maugréa Corentin furieux d'apprendre que le Chinois avait filé. Il ne s'est pas volatilisé. Vous avez tout exploré ?

— Oui, on a tout vérifié, affirma sèchement Brichot, plutôt offusqué d'être soupçonné de négligence.

— Okay, c'est bon, fit Corentin d'un ton adouci. J'ai fait boucler le secteur. Il n'ira pas loin.

Hormis la fuite de Minh, le bilan de l'opération « Akela » était positif : cinq cents kilos d'héroïne en provenance du Moyen-Orient avaient été saisis, sept clandestins avaient été interceptés par des patrouilles de police. Trois autres étaient passés entre les mailles du filet policier.

CHAPITRE XVIII



Perchée sur ses hauts talons, May Li arpentait le vaste salon. Assis dans le canapé de cuir blanc, jambes croisées, Wang l'écoutait et la regardait déambuler. En dépit de son goût exclusif pour les hommes, il savait apprécier la plastique féminine de La Tigresse. Moulée dans une jupe grise, les jambes gainées de soie noire, un corsage blanc échancré laissant deviner la splendeur de ses seins, elle était somptueuse. Paradoxalement, même la colère qui enlaidit en général les traits, ne parvenait pas à ternir la beauté de son visage à peine maquillé.

May Li venait d'apprendre la mort de Larivière de la bouche de Wang, son fidèle lieutenant. La nouvelle l'avait plongée dans un état de furie noire.

Le cadavre de l'ingénieur avait été découvert par sa femme de ménage qui officialiait un jour sur deux. L'employée de Larivière, une jeune mère de famille antillaise, avait été hospitalisée en état de choc psychologique. Il est vrai que la vue du cadavre atrocement mutilé avait même ébranlé salement les policiers chargés des premiers constats. Le commissaire du quartier, un vieux routier rôdé à la fréquentation des scènes de crime et à l'examen des cadavres frais ou décomposés, était sorti livide de la pièce.

Passée sa phase colérique, May Li avait recouvré la maîtrise d'elle-même. Avec la détermination d'une femme de tête et d'action, elle avait compris qu'il lui fallait agir vite.

— La mort de ce connard de Larivière va provoquer une enquête approfondie sur sa vie, expliqua-t-elle, autant pour elle-même que pour Wang. Les flics vont vite découvrir à quel genre de pratiques sexuelles il se livrait. Ils ne mettront pas non plus beaucoup de temps pour remonter jusqu'à nous.

En allumant une Benson fichée dans son fume-cigarette en ivoire, Wang abonda dans son sens :

— C'est emmerdant. S'ils commencent à fouiller dans nos affaires, on risque de les avoir sur le dos pendant un bout de temps. C'est ennuyeux pour le business.

— On risque plus gros, figure-toi !

Wang acquiesça. May Li enchaîna :

— Et cette petite salope de Bin, où est-elle passée ? Faudrait pas qu'elle réapparaisse... Putain ! Comment a-t-elle pu nous échapper ?

— Ça, c'est un mystère, déplora Wang. On a sillonné les alentours du manoir immédiatement après sa fuite... Pas possible qu'elle soit allée bien loin... Le lendemain, on a interrogé discrètement les habitants des fermes les plus proches : personne ne l'a vue. Ils s'en seraient souvenus...

May Li se dirigea vers le bar, se servit un verre de Martini, revint vers Wang et se cala dans le canapé.

— Reste le problème Minh...

Car dans son esprit il n'y avait aucune place pour le doute : Minh était l'assassin de Larivière. La sauvagerie avec laquelle l'ingénieur avait été torturé et tué désignait l'auteur. Comment avait-il appris que Larivière était le tueur de Foa ? May Li avait sa petite idée, mais elle n'avait pas le temps de vérifier ses soupçons. Elle réglerait le problème plus tard. Elle revint à sa préoccupation :

— Minh est un danger absolu pour le Tigre de Jade. Cet abruti a voulu venger ses petites protégées... mais ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus... les flics mettront certainement du temps pour l'identifier comme l'assassin de Larivière. Plus grave : la descente de police à Ivry. Cet incapable de Minh a totalement foiré l'opération Longue Marche. Les Frères Célestes sont furieux.

Wang hocha la tête. Un sourire pervers déforma la commissure de ses lèvres.

— Je me charge du Gros Minh, annonça-t-il.

— Fais gaffe, Wang, Minh est pire qu'un cobra. Ne le sous-estime pas.

— T'en fais pas, je ne lui laisserai aucune chance, déclara Wang avec assurance.

Corentin ressortait du bureau de Badolini quand il croisa Géraldine dans le couloir.

— Ça va, toi ? s'informa-t-il.

— Oui, nettement mieux. J'ai un bel hématome sous le sein gauche, mais pas de côte fêlée.

— Ton médecin a dû croire que tu étais une femme battue.

— Oh, non ! Elle me connaît – mon médecin est une femme, *môsieur* ! Elle sait que je n'ai pas d'homme violent à la maison. Pas d'homme du tout, d'ailleurs.

— Bien sûr... mais il y a des femmes violentes.

— Peut-être. Mais dans ce domaine, la parité homme-femme est loin d'être atteinte. Ce sont encore les hommes qui fournissent la majorité de la clientèle des tribunaux correctionnels et des assises.

Corentin n'avait rien à répondre à ce constat.

L'apparition de Brichot au bout du couloir lui donna l'occasion de changer de sujet.

— T'as l'air speed, mon bon Mémé, fit-il quand celui-ci arriva à sa hauteur.

— Non, pas particulièrement... Je suis passé voir un vieux pote de la Crim. J'ai des infos intéressantes.

Brichot entraîna ses collègues dans son bureau.

— Alors, ces infos ? s'impatienta Corentin.

Tout en parlant, Brichot retira sa veste, enleva son arme du holster, le rangea dans un tiroir et s'assit.

— Tu as entendu parler de ce mec, Germain Larivière, un ingénieur aéronautique, que l'on a retrouvé en charpie chez lui ?

— Oui... Paraît qu'il n'était pas ragoûtant à voir... répondit Corentin qui avait déjà eu vent de cette affaire par Badolini.

— C'est peu dire... D'après le légiste, son agonie a duré plusieurs heures. Le type a subi quelques sévices gratinés : corps lardé d'aiguilles, sexe épluché comme une banane, introduction de divers objets dans l'anus, dont un gode bardé de pointes tranchantes comme un rasoir... Et pour finir, le type a été éviscéré vivant. Ses boyaux ont été déroulés...

— Bon, épargne-nous les détails ! le coupa Géraldine.

— T'as raison, se reprit Brichot. Ce n'est pas ce qui nous intéresse dans l'affaire.

— Et qu'est-ce qui nous intéresse ?

Brichot lissa sa fine moustache du pouce et répondit à son collègue :

— Ce mec était ingénieur-chercheur dans une boîte d'étude aéronautique, la SOCMEZ. C'était une pointure dans son domaine. Autrement dit : il cherchait et trouvait. Bref, une tête. Il passait beaucoup de temps à son boulot. En dehors, il avait une petite vie régulière. Ses voisins le croisaient de temps en temps. Il vivait seul, apparemment sans histoire. Pas de relation féminine, sans être homo pour autant. Ses collègues de travail le décrivent comme un homme discret et pointilleux, pas très ouvert. Le soir de sa mort, il devait partir en congés chez ses parents, des vigneronns bordelais. Bref, le vieux célibataire endurci.

— Bref, si t'abrégeais, le tança gentiment Corentin.

— J'y viens. Je vous explique le contexte, grommela Brichot d'un ton buté. Germain Larivière, donc, semblait être un homme tranquille. Seulement, ce petit cachottier avait une vie secrète que nos collègues de la Crim ont eu tôt fait de mettre à plat. Dans son ordinateur personnel, ils ont trouvé un grand nombre de vidéos pornos hard. De fil en aiguille, ils ont découvert que le bonhomme ne se contentait pas de voyeurisme.

Corentin s'impatienta :

— Bon ! Okay ! Ton Larivière participait à des soirées spéciales, il fréquentait les clubs échangistes ou allait voir les putes spécialisées dans le sado-maso... et alors ?... Il a ramené un pervers chez lui et la petite partie a dégénéré ?

— Peut-être... On n'en sait rien pour le moment. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse...

— Accouche, Mémé !

— Effectivement, il participait à des séances Très spéciales, continua stoïquement Brichot. Chez lui on a découvert des photos gratinées sur lesquelles on le voit dans des situations plutôt scabreuses. Mais ce qui est intéressant, c'est que dans le répertoire de son portable, on a trouvé le nom de May Li.

— Nom d'une pipe !... Les collègues de la Crim l'ont interrogée ?

— Oui... Elle a reconnu sans difficulté avoir servi de grande maîtresse sado à Larivière au cours de trois soirées. Elle l'avait rencontré dans une boîte de nuit. Par la suite, le bonhomme lui a parlé de ses goûts sexuels. Elle-même, dit-elle, aime jouer les dominatrices ; elle se vante d'être appréciée par les amateurs du genre et de jouir d'une certaine notoriété sur la place de Paris. Selon ses dires, Larivière l'a suppliée de lui faire profiter de ses compétences... Voilà son explication.

— Et les collègues de la Crim ont gobé ce bobard ?

— Bobard, bobard... On n'en sait rien... C'est plausible. De toute façon, ils n'ont rien pu retenir contre May Li. Compte tenu du mode opératoire du tueur, ils cherchent un homme. Ils craignent avoir affaire à un nouveau serial killer qui en serait à ses débuts. De plus, pour le jour du crime, May Li a pu fournir un alibi en or : elle dînait chez Lasserre avec un diplomate japonais.

Corentin resta pensif pendant de longues secondes. Il ne savait que penser de cette coïncidence. Brichot interrompit sa réflexion :

— J'ai aussi appris autre chose...

— Oui ?

— Il paraîtrait que la DST s'intéresse à l'affaire... Ce n'est qu'une rumeur rapportée par le collègue de la Crim.

— Que vient faire le contre-espionnage dans cette histoire ?

— N'oublie pas que Germain Larivière était un ingénieur aéronautique, rappela Brichot. D'après son patron, il travaillait sur un projet révolutionnaire.

Nouvelle pause pensive de Corentin.

— Pas clair, tout ça, fit-il enfin. Larivière, May Li, les services secrets, Minh... À propos, on n'a pas retrouvé sa trace ?

— Non. À mon avis, on n'est pas près de le revoir, pronostiqua Géraldine.

— Et pourquoi ?

— Il y a deux options : après le coup d'Ivry, soit ses copains lui font la peau soit ils l'aident à disparaître dans la nature. Je parie pour la première solution.

Corentin acquiesça.

— Tant pis pour Gros Minh... On va s'occuper de May Li.

Puis s'adressant à Brichot :

— Tu m'as dit qu'il y a une soirée prévue au manoir ?

— Oui... après-demain. D'après nos infos, il s'agit officiellement d'un bal masqué. En réalité, c'est une soirée orgiaque dont le thème est : Libertins et Libertines au dix-huitième siècle.

— Une soirée culturelle, souligna Géraldine.

— Ouais... il se trouve que j'ai besoin de parfaire ma culture dans ce domaine. Mémé, il faut que tu me dégottes une invitation pour cette sauterie galante.

— Pas de problème, chef. J'ai la liste des invités et parmi eux, il y a un lascar qui a une histoire de détournement de mineure sur le paletot ; il se fera un plaisir de te laisser sa place.

— Parfait !

— N'oublie pas tes capotes, Grand Chef, railla Géraldine.

— Et alors, Petit bonhomme ! Quand on veut infiltrer un milieu, il faut bien se conformer à ses rites.

— Bien sûr...

— Mais non, Géraldine ! rectifia Corentin, je n'ai pas l'intention de consommer. Les partouzes, dix-huitième ou vingt et unième siècle, ce n'est pas ma tasse de thé. Je veux simplement profiter de l'occasion pour fouiner dans ce repère.

CHAPITRE XIX



Ce matin-là, Paris avait les éclats d'une photo de Doisneau. La Seine coulait indolente entre ses rives ensoleillées, la façade de Notre-Dame attendait impatiemment de sortir de l'ombre. C'était une de ces matinées radieuses qui rend les Parisiens aimables et les femmes jolies.

— On y va à pied, proposa Corentin en passant le seuil du 36.

— Si tu veux... bonne idée, approuva Brichot. Un peu d'exercice matinal est bon pour la santé.

Les deux policiers traversèrent l'île de la Cité en longeant le flanc nord de la Cathédrale, passèrent le Pont Saint-Louis et prirent la rue Saint-Louis en l'île : Ils marchaient en silence. Les deux hommes se connaissaient depuis des années, ils étaient collègues et amis, et savaient apprécier leur compagnie mutuelle sans le recours à la parole. Ils étaient ensemble, c'était tout, et suffisant.

À la hauteur du Port de l'Arsenal, ils entrevirent le but de leur pérégrination : la bâtisse inesthétique de l'Institut médico-légal. Coincé entre la Seine et les voies aériennes du métro, le bâtiment était un horrible empilement d'étages hétéroclites : meulières au premier niveau, briques, au second, enfin, panneaux préfabriqués qui coiffaient le tout.

Après avoir décliné leur identité et qualité d'O.P.J., Corentin et Brichot rejoignirent le légiste dans une salle d'autopsie.

La femme qui les accueillit était une nouvelle recrue de l'Institut. La quarantaine, d'aspect robuste, les cheveux raides et bruns coupés mi-courts, les traits durs, la peau grasse et mate, il était difficile de lui trouver un quelconque charme féminin. Une monture de lunettes noire accentuait son air austère.

— Docteur Moreau Jeanne, se présenta-t-elle en serrant la main de Corentin d'une poigne vigoureuse. Oui, je sais, fit-elle pour couper court à l'étonnement muet des deux policiers, c'est une idée de mon père, Julien Moreau. Dans sa jeunesse, il était fasciné par l'actrice.

Pas de commentaire de la part des deux policiers qui sentaient bien que le sujet était sensible. Nul besoin d'un long contact pour deviner un caractère carré chez cette femme d'un abord froid et tranchant comme la lame d'un scalpel.

— Vous venez pour le Chinois ? s'enquit la toubib.

Corentin confirma d'un signe de tête.

— Il est là, fit Jeanne Moreau en désignant du pouce, derrière elle, un drap recouvrant un cadavre étendu sur une table en inox. J'en ai juste fini avec lui.

Le trio s'approcha. La toubib replia le drap avec la minutie d'une femme de chambre. Un corps exsangue apparut. L'homme avait une musculature fine

et bien dessinée. Son visage aux pommettes légèrement saillantes était harmonieux.

— C'est bien Wang, constata Brichot.

— T'es sûr ? demanda spontanément Corentin.

— Mais oui ! Je le reconnais parfaitement. Si tu n'as pas confiance, tu n'as qu'à faire venir Géraldine, elle l'a vu comme moi en compagnie de May Li.

— Si je puis me permettre, commandant, intervint la légiste, votre collègue a raison. D'ailleurs, c'est le nom indiqué sur le passeport trouvé sur lui.

— Okay... Excuse-moi, Mémé.

— T'es tout excusé... Tu es déçu... Tu aurais sans doute préféré trouver Minh...

— Désolée, fit Jeanne Moreau, je n'ai pas d'autre Chinois à vous proposer.

— Ça ne fait rien, on se contentera de celui-ci... Bon... je ne vois aucune blessure apparente... De quoi est-il mort ? Pas d'une crise cardiaque, je suppose ?

— Non, commandant. Il a eu les cervicales brisées.

— Ah... un accident ?

— Non. On les lui a brisées volontairement. Rien de plus simple et d'efficace pour tuer un homme à mains nues. On saisit la tête, une main sur le haut du crâne, l'autre au menton, et on donne un coup latéral violent.

Comme ça...

Très pédagogique, elle mima le geste sur le cadavre.

— Je vois, fit Corentin. J'ai appris cette technique d'Aïkibudo avec Maître Floquet.

— Vous pratiquez cet Art martial ?

— Occasionnellement. Et vous ?

— Autrefois, quand j'étais étudiante.

Puis revenant à leur défunt sujet :

— Votre Chinois est mort sur le coup. Cependant, il a dû se battre avec son meurtrier. Il a reçu un coup au niveau des testicules et il a un léger hématome sous le menton. Sa mort remonte à vingt-quatre heures... À part cela, je dirais qu'il se droguait. On a retrouvé des traces de coke dans son sang.

Corentin opina de la tête, observa le cadavre, puis suggéra :

— Une femme pourrait être l'auteur de ce crime.

— Si vous avez pratiqué l'Aïkibudo, vous devez savoir que c'est possible.

Une experte en art martial est tout à fait capable de tuer un homme de cette manière.

Jeanne Moreau recouvrit le corps.

— Autre chose, ajouta-t-elle, on a trouvé des traces de sang sur ses vêtements. Il se peut que ce soit celui de son agresseur. J'ai donné des échantillons à l'analyse... Ça pourra sans doute vous servir.

— Assurément, docteur.

Sur le chemin du retour, les deux policiers discutèrent longuement de l'affaire.

— Il y a du rifi chez les adeptes du Tigre de Jade, résuma Corentin. Tu crois que May Li est la tueuse de Wang ?

— Bof... Tout est possible. Toutefois, elle n'avait pas l'air en bisbille avec lui. C'était quand même son lieutenant... Mais va savoir avec les femmes. Je pencherais pour Minh.

— Minh... ?

— Oui... Le Gros Minh est en guerre avec La Tigresse, nous a dit ton informateur. En tuant son lieutenant, il lui porte un coup.

Corentin en convint.

— Je commence à en avoir marre de ces chinoiseries, lâcha-t-il alors que les deux hommes traversaient le Pont Sully.

CHAPITRE XX



Revêtu d'un costume d'opérette, Corentin présenta son carton d'invitation au cerbère qui le salua sans lui prêter d'attention particulière.

Dans le hall du manoir, à la lumière chaude des chandelles de candélabres, il contempla avec consternation son reflet dans un miroir. Coiffé d'une perruque blanche, le torse serré dans une redingote trop étroite et les mollets moulés par des collants blancs, il faisait piètre figure. Comparé aux somptueux costumes des invités, il avait l'air d'un roturier égaré dans un bal aristocratique. Toutefois, personne ne paraissait s'intéresser à sa personne. Il est vrai que ces messieurs et ces dames avaient d'autres centres d'intérêt.

La fête avait déjà pris son essor. Sur une estrade, un orchestre de cordes jouait du Mozart. Les musiciens en costume blanc d'époque portaient des loups de satin noir. Autour d'une longue table nappée d'un tissu blanc, des convives dégustaient rôtis, gibiers, huîtres et s'abreuvaient de vin en carafe. Certains tenaient une femme sur leurs genoux et la lutinaient.

Dans un salon contigu, les fêtards avaient passé le stade des préliminaires. Dans une atmosphère feutrée et sous un éclairage tamisé de chandelles, des couples -pour certains dévêtus – contemplaient les ébats d'une marquise et de son valet en livrée. Allongée sur le tapis d'un billard, jupe remontée à la taille et jambes levées, la dame gloussait à chaque coup de queue de son partenaire.

Corentin repéra une zone à demi plongée dans la pénombre. Un couple s'y tenait. Assis sur un divan, l'homme dont il ne distingua pas les traits buvait une coupe de champagne pendant que sa compagne caressait son sexe. Corentin prit place dans une bergère.

De sa position, Corentin avait vue sur l'ensemble de la salle et pouvait en surveiller l'entrée ainsi que deux portes fermées dont il ne savait ce qu'elles cachaient.

Sur le billard, la marquise était maintenant prise en main par deux

hommes. L'un d'eux versait du champagne sur sa toison, l'autre s'en délectait au grand bonheur de la dame dont le rire nasal résonnait désagréablement. Une voix de l'assistance clama : « la boule, marquise, la boule ! ». Le léchouilleur de chatte champagnisée saisit une boule blanche et l'introduisit entre les grandes lèvres. Sans effort, il la poussa profondément dans l'intimité de la femme. Celle-ci se frictionna le clitoris énergiquement et éjecta aussitôt la boule luisante de sécrétions vaginales et autres liqueurs séminales. Quelques applaudissements inconsistants saluèrent sa prestation.

L'une des portes s'ouvrit laissant le passage à une femme brune. Le haut de son visage était dissimulé sous un demi-masque noir. Elle portait une robe au large décolleté. Corentin reconnut la prestance de May Li. Elle se dirigea vers l'entrée du premier salon. Quelques minutes après, elle repassait en compagnie d'un homme dans son sillage ; le couple disparut derrière la porte.

Au moment où Corentin décida de se lever, une jeune femme en habit de soubrette s'avança vers lui avec, posé en équilibre sur la paume de sa main, un plateau rond chargé de quelques flûtes. Elle posa deux flûtes sur un guéridon à l'intention du couple proche de Corentin et en tendit une à ce dernier. Avec un sourire coquin, la jeune femme s'éloigna en ondulant de la croupe.

Corentin porta le verre à ses lèvres et fit mine de boire. Quelques secondes passèrent pendant lesquelles le policier décida qu'il était temps d'aller explorer les lieux. Un groupe d'hommes et de femmes, riant et parlant haut, pénétra dans la salle. Corentin profita de cette agitation pour s'esquiver par la porte empruntée par May Li.

Il se retrouva dans un large couloir au sol parqueté sur lequel courait la bande étroite d'un tapis rouge sombre. Dans son prolongement, un escalier conduisait au premier étage. Dans le couloir, il n'y avait que deux portes : l'une sur sa droite, l'autre sur sa gauche. Elles étaient bouclées. Corentin s'engagea dans l'escalier. Sur le palier, il plaqua l'oreille contre le panneau d'une porte. Aucun son. Il entra. Il découvrit une chambre, ressortit et passa à la pièce suivante... Ensuite ?... Trou noir !

Quand il émergea, quelques minutes plus tard, Corentin eut l'impression que mille tambours sonnaient la charge dans son crâne. Lentement, comme sortant d'un brouillard, il se souvint du couloir, de l'escalier et de la pièce dont il n'avait rien entrevu. Dans le même instant, il sentit la pression de lanières entravant ses poignets et ses chevilles. Il prit conscience de sa nudité, de la fraîcheur de la température, et frissonna. La pièce était plongée dans l'obscurité totale. Malgré ses efforts, il ne put se faire une idée de l'endroit où il se trouvait.

Soudain, il fut ébloui par la violente lumière d'une lampe suspendue au plafond. Un large abat-jour projetait un cercle de lumière sur le sol en ciment. Après quelques secondes d'adaptation, le policier distingua les murs blancs de la pièce sur lesquels était accroché un attirail d'instruments – chaînes, pinces, lanières de cuir, fouets – destinés à satisfaire l'amateur de sensations fortes.

Une voix de femme le détourna de la contemplation de ces inquiétants objets :

— Bonsoir, commandant. Je suis heureuse de vous compter au nombre de mes invités.

La femme fit quelques pas et s'immobilisa dans le cercle de lumière. Un sourire narquois sur les lèvres, elle contempla le policier attaché aux planches en X d'une croix de Saint-André.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais nous nous connaissons déjà, commandant Boris Corentin.

May Li paraissait plus resplendissante que jamais. Sa poitrine gonflait le coton d'un chemisier immaculé, col à jabot, poignets en dentelle, et brodé à ses initiales au-dessus du cœur. Elle portait un pantalon noir moulant ses cuisses comme une seconde peau et chaussait de hautes bottes cavalières à revers marron clair. Ses cheveux tirés sur l'arrière, noués par un catogan, lui donnaient fière allure, celle d'une farouche amazone.

— Qu'imaginiez-vous, commandant ? Que vous alliez venir ici et partir sans avoir goûté quelques-unes des spécialités qui m'ont valu le surnom de Tigresse ?

Corentin ne prit pas la peine d'ouvrir la bouche. La belle Chinoise poursuivit avec jubilation :

— Figurez-vous que parmi mes clients, j'ai aussi des policiers haut gradés et même un proche de la ministre de l'Intérieur. Ah, celui-ci ! Ce n'est pas le moins tordu, croyez-moi. La pauvre ministre, si elle savait...

May Li avança et s'immobilisa à un mètre de sa victime. Elle le considéra d'un œil expert.

— Bel homme, fut sa conclusion. J'avoue que dans d'autres circonstances, j'aurais volontiers cédé à votre charme. Mais le destin en a décidé autrement.

Elle coula un regard sarcastique sur Corentin.

— Avez-vous une préférence ? demanda-t-elle. Non... ? Aucune expérience en ce domaine ? Vous avez bien quelque fantasme secret ?... Non... Alors, je vais me laisser guider par mon inspiration.

La Tigresse recula sans quitter sa proie des yeux. Son regard noir brillait d'une lueur sadique, presque satanique.

— Vous ne le savez pas encore, fit-elle, mais la souffrance est une source inépuisable de jouissance. D'abord – il est vrai ! – pour ceux qui la contemplent, ensuite pour ceux qui la ressentent. Avez-vous lu *Le Jardin des Supplices* du merveilleux Octave Mirbeau ? Non ? Regrettable, commandant. Mais nous ne sommes pas là pour parler littérature. Passons aux travaux pratiques.

May Li recula encore d'un pas. Soudain, les traits de son visage se

décomposèrent et se figèrent en un masque de stupeur. Derrière elle dans l'ombre, quelques mots prononcés d'une voix froide claquèrent :

« Putain, c'est fini pour toi ! »

Une impulsion brusque la propulsa en avant.

Corentin vit d'abord le canon nickelé d'un Smith et Wesson pointé à bout de bras sur la nuque de la Chinoise. Puis un visage apparut en pleine lumière, un visage haineux, déformé par la rage et la soif insatiable de vengeance. Corentin fut à peine surpris de reconnaître Gros Minh. Ce dernier frappa violemment May Li au creux des reins. La Tigresse grimaça de douleur, plia les genoux et ses rotules heurtèrent le sol. Minh saisit sa chevelure, tira la tête en arrière et appliqua le canon de son arme sur la base du pariétal.

Minh leva les yeux sur Corentin. Il le regarda quelques secondes sans paraître le reconnaître.

— Commandant Corentin, fit-il enfin, je suis bien content de vous retrouver. Nous avons un petit compte à régler... Vous vous demandez comment j'ai pu échapper à votre souricière, hein ? C'est simple : sous l'entrepôt, il y a un conduit d'évacuation d'eau. On y accède par une entrée secrète que j'ai eu le nez d'aménager. Voyez-vous, pendant que vous vous occupiez de Ku, j'ai eu le temps de filer.

Après cette explication, il revint à May Li qui tentait de se dégager. Il la frappa entre les deux omoplates.

— Ne fais pas le con, Minh ! cracha La Tigresse d'une voix ferme. Le Tigre de Jade ne te pardonnera jamais.

Un ricanement répondit à la menace.

— Ta gueule, salope ! grogna Minh. J'ai déjà eu la peau de ton pédé de Wang qui croyait facile de surprendre le Gros Minh. Maintenant, c'est à ton tour de payer. Je regrette seulement de ne pas avoir le temps de te faire subir le sort de ton cher ami Germain Larivière.

La vision de Bin et de Foa le submergea. Il crispa sa main sur la crosse de son revolver.

« Stop ! cria une voix. Posez cette arme ! »

Pendant une seconde, la mort hésita. Minh tourna instinctivement la tête vers l'homme qui le tenait en joue. May Li pivota, tenta de détourner le canon pointé sur elle en le saisissant à pleine main. Le coup de feu claqua et emplit la pièce de son écho. May Li bascula sur le dos, la poitrine perforée à la hauteur du cœur d'une balle de 357 magnum.

Avant que le troisième homme ait eu le temps de réagir, Minh enfonça le canon de l'arme dans sa bouche et pressa la queue de détente. Une gerbe de sang et de cervelle gicla.

Dans la pièce chargée d'odeur de poudre, le silence retomba.

L'homme posa un regard navré sur les deux corps et s'avança, son arme

pendue au bout de son bras. Il sourit à Corentin.

— Bonsoir, commandant... Capitaine Jacques Levrel, de la DST, se présenta-t-il en glissant son calibre dans un holster caché sous sa veste.

Il délivra le policier, lui tendit ses vêtements.

— Je suppose que vous aimeriez vous détendre, commandant. J'en profiterai pour vous expliquer les raisons de ma présence ici.

EPILOGUE



— Où voulez-vous manger ? demanda Badolini. C’est moi qui régale. Un petit Chinois, ça vous dirait ?

— Ah, non ! s’exclama spontanément Brichot. J’en ai soupé. J’ai rien contre les Chinois, mais j’aimerais bien changer d’atmosphère.

Après quelques palabres, Badolini emmena son équipe dans une brasserie des Halles.

Après la tension des derniers jours, les policiers se détendaient. Ils parlaient de tout et de rien, de la météo, des vacances, de l’équipe de France de Rugby... Badolini, très en forme, rapporta les potins du Ministère qui se félicitait du succès de la Mondaine.

— À propos, interrogea Géraldine faussement ingénue, vous n’avez pas le nom de ce haut fonctionnaire, client de La Tigresse ?

— Ah ! Géraldine, soupira Badolini, vous croyez à cette histoire ? C’était de l’intox de la part de La Tigresse... Et même si cela était, croyez-vous que je vous donnerais un nom ?

Badolini tira sur son mégot, l’écrasa et se rinça la glotte d’une lampée de Nuits-Saint-Georges. Il reprit :

— À part notre cher Corentin, je n’ai pas entendu parler d’un policier qui se soit livré pieds et poings liés aux charmes de La Tigresse. Tu t’en es bien tiré, Boris... Heureusement que ce collègue de la DST est intervenu...

Corentin ronchonna et acquiesça.

Aussitôt après la mort de May Li et de Minh, le capitaine Jacques Levrel

avait libéré le policier et lui avait expliqué que la DST manipulait Larivière. Subjugué par May Li – agent d’une officine chinoise d’espionnage –, l’ingénieur était prêt à lui livrer le résultat de ses recherches. Le contre-espionnage français avait retourné Larivière in extremis et contraint celui-ci à fournir de fausses données aux Chinois. Malheureusement, la mort de Foa avait provoqué le dérapage de l’affaire.

— Et Bin ? A-t-on des nouvelles ? demanda Géraldine.

— Oui, répondit Badolini. Les gendarmes qui l’ont découverte dans cette ferme isolée l’ont conduite à l’hôpital puis dans un centre d’hébergement. Elle ne sera pas expulsée.

— Encore heureux ! Après ce qu’elle a subi avec La Tigresse et chez ces deux dégénérés champêtres... Si la Maréchaussée n’avait pas eu l’idée d’aller faire un tour dans ce trou, elle servirait toujours de chèvre à ces tarés.

— Bon ! s’exclama Badolini, assez parlé de l’affaire. La chasse au tigre est finie.

— Vrai, approuva Corentin. D’ailleurs, c’est une espèce protégée.

TABLE



CHAPITRE II	
CHAPITRE III	
CHAPITRE IV	
CHAPITRE V	
CHAPITRE VI	
CHAPITRE VII	
CHAPITRE VIII	
CHAPITRE IX	
CHAPITRE X	
CHAPITRE XI	
CHAPITRE XII	
CHAPITRE XIII	
CHAPITRE XIV	
CHAPITRE XV	
CHAPITRE XVI	
CHAPITRE XVII	
CHAPITRE XVIII	
CHAPITRE XIX	
CHAPITRE XX	
EPILOGUE	
TABLE	

[1] Fourgon banalisé équipé pour la surveillance discrète.